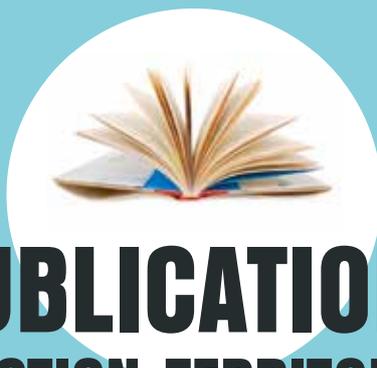


LECTURES.CULTURES





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

- Prix au numéro : 6,00 €
- Abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :
GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques
déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Incontournables moments de lecture 2014-2016*, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Ventes : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

Passion du bibliothécaire malgré des temps difficiles !

Cela fait maintenant quelques années que je préside le Conseil des bibliothèques publiques et mon impression depuis le début est toujours la même : nous faisons un boulot difficile, mais on ne voudrait pas en changer. En écrivant cette phrase, je pense également à nos collègues des centres culturels qui nous lisent, comme nous avons eu le plaisir de les lire dans les précédents numéros.

Il est vrai que nous vivons des situations qui, par bien des aspects, se ressemblent. De nouveaux décrets très attendus, des budgets toujours insuffisants pour exécuter pleinement ces mêmes décrets, des blocages de reconnaissance, des prolongations de mesures transitoires, un rabotage des subsides. Voilà quelques traits communs qui font que nos destins sont similaires.

La restructuration de l'administration à la Fédération Wallonie-Bruxelles nous a rassemblés dans un nouveau Service général de l'Action territoriale, ce qui nous vaut également le plaisir de croiser nos plumes et nos regards dans cette nouvelle revue, remarquable à plus d'un titre.

Au-delà de ces motifs de réjouissance, il faut bien constater que les nuages continuent à s'accumuler à l'horizon budgétaire, au gré des décrets-programme et des restrictions annoncées (ou non). Il faut malheureusement constater que le blocage des reconnaissances a pour conséquence que certaines bibliothèques, dont le dossier est parfaitement en ordre et répond à toutes les conditions décrétales, ne seront pas reconnues avant l'échéance de leur plan quinquennal. Un comble !

Et pourtant, sur le terrain, le travail se poursuit, parce que nous sommes persuadés que nos missions sont essentielles en ces temps de démocratie troublée, que le développement des pratiques de lecture est un élément capital de progrès citoyen, tout comme le travail développé dans les centres culturels, travail que nous essayons de rendre de plus en plus souvent commun.

À l'heure où j'écris ces quelques lignes, l'évaluation du décret en Lecture publique se poursuit, dans un esprit constructif, avec pour objectif une application du décret qui tienne encore mieux compte de la diversité des bibliothèques, grandes et petites, de droit public ou privé, rurales, urbaines ou semi-urbaines. Je suis persuadé que ces adaptations nous permettront un saut qualitatif important. L'étude réalisée par une société externe auprès des acteurs du secteur avait principalement relevé des attentes en matière d'horaires, de fonctionnement des conseils de développement de la lecture, d'évaluation et de simplification administrative. C'est sur ces points que l'essentiel du travail a porté.

Pour terminer, je voudrais mettre l'accent sur la concrétisation (très attendue) d'un beau projet, et sur les espérances que nous mettons dans une prochaine disposition légale. Ce projet abouti est le marché unique du livre porté par le Service de la Lecture publique. Un marché qui permet aux bibliothèques une très grande souplesse dans leur politique d'achat, en ces temps difficiles régis par les contraintes des marchés publics. C'est d'autant plus réjouissant que ce marché a été attribué à un consortium d'une cinquantaine de libraires indépendants et pour la plupart labellisés « librairies de qualité », des libraires de proximité qui connaissent les besoins des bibliothèques et leurs spécificités. Un vrai plus pour notre travail.

L'espérance, enfin, que la loi sur le prix unique du livre puisse se concrétiser, ainsi que son corollaire : la fin de la table. Bien sûr, pour les bibliothèques, ce sera au prix de quelques concessions, un taux de remise maximum sera appliqué, inférieur à ce que certains pouvaient obtenir auparavant. Mais, pour beaucoup, nous pensons que la souplesse de ce marché et la suppression progressive de la table compenseront cette perte. Le chantier paraît être en bonne voie et il semble que le dénouement soit proche.

Notre métier est fait de joies et de difficultés, semblable en cela à celui des autres travailleurs de la culture. Espérons que les premières seront toujours plus importantes que les secondes. ●

– La restructuration de l'administration à la Fédération Wallonie-Bruxelles nous a rassemblés dans un nouveau Service général de l'Action territoriale, ce qui nous vaut également le plaisir de croiser nos plumes et nos regards dans cette nouvelle revue, remarquable à plus d'un titre. –

Le bimestriel *Lectures.Cultures*
est une publication
du Service général de l'Action territoriale
(SGAT)

de la Fédération Wallonie-Bruxelles
(secteurs des bibliothèques publiques,
Bibliothèque « Espace 27 Septembre »,
centres culturels, PointCulture,
et Centre de prêt de Naninne)
www.bibliotheques.be
www.bibli27sept.cfwb.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be
www.cpm.cfwb.be

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
SGAT - FWB
44 Bd Léopold II - bureau 1 A001
B 1080 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 413 22 36

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Céline D'Ambrosio, Célia Dehon,
Jean-Michel Defawe, Marie-Angèle Dehaye,
Françoise Dury, Jean-François Füeg, Hakim
Larabi, Véronique Leroy, Sophie Levêque,
Florence Richter, Paulette Temmerman,
Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene,
Bernadette Vrancken, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Marie Baudet, Laurence Bertels, Michel
Bougard, Pol Charles, Diane Sophie Couteau,
Jacques Crickillon, Isabelle Decuyper,
Michel Defourny, Daniel Delbrassine,
Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Hugues
Dorzée, Flavie Gauthier, Hervé Gérard,
François de Hemptinne, Véronique
Heurtematte, Benoit van Langenhove,
Bernard Lobet, Maggy Rayet, Vinciane Strale,
Franz Van Cauwenbergh.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be,
rubrique Publications) :

Michel Bougard, Pol Charles,
Benoît Dejemeppe, Anne Delplace,
Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen,
Benoît van Langenhove, Marc Lavallé,
Alexandre Lemaire, Bernard Lobet,
Philippe Maes, Bruno Merckx, Anne Richter,
Vinciane Strale, Franz Van Cauwenbergh.

Relectrice (articles) :

Émilie Hamoir

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : IPM Printing

Abonnements & Ventes :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
Tarifs :
- prix au numéro : 6,00 €
- abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Lectures.Cultures n°3 (Mai-Juin 2017)

1^{re} année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388



14



22

03 ÉDITORIAL

– Passion du bibliothécaire
malgré des temps difficiles !
par **Philippe Coenegrachts**

06 ACTUALITÉ

– Le guide des centres culturels est paru !
par **Céline D'Ambrosio**
et l'équipe de l'ASTRAC
– Rencontre entre le Réseau des
bibliothèques de Région Bruxelles-
Capitale et Brussels Bibliotheken
Network
par **Jessica Rampelberg**

10 ICI & AILLEURS

– Yvoir : à livres ouverts
dans la ferme-château
par **Hugues Dorzée**

14 MÉTIER

– Manuel Munoz
et la médiation culturelle
par **Diane Sophie Couteau**

18 NUMÉRIQUE

– Idea Box, médiathèques portatives
par **François de Hemptinne**

22 PORTRAIT

– Les Wollekes, tricoteurs de la rue
par **Flavie Gauthier**



26



54



58

26 ACTION

- Arts plastiques : interroger le monde, libérer le regard
par **Marie Baudet**
- Les mangas prennent le pouvoir
par **Flavie Gauthier**
- Rock à Namur
par **Benoit van Langenhove**

38 AUVIO

38
CD

- Cris rauques
par **Benoit van Langenhove**

40
DOCU

- Cartes sur tables, l'histoire de l'art comme tour de passe-passe
par **Philippe Delvosalle**

43 LECTURE

43
SOCIÉTÉ

- Les hics du numérique...
par **Michel Bougard**
- Arts en tous sens
par **Vinciane Strale**
- Manipulation des sons et des images
par **Benoit van Langenhove**
- Nouvelle revue *Droit & Littérature* ou la pensée transversale
par **François Ost**

51
AVENTURE

- Légendes et voyages futurs
par **Jacques Crickillon**

54
BD

- Invitation à la beauté
par **Franz Van Cauwenbergh**

56 JEU

- Des signes et des tribus
par **Pascal Deru**

58 JEUNESSE

58
ACTION

- Des « chatouilles » qui ne font plus rire du tout
par **Laurence Bertels**

61
ENFANT

- Serge Bloch et l'art du trait
par **Michel Defourny**

63
ADO

- Quand l'Histoire nourrit la fiction
par **Maggy Rayet**

65
PORTRAIT

- Mélanie Roland et 15 ans d'édition Alice jeunesse
par **Isabelle Decuyper**

Qu'est-ce qu'un centre culturel ?

Quelles sont ses missions ? Comment définit-il son programme d'actions ? Par qui est-il géré et comment ?

Ce petit guide des centres culturels régis par le décret du 21 novembre 2013, s'adresse à chaque personne désireuse de mieux connaître et comprendre les centres culturels soutenus par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Il s'adresse notamment à toute personne intéressée parmi leurs utilisateurs et leurs partenaires.



ACC

Association des Centres culturels
Rue des Palais, 44 – Bte 49
1030 Bruxelles
02/223 09 98
info@centres-culturels.be
www.centres-culturels.be

13
OPERATION
CULTURELLES

Avec le soutien
de la Fédération Wallonie-Bruxelles

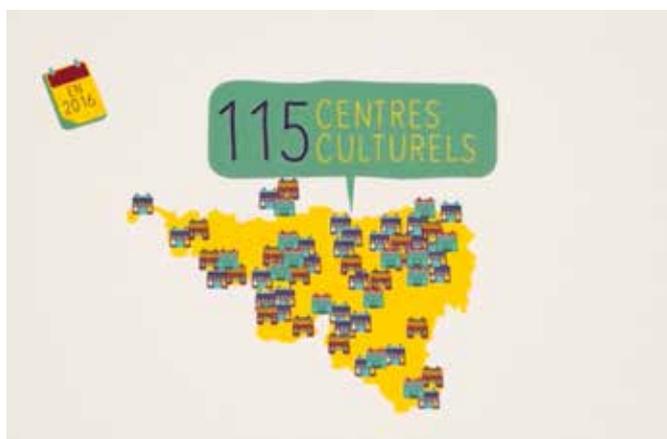
ASTRAC

Réseau des professionnels en
Centres culturels asbl
Rue du Couvent, 4
6810 Jambagne
061/29 29 10
info@astrac.be – www.astrac.be

QU'EST-CE QU'UN CENTRE CULTUREL



Mode d'emploi des centres culturels
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Le guide des centres culturels est paru !



Qu'est-ce qu'un centre culturel ? Mode d'emploi des centres culturels de la Fédération Wallonie-Bruxelles : c'est le titre de ce guide qui tente d'expliquer en quelques pages, et simplement, le décret des centres culturels (CC). Défi relevé par l'ACC, Association des centres culturels, et l'ASTRAC, Réseau des professionnels en centres culturels.

Partant de la nécessité d'expliquer le décret, les deux associations représentatives du secteur ont pris ce projet à bras le corps. Le texte, après avoir été décortiqué, vulgarisé et (re)composé, se matérialise à présent en guide « pratique », utile pour toute personne intéressée ou investie dans le champ culturel.

L'adoption d'un nouveau décret pour le secteur des centres culturels est un événement important dans le cadre de l'évolution des politiques culturelles francophones belges. On y parle de développement culturel territorial, de missions de base, d'action culturelle spécialisée ou intensifiée, d'analyse partagée, de conseil d'orientation... avec en toile de fond l'exercice des droits culturels de tous. Pas toujours évident de s'y retrouver entre les nouveaux mécanismes ou procédures et le nouveau référentiel. Le mode d'emploi des centres culturels de la Fédération Wallonie-Bruxelles (ou plus communément appelé *Guide des centres culturels*) part de ce constat. Comment mieux expliquer les droits culturels qu'en présentant succinctement les six droits et libertés qui les composent ? Comment mieux comprendre la place de la diffusion dans les CC qu'en expliquant

leur diversité et fonctionnement ? Comment mieux établir des contacts fructueux avec les CC qu'en suivant quelques trucs et astuces indiqués dans le guide ?

Cette publication fourmille de vocabulaire utile, de synthèses pertinentes et autres bulles informatives pour accrocher le lecteur sur le fonctionnement des CC, mais aussi pour découvrir les opportunités qu'ils peuvent offrir à chacun.e.

Début 2016, un premier travail de communication a été entrepris, avec la réalisation de la vidéo des centres culturels¹ : 2 min 30 s pour comprendre ce qu'est un centre culturel. Colorée, dynamique, la vidéo est un outil de vulgarisation au service des CC et du grand public. Le mode d'emploi des centres culturels est complémentaire à la vidéo, car il propose des explications plus approfondies sur le décret 2013. CÄÄT, illustratrice pour la vidéo, a poursuivi son travail pour cette publication. Ses dessins illustrent avec légèreté, pertinence (et peps !) les différentes pages du guide mettant en scène la diversité des CC, mais aussi des publics, des équipes, des territoires, des projets, des collaborations, des activités, etc.

Que vous soyez usager, membre de l'équipe professionnelle des centres culturels, du CA ou du conseil d'orientation, professionnel.le de secteurs partenaires (enseignement, éducation permanente, CEC, bibliothèque, théâtre...) ou artiste professionnel, vous y trouverez des infos précieuses, des ressources utiles et un lexique pour décortiquer le jargon sectoriel. Il serait irréaliste de vouloir expliquer la variété des activités des centres culturels en quelques lignes, mais comprendre leurs rouages est possible, ce guide vous propose une première approche au cœur de leur action. Alors laissez-vous bercer par cette lecture et allez à leur rencontre, poussez les portes et découvrez des espaces créatifs et pluriels, des lieux de discussion et de sensibilisation ! ●

Note

1 www.centres-culturels.be/video

INFOS :

- Exemplaires gratuits du guide auprès de l'ACC ou l'ASTRAC : www.centres-culturels.be ou www.astrac.be
- Le guide des CC a été lancé officiellement le 28 mars dernier, lors de la présentation du bilan de la Commission consultative des centres culturels (3C) au centre culturel de Dison. Merci à toutes les personnes qui ont participé à sa réalisation, et plus particulièrement au comité de rédaction, aux CA de l'ACC et de l'ASTRAC, ainsi qu'au service de l'Action territoriale pour la relecture attentive et pour l'impression.

« Bibliocontact » : rencontre entre le Réseau des bibliothèques publiques de la Région de Bruxelles-Capitale et De Bib (De Brussels Bibliotheken Network)

Article extrait de *Bibliothèques en capitale* (revue de la Bibliothèque centrale pour la Région de Bruxelles-Capitale), n° 56-57, juillet-décembre 2016.

Dans le cadre d'un événement organisé conjointement par la Bibliothèque publique centrale et la Commission communautaire flamande (Vlaamse Gemeenschap Commissie) de la Région de Bruxelles-Capitale, les représentants de toutes les bibliothèques de Bruxelles ont été invités, ce 21 novembre 2016, à se réunir au Parlement bruxellois.

Une matinée de rencontre bilingue, durant laquelle furent présentées, en vis-à-vis, les structures, missions, collections et activités des réseaux respectifs, suivie d'une tribune libre et d'un réseautage. Les traductions simultanées ont été réalisées avec le soutien des étudiants du département de traduction et interprétation de l'Université libre de Bruxelles (ISTI-Coremans) et de l'Université de Gand.

À la découverte de...

C'est sur le territoire de la Région de Bruxelles-Capitale que cohabitent ces deux réseaux de bibliothèques publiques. Quelque 55 bibliothèques francophones et la Bibliothèque publique centrale d'une part, et 20 bibliothèques néerlandophones soutenues par le « Streekgericht Bibliotheekbeleid van het

Vlaamse Gemeenschapscommissie » (SBB-VGC) d'autre part, sont ainsi réparties entre toutes les communes et à proximité les unes des autres.

Deux réseaux de médiateurs culturels et sociaux qui poursuivent des missions parallèles autour de l'incitation à la lecture à tous les niveaux de leur structure, qui accueillent les mêmes publics et qui travaillent sur la diversité et l'intégration des communautés culturelles en offrant des collections proposant tous les genres pour toutes les catégories de lecteurs ; des collections en langue étrangère aussi, qui regroupent des ouvrages en français et en néerlandais et, finalement, des plateformes de ressources électroniques.

Tant au niveau central qu'au niveau local, ces deux réseaux sont structurés de manière assez similaire également : des bibliothèques locales, encadrées par une instance centrale qui assure la gestion d'un catalogue (BruNo et CCBI), d'un portail et d'une carte de lecteur unique ; mais aussi la promotion des bibliothèques, la formation professionnelle continue et la coordination entre les opérateurs de la lecture publique de la Région de Bruxelles-Capitale et l'Algemene directie Cultuur, Jeugd en Sport (VGC).

La tribune libre : témoignages d'expériences collaboratives

Depuis plusieurs années aussi, ont émergé spontanément entre les deux réseaux des collaborations ciblées sur des projets communs.

Au niveau central, les représentants des deux structures faitières de la Région se croisaient au fil des congrès, colloques et autres réunions professionnelles. De là est née l'idée de réunir les deux réseaux pour faire connaissance et échanger sur les pratiques des uns et des autres. Une présentation un peu formelle des structures s'imposait, mais d'emblée il paraissait évident qu'il fallait donner la parole aux bibliothécaires de terrain. Le temps de maturation du projet a été assez long, mais il a eu un résultat inattendu : le choix d'un même outil de communication pour leurs réseaux respectifs (la Z-Card) et une présentation similaire des bibliothèques, mais dans un graphisme et un code couleur différents. Au final, les répertoires des deux réseaux se ressemblent comme des frères ! Un air de famille très bien assumé de part et d'autre.

Au niveau communal, ce sont les sections jeunesse des bibliothèques francophones et néerlandophones d'Anderlecht, d'Uccle et de Laeken qui proposent des événements bilingues au public de leur commune. Rencontres d'auteurs, expositions thématiques, heure du conte, autant d'activités qui ont permis à celles-ci de repenser le rôle des langues, tant depuis les origines



Bibliothèque de l'Espace
Maurice Carême, Anderlecht

communes du français et du néerlandais, que dans l'impact social qu'elles jouent sur l'intégration des communautés vivant à Bruxelles.

C'est ainsi que pour faciliter l'accès à la lecture pour des enfants primo-arrivants, les bibliothèques de Laeken et le Centre de littérature jeunesse ont uni leurs collections d'albums muets en soutien au projet « Silent Books »¹ lors d'une exposition thématique².

Sur la commune d'Anderlecht, les deux bibliothèques proposent une *Envolée bilingue*³ mensuelle animée par un(e) conteur(se) qui revisite les origines des langues belges.

Et, pour finir, les bibliothèques d'Uccle collaborent depuis huit ans sur une exposition annuelle bilingue à la rencontre d'un auteur/illustrateur jeunesse belge⁴ (francophone et néerlandophone).

Toutes ces activités se déroulent en même temps dans les deux bibliothèques partenaires, avec une commu-

nication sur l'évènement dans les deux langues, et conduisent à ne plus considérer la langue comme un frein, mais plutôt sous l'angle des particularités qu'elle possède.

Des outils pour penser de futurs partenariats

De cette rencontre et de la présentation des différents partenariats déjà existants, il ressort que l'enthousiasme et les réflexions professionnelles ponctuelles qu'ont suscitées ces expériences, ainsi que la prise de connaissance des structures respectives, furent une initiative positive et porteuse de possibilités pour de nouvelles rencontres entre les deux réseaux de bibliothèques de Bruxelles.

En effet, découvrir les points de ressemblance qui les relie, mais aussi leurs spécificités, permet de réfléchir sur leurs missions et leurs activités et apporte par là un enrichissement pro-

fessionnel considérable. Les activités réalisées avec succès au sein des différentes bibliothèques communales sont autant de nouvelles voies qui pourraient être explorées pour élargir les offres culturelles déjà existantes à une manifestation au niveau régional, par exemple.

Et finalement, le fait que Bruxelles soit un territoire commun apporte également une occasion de s'inscrire dans une vision multiculturelle pour rechercher la proximité. ●

Notes

1 Projet lancé par l'International Board on Books for Young People (IBBY). Pour plus d'informations, voir le site : <http://www.ibby.org>.

2 Pour plus d'informations, voir le site : http://www.brunette.brucity.be/bib/bibp2/agenda_article.cfm?codearticle=885.

3 Heure du conte, alternativement dans les deux bibliothèques. Pour plus d'informations, voir le site : <http://emca.be/envolees-bilingues/>

4 Pour plus d'informations, voir le site : <http://www.uccle.be/aggregator/exposition-autour-d2019in-grid-godon-illustratrice-belge>.

Yvoir : à livres ouverts dans la ferme-château

Réaménagée dans une ferme-château du XVII^e siècle, la nouvelle ludo-bibliothèque d'Yvoir-Godinne offre à ses usagers un lieu à la fois fonctionnel, spacieux et aéré. Entre les murs de ce patrimoine exceptionnel, la petite équipe en place (cinq collaborateurs) développe un projet transversal dans le cadre, notamment, du plan communal de cohésion sociale, qui permet également d'aller toucher un public moins favorisé installé dans les habitats permanents voisins. Visite d'une « Vieille Ferme » chargée de petites et grandes histoires.

Un ramier se pose sur le mur de la Vieille Ferme. En contrebas, la Meuse s'écoule paisiblement en ce premier jour du printemps. Le ciel est bas, mais la bibliothèque d'Yvoir-Godinne s'ouvre à nous. Entièrement rénovée, aérée et lumineuse.

« Bienvenue ! », nous sourit Nathalie Pratis, la bibliothécaire responsable. Une fois la porte de la ferme seigneuriale franchie, nous découvrons les dessous de ce majestueux patrimoine classé datant de 1628. Un magnifique espace de lecture publique (400 m²), installé sur deux niveaux et rénové de fond en comble.

Depuis le 10 février, en effet, cette ludo-bibliothèque de catégorie 2 a fait peau neuve (chauffage, isolation, élec-

tricité, peintures, planchers...) grâce à un financement mixte (Région wallonne et commune d'Yvoir) et un projet architectural mélangeant à la fois l'ancien et le nouveau. « Le bâtiment étant classé tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, il a fallu un certain temps pour finaliser le dossier, mais cette fois, on y est. Et c'est vraiment très agréable de se retrouver dans ces nouveaux murs ! », insiste-t-on au sein de la petite équipe locale qui compte aujourd'hui 2,5 équivalents temps plein, et cinq collaborateurs au total : Isabelle Hubin (sections jeunesse et ludothèque), Marie Demets (coordinatrice et animatrice EPN, communication), Isabelle Köhler (bibliothécaire), Kitty Strubbe (animation) et Nathalie Pratis (coordination et section adulte).





Ludo-bibliothèque d'Yvoir-Godinne, extérieur

Du neuf et des vieilles pierres

Nous nous promenons dans la Vieille Ferme qui sent à la fois le neuf et le passé lointain. Épais murs de pierre, splendides dalles bleues au sol, cheminées impressionnantes, escaliers d'époque... À Godinne, la lecture publique est imprégnée d'histoire. Comme en témoigne cette surprise architecturale judicieusement valorisée au centre du coin jeunesse : à travers trois vitrines installées au sol, on entrevoit une partie de l'ancien bâti. « Il s'agit de "djete", nous explique la responsable, c'est un sol en grès taillé et disposé en mosaïque que l'on plaçait dans les pièces nobles. Les archéologues nous ont proposé de l'intégrer dans l'espace. C'est beau et intrigant à la fois. »

À Yvoir, cette commune de la province de Namur qui compte 9300 habitants répartis dans neuf villages, les autorités ont clairement pris le parti de soutenir la lecture publique : « La biblio-

thèque a été fondée en 1976 par l'ASBL Le Patrimoine de Godinne, raconte Nathalie Pratis. Elle était alors gérée par des bénévoles qui organisaient des conférences, des séances Exploration du Monde... Elle était installée dans la Vieille Ferme, mais le local devenait insalubre. Nous avons déménagé le temps des travaux et, depuis février, nous avons retrouvé un lieu plus vaste, plus fonctionnel et évidemment plus agréable pour nos usagers. »

Installée dans la même enceinte que le musée archéologique et le centre culturel local, la bibliothèque est en plein redéveloppement avec ses 1500 inscrits, une cinquantaine de classes qui fréquentent régulièrement les lieux, près de 20 000 ouvrages (dont 15 000 en accès libre), une ludothèque très fournie (500 jeux) et un espace numérique bien équipé. « Depuis la réouverture, on enregistre quasi tous les jours de nouveaux inscrits », se réjouit Isabelle Köhler. Grâce à un toutes-boîtes diffusé dans la commune, mais aussi via le

bouche-à-oreille, la bibliothèque se fait davantage connaître. L'équipe anime également un site Web et une page Facebook, qui compte aujourd'hui 650 abonnés. « Les anciens usagers réinvestissent avec plaisir les lieux et les nouveaux se disent que c'est agréable, confortable, spacieux, et découvrent avec intérêt nos collections », ajoute sa collègue.

Tournoi de mangelivres

L'équipe va également pouvoir poursuivre plus activement encore le précieux travail de collaboration avec les écoles de l'entité (maternelle et primaire, essentiellement), mais aussi avec le collège Saint-Paul voisin. Avec, notamment, son tournoi annuel de mangelivres. Organisé avec les 5^e et 6^e primaires, ce tournoi original est porté par l'équipe. « Nous sélectionnons 24 romans jeunesse. La liste est mise à disposition des enseignants, qui peuvent l'exploiter à leur guise. Ensuite, nous

► organisons un quiz en ligne et, fin mai, une grande fête est organisée à la bibliothèque. Nous y invitons notamment un des auteurs sélectionnés. L'objectif étant de faire vivre autrement les livres, de susciter l'intérêt, l'échange et la créativité. »

D'autres activités plus classiques sont organisées au départ de Godinne : valorisation du prix Versele, visites de classes, dépôts de livres dans les écoles... « Avec un seul objectif : stimuler au maximum la lecture chez les enfants. »

En parallèle, la ludothèque sert également d'outil pédagogique : avec 500 jeux mis à disposition grâce à la ludothèque centrale de Marche (province de Liège), les enseignants, mais également le grand public, disposent d'une large palette de jeux de coopération, de rôle, de manipulation, d'intrigues, etc. « On peut jouer sur place ou les emporter », ajoute Nathalie Pratis.

Histoires en part'âges

On poursuit notre petite balade entre les murs et les livres. Au rez-de-chaussée, il y a le comptoir de prêt et les rayonnages adulte. À côté, c'est un espace jeunesse très spacieux avec ses

– À Yvoir, la lecture publique se décline aussi avec un travail socioculturel de premier plan et de terrain. En effet, la bibliothèque est un acteur privilégié du plan communal de cohésion sociale, qui regroupe les différents services communaux, le CPAS, la Ligue des familles, Vie féminine... Animations, stages, ateliers et événements ponctuels sont régulièrement organisés. –

casiers et ses poufs colorés, et un coin BD installé dans l'ancienne cuisine du château. « Avec cette immense cheminée, ça crée une belle atmosphère », sourit notre guide.

Un étage plus haut, il y a le coin des « histoires en part'âges ». Avec un divan et des coussins tout doux, un projet mis en place grâce à une aide de bpost et de la Fondation Roi Baudouin. C'est ici que se déroulent les animations pour les 0-3 ans. « On lit des histoires, on manipule des livres. C'est un petit coin cocoon », se réjouit Isabelle Köhler.

La porte d'à côté, c'est l'espace numérique, avec six PC portables, les documentaires de première main (dictionnaires, encyclopédies...) et un fonds baptisé Belgitude. « On y regroupe tout ce qui touche à la Belgique (histoire, géographie, arts...) », résume la responsable. Avec le wifi gratuit et des consultations libres, cet espace EPN sert aux étudiants, mais aussi aux formations pour les aînés qui, régulièrement, viennent s'initier aux nouvelles technologies et à l'informatique de base, de l'usage du smartphone au traitement de texte en passant par la recherche documentaire sur le Web : « Nous avons une grosse demande. Tout comme on sent un intérêt grandissant pour les livres électroniques. Nous les aiguillons vers le portail lirtuel.be, qui constitue un outil précieux pour nos usagers », ajoute Nathalie Pratis.

Livres et habitat permanent

À Yvoir, la lecture publique se décline aussi avec un travail socioculturel de premier plan et de terrain. En effet, la bibliothèque est un acteur privilégié du plan communal de cohésion sociale, qui regroupe les différents services communaux, le CPAS, la Ligue des familles, Vie féminine... Animations, stages, ateliers et événements ponctuels sont régulièrement organisés. Ceux-ci s'adressent, notamment, à un public d'adultes et d'enfants qui vivent dans les campings avoisinants. Ces habitats permanents accueillent une population précarisée, qui n'a pas forcément accès à la culture. Des ateliers mixtes (créativité, numérique et jeux de société) sont mis sur pied. Un projet de potager partagé mené avec le plan communal de développement de la nature est également sur les rails. « On a mis à disposition des habitants des livres sur le jardinage et les espèces, et au printemps le travail de plantation va commencer. » « En étroite collaboration avec les référents sur le terrain, on essaie progressivement d'amener le livre dans ces différents milieux en passant en priorité par les enfants. Il y a de belles choses qui se mettent en place. Mais parmi les obstacles, il y en a un de taille, note Nathalie



Histoires en Part'âges

Pratis, c'est la mobilité. Beaucoup de ces personnes n'ont pas de voiture. L'offre de transports en commun est insuffisante et, par ailleurs, chaque euro compte dans le budget. Quand on organise un événement, on doit tenir compte de ce facteur. »

Laine et contes coquins

La bibliothèque s'efforce en outre d'être un opérateur d'appui auprès de différents acteurs de la commune : du centre Croix-Rouge pour demandeurs d'asile d'Yvoir, en passant par l'ONE, la Ligue des familles, La Gayolle, la halte-garderie voisine...

Ici, c'est un atelier tricot organisé avec quelques aînées bénévoles et des mamans sans emploi. « Elles travaillent la laine et le crochet. Elles ont notamment décoré les sacs à livres que l'on va utiliser avec les petits », explique Isabelle Köhler. Là-bas, c'est une animation « contes coquins » organisée à l'occasion de la Saint-Valentin. Plus loin, on fête Halloween avec des lectures et l'utilisation d'un kamishibai, ce petit théâtre ambulante qui fait le bonheur des petits comme des grands. Chasse aux œufs, soirée contes à l'occasion du carnaval, stages thématiques proposés en partenariat avec le musée archéologique, « on est sur plusieurs fronts », sourit la bibliothèque-responsable. L'objectif est évidemment d'aller toucher de nouveaux publics, de pousser nos petits lecteurs à devenir de grands lecteurs et de fidéliser nos usagers. »

Dans cette ferme-château complètement remise à neuf, Yvoir-Godinne dispose d'un lieu inédit. À la fois beau, fonctionnel et agréable à vivre. Un lieu chargé de petites et grandes histoires qui ne font que... commencer ! ●

INFOS :

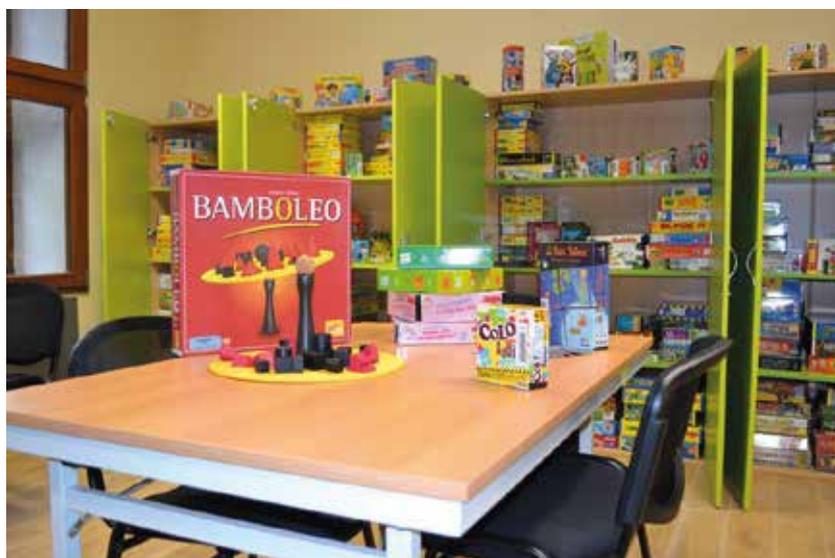
Ludo-bibliothèque et espace numérique d'Yvoir-Godinne, Vieille Ferme de Godinne, 1 rue du Prieuré à 5530 Godinne. Tél. : 082/64 71 13.
Site : bibliotheque.yvoir.be et lesmangelivres.yvoir.be



Espace adultes



Espace enfants



Espace ludothèque

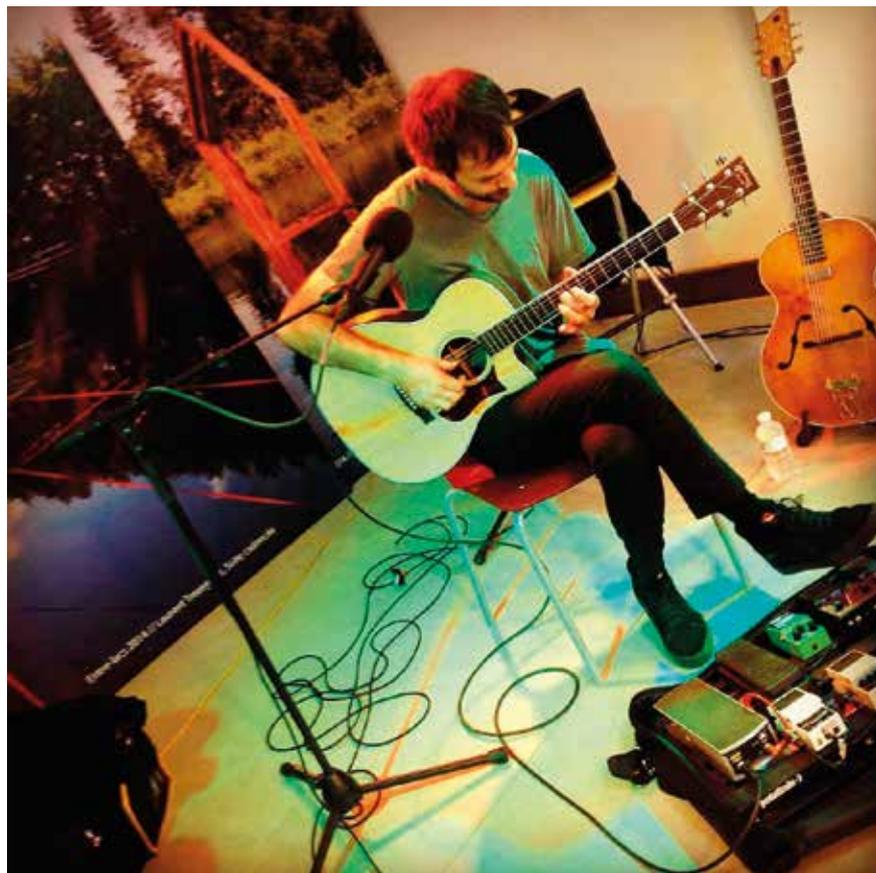


Manuel Munoz : **responsable en médiation culturelle** **au PointCulture d'Ixelles-ULB**

Depuis le 1^{er} janvier 2013, les médiathèques ont changé de nom, elles répondent désormais au nom de PointCulture.

Si, par le passé, l'activité des médiathèques rimait avec collections audiovisuelles et prêt, les missions aujourd'hui se sont étendues. Elles ont évolué avec le marché du numérique et oscillent autour de quatre axes : l'information sur l'offre culturelle, la diffusion et la promotion culturelle, l'éducation et la médiation culturelle et la valorisation de son patrimoine sonore et audiovisuel. Chaque PointCulture se veut désormais un lieu de réflexion et de rencontre autour de l'art, la culture et les moyens de se les approprier. *Lectures.Cultures* a décidé de vous emmener à la rencontre d'un PointCulture (celui de l'ULB, situé à Ixelles) et d'une de ses chevilles ouvrières : Manuel Munoz.

Voilà déjà quatre ans que Manuel Munoz (chef adjoint et responsable en médiation culturelle et communication) partage les nouvelles tâches de PointCulture au sein d'un lieu particulier : le PointCulture ULB à Ixelles. Profitant d'une situation idéale, au détour des auditoriums de l'Université libre de Bruxelles, cet endroit aux reflets sonores a évolué au gré de ses nouvelles missions. Pourquoi en pousse-t-on la porte ? Pour diverses raisons : pour emprunter un ou plusieurs documents sonores, par curiosité, parfois aussi pour la machine à café, réputée sur le site. Elle est judicieusement située tout au fond de la salle. Son positionnement oblige, de ce fait, les buveurs de caféine à traverser les lieux, à les découvrir. Elle leur permet d'écouter la musique proposée en fond sonore, ou tout simplement de se poser un moment. Manuel constate qu'une partie du public pousse toujours la porte du bâtiment en y cherchant des documents sonores à emprunter, comme par le passé. Mais, désormais, d'autres personnes pénètrent les lieux non plus pour emprunter, mais pour participer aux différentes activités.



PointCulture ULB touche des publics très différents. L'équipe a analysé les habitudes de consommation culturelle de ces publics. Ils ont adapté leurs propositions en fonction des résultats de cette analyse. Si le public étudiant semble majoritaire vu l'implantation du lieu, l'équipe n'oublie pas tous les autres publics et ne souhaite absolument pas se « mettre de freins » ou leur fermer la porte. En semaine, la grande majorité du public est composé d'étudiants. Le week-end, par contre, d'autres usagers, ayant quitté les facultés depuis un moment, n'hésitent pas à se presser dans les allées, véritables lieux d'animation et d'échanges.

Un public particulier

Au PointCulture ULB Ixelles, la préparation des activités de médiation qui découlent des missions doit tenir compte d'une donnée pour le moins particulière : les étudiants. Très présents, parfois très bruyants, ils investissent les lieux sur un timing pour le moins particulier : celui de la pause de

midi. Loin de les considérer comme un trouble inquiétant, l'équipe a décidé de profiter de leur présence sur ce créneau horaire pour leur suggérer des activités originales. C'est ainsi qu'est née une activité devenue depuis un classique : « Du son sur les tartines ». Certains mercredis du mois, à midi, le lieu offre thé ou café et une heure de découvertes musicales, le tout dans une ambiance très conviviale. Point important de chacune de leurs activités : laisser des traces. Manuel Munoz insiste sur cet aspect de leur programmation : « Ce qui nous intéresse, c'est de laisser des traces. » Pour inciter le public à venir, il développe une playlist (la trace !) qui est diffusée à la fois sur Radio campus et via Facebook, une semaine avant chaque activité.

Un public en constante évolution

Être sur un campus implique toutefois de tourner ce qui pourrait être un désavantage en avantage. Les étudiants doivent pouvoir considérer que ce lieu leur appartient. Mais ce sentiment doit être constamment renouvelé, retravaillé



► puisque, par définition, un étudiant reste en moyenne cinq ans sur le site. Ensuite, il s'envole vers d'autres aventures. PointCulture se voit dès lors dans l'obligation d'être dans une quête de renouvellement constant, tant de ses activités de médiation que dans la recherche de nouveaux publics. La fidélisation *ad vitam aeternam* n'est guère possible.

PointCulture est évidemment en lien avec les différents cercles étudiants dans le cadre de la programmation et de la communication. Et, juste retour des choses, il arrive désormais que lorsque des étudiants envisagent d'organiser une activité culturelle, on leur renseigne PointCulture comme un

passage culturel obligé. Inutile d'écrire que sur ce point-là, la diffusion et la promotion culturelle sont une mission acquise. PointCulture ULB se considère à ce titre comme un acteur flexible et réactif vis-à-vis des propositions qui lui arrivent.

Les médiations sont toutes différentes, mais elles répondent à un objectif bien précis : faire découvrir. Le choix des médiations se fait en grosse partie par le personnel de PointCulture, dans une moindre mesure par les étudiants, mais parfois aussi en fonction des emprunts réalisés par les étudiants. Une analyse des différents emprunts est effectuée et des thèmes sont avancés.

Développer des partenariats constitue une belle manière de développer des activités et de remplir les missions auprès de publics aussi divers que variés. Et si la grande foule n'est jamais considérée comme un gage de réussite (et pour cause, les lieux ne permettent pas forcément d'accueillir un public très important, même si des délocalisations sont envisageables), elle reste un souhait non négligeable et difficile à atteindre. Les projets de longue durée sont toujours privilégiés, l'équipe dispose de plus de temps pour expliquer, attirer, motiver les publics à assister ou participer. L'année 2018 rimera avec « arts urbains » et de nombreuses activités sont déjà en préparation.



Partage et potentiel

Les nouvelles missions des PointCulture doivent impérativement se traduire avec le maximum de chaque potentiel de l'équipe, et ces potentiels permettent de développer et de partager concrètement les projets. Ce mot de partage reste une notion essentielle pour Manuel. « Avoir une culture pour comprendre » serait sa devise. Créer des moments de partage avec le public assure l'expansion de la culture.

Travailler dans une médiathèque, c'est travailler de manière très diversifiée, multitâches. Le « médiathécaire » doit aujourd'hui être un spécialiste en

charge de communication. Il défend une vision transversale et son quotidien rime avec communiquer. Il doit être capable de cibler un public, d'élargir sa vision, d'être rigoureux sous peine de rater sa cible. La communication via le Web (disposer d'un bon site) relève d'une grande importance, on ne peut passer à côté. Cela demande à chacun de réelles compétences en la matière. Tout projet exige d'être soutenu par une communication adaptée et d'être présenté dans une « vitrine » particulièrement ajustée et bien organisée. Au PointCulture ULB, on n'hésite pas à faire des captations vidéo, à faire des montages à l'aide d'un matériel professionnel.

– Avoir une culture pour comprendre. Créer des moments de partage avec le public assure l'expansion de la culture. –

MANUEL MUNOZ

L'équipe partage allègrement l'ensemble des tâches. Le nouveau contrat-programme a permis à chacun de s'investir très rapidement. Manuel gère, avec la responsable, le quotidien, et ce travail en binôme lui permet d'avoir un vrai regard sur la programmation. Point de regret du passé dans ses propos, que du contraire. Si le prêt reste une donnée importante, Manuel préfère parler de renseignement au public. Un vrai métier qui implique une connaissance de ses usagers. Le public d'autrefois est resté, il s'est épaissi de nouveaux venus. Il n'a d'ailleurs jamais été question d'oublier le public fidèle des emprunteurs, mais, au contraire, de lui permettre lui aussi de s'inscrire dans le nouvel avenir des PointCulture. ●

Les Ideas Box, médiathèques portatives destinées aux réfugiés et populations précarisées

À la suite d'une catastrophe naturelle ou géopolitique et de la détresse humanitaire qui s'en suit, la réponse internationale est aujourd'hui bien rodée. L'aide se met rapidement en place et, sous la guidance des Nations unies, de nombreux services d'urgence acheminent des secours vers les sinistrés. L'ONU s'occupe ensuite des populations réfugiées, ayant souvent tout perdu, et leur font parvenir de l'eau potable et des aliments de base, des vêtements, des logements, des installations sanitaires ainsi que des services médicaux. Mais une fois que ces besoins de bases ont été comblés, d'autres urgences se présentent.

Après le tremblement de terre qui a frappé Haïti en 2010, une telle situation de détresse humanitaire s'est présentée. Une fois les camps de réfugiés mis en place, les acteurs de terrain ont voulu reconstruire les structures d'enseignement pour les enfants, dont les écoles avaient été détruites par les tremblements de terre, et les professeurs éparpillés dans les camps de réfugiés. L'UNICEF s'est alors associée avec l'association Bibliothèques sans frontières pour soutenir les enseignants et fournir une base pédagogique afin de favoriser le retour de l'enseignement dans les camps.

Bibliothèques sans frontières

Bibliothèques sans frontières est une association créée en 2007 par l'historien Patrick Weil. Elle a pour but de faire parvenir aux populations les plus démunies les moyens de s'éduquer, de s'informer et de s'ouvrir sur le monde. L'idée est surtout de repenser les traditionnels dons de livres vers les populations du Sud et de construire des modèles économiques durables pour les bibliothèques publiques et associatives locales.

Dans le cas d'Haïti, BSF et l'UNICEF ont créé l'History Box, une bibliothèque mobile constituée de livres et documents papier à destination des professeurs sur le terrain. L'opération a été bien accueillie et une idée a commencé à faire son chemin dans l'association : « Après avoir passé des heures, des jours, des mois ou même des années, pour certains, dans

les camps, comment imaginer une vie sans l'accès aux livres, à l'information ou à Internet ? »

L'accès à la culture et à l'information ne faisant pas partie des priorités de l'UNICEF, BSF a décidé de prendre le relais et de développer une bibliothèque mobile. Mais le simple envoi de caisses de livres ne suffit pas, car il faut s'adapter aux besoins des réfugiés, ainsi qu'aux difficultés climatiques et logistiques des zones sinistrées.

L'idée était de créer des boîtes contenant des outils et des ressources culturelles et pédagogiques pouvant se déployer dans des conditions difficiles, tout en étant résistantes et pratiques à transporter. Une série d'auteurs, parmi lesquels Toni Morrison, Salman Rushdie, Stephen King, Mario Vargas Llosa, Jean-Christophe Rufin, Érik Orsenna, Bernard Pivot, Geneviève Brisac ou Marie Darrieussecq, ont soutenu le projet et un appel aux dons a été organisé. L'équipe de BSF a également pensé au designer Philippe Starck pour la réalisation pratique des boîtes. Celui-ci fut enthousiaste et mit rapidement toute son équipe au travail sur le projet. En partenariat avec l'Agence des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR), les premières Ideas Box ont vu le jour en 2014.

Un kit modulable

Chaque kit se compose de six éléments modulables, extrêmement compacts et pouvant se transformer à volonté. Les coques de chaque module sont des flightcases ultra solides



et étanches. Quand elles s'ouvrent, ces coques permettent de créer des tables pour les enfants, une estrade, une scène ou des gradins pour s'asseoir comme au cinéma.

Les deux malles de rangement stockent des tabourets et, une fois ouvertes, elles deviennent des tables où l'on peut s'installer pour lire un livre, naviguer sur Internet, dessiner ou écrire.

Le tout tient sur deux palettes de transport de taille standard et pèse 800 kg. L'ergonomie de l'ensemble a été fortement travaillée par l'équipe de Starck : des roulettes peuvent être installées sur tous les modules et il suffit de 20 minutes à quatre personnes pour déployer l'ensemble du matériel contenu dans un kit d'Ideas Box.

Si le contenu des médias proposés par chaque kit peut être adapté à un public et à une destination précise, le concept derrière chaque Ideas Box reste le même.

Chacune de ces bibliothèques/médiathèques portatives est organisée

autour de quatre pôles : connecter, apprendre, jouer et créer.

1) Le pôle « connecter » est composé de :

- 15 tablettes tactiles, 4 ordinateurs portables et 5 GPS ;
- une connexion 3G ou satellitaire selon les besoins du terrain ;
- un serveur central permettant aux différentes box à travers le monde de rester connectées, synchronisées, et de réinstaller le contenu du matériel en cas de remplacement ;
- des ateliers et des cours d'informatique.

Au niveau technique, l'emploi de systèmes d'exploitation et de logiciels libres est la norme pour tous les équipements de l'Ideas Box (systèmes Linux et Android). Cette approche permet une adaptation des logiciels aux contraintes du terrain et permet d'accroître la durabilité des box. En effet, en cas de panne ou de vol, les tablettes et ordinateurs peuvent être remplacés facilement par des équipements disponibles sur le marché local et être réinstallés

automatiquement par le serveur central de la box.

Le serveur est sous système Linux. Il dessert l'ensemble des équipements et ceux des utilisateurs qui utiliseraient des appareils extérieurs aux ressources fournies. Il contient de très nombreuses ressources offline pour favoriser les connexions internes et limiter l'usage d'Internet, en particulier lorsque les box sont connectées en satellitaire (les connexions sont relativement coûteuses et peu rapides).

2) Pour le pôle « apprendre », on retrouve :

- 250 livres papier, choisis selon la destination des boîtes ;
- 50 liseuses électroniques remplies de milliers de livres numériques ;
- des MOOC (cours et formations en ligne ouverts à tous) et des formations pédagogiques (tels que le projet Khan Academy) disponibles soit en ligne soit sans connexion Internet ;
- des ateliers d'alphabétisation, d'éducation informelle et d'éveil.



L'association insiste sur la présence de livres papier, les considérant comme essentiels, car ils offrent un contact direct avec l'objet et permettent de monter de nombreuses animations autour des images et du texte, en particulier pour les publics les moins familiers avec la lecture. La présence de livres papier dans la box permet également de promouvoir des ouvrages créés et produits localement, par des éditeurs de la région qui n'ont bien souvent pas le format numérique à leur catalogue.

3) Le pôle « jouer » offre l'accès à :

- un écran vidéo HD pour la vision de films en journée et un projecteur vidéo pour une projection en soirée ;
- plus de 100 films, documentaires, dessins animés et courts-métrages ;
- des jeux vidéo et jeux de société ;
- une scène pour faire de la musique ou du théâtre.

D'un point de vue pratique, le mo-

dule dédié au cinéma abrite également le groupe électrogène qui alimente toutes les Ideas Box en électricité.

Bien souvent, l'image est le média numéro un, compréhensible par le plus grand nombre. Le cinéma est donc à la fois un outil pédagogique (avec de nombreux documentaires et ressources d'apprentissage), de sensibilisation (avec des films courts de prévention, d'hygiène ou d'information) et ludique (avec de nombreux films pour les enfants, comme pour les adultes).

Un volontaire de BSF raconte ainsi dans *ActuaLitté* l'arrivée d'une box au Burundi : « Une trentaine d'enfants de moins de 10 ans vibraient et rigolaient devant *Kirikou*, avec une trentaine hors paillote, sur les épaules des grands. Même le policier chargé de la sécurité n'a pas lâché l'écran. »

L'espace cinéma est aussi le lieu de diffusion des contenus vidéo créés localement grâce aux caméras vidéo de l'Ideas Box.

4) Le pôle « créer » propose des outils destinés à différentes formes de création :

- création vidéo, avec 5 caméras HD et des outils de création et montage vidéo et graphique ;
- création en arts plastiques, avec du matériel artistique et un scanner pour la numérisation des créations ;
- créations électroniques, avec du matériel de « bidouillage » et des mini-ordinateurs tels que le Raspberry Pi.

Zones rurales et quartiers sensibles

Comme nous le voyons, les Ideas Box sont des outils très complets et, au-delà de l'aspect matériel, elles doivent surtout permettre de mener à bien les missions de Bibliothèques sans frontières. La mission principale du projet est d'aller au-devant des po-

populations vulnérables et éloignées de la culture partout dans le monde : jeunes, précaires, migrants, populations rurales, etc. Que ce soit dans les pays riches ou dans les zones les moins favorisées, l'Ideas Box peut jouer un rôle majeur pour la diffusion de l'éducation et de la culture, et permettre aux bibliothèques de toucher de nouveaux publics.

Dans les zones rurales comme dans les quartiers sensibles, auprès des décrocheurs scolaires, des personnes âgées et dans les communautés isolées, BSF organise un accès à des outils et un accompagnement afin de donner les moyens de l'évolution des pratiques culturelles : une éducation au numérique et un élargissement de l'offre d'outils et de contenus.

Cet accès stimule la créativité des utilisateurs et leur donne les moyens de créer leurs propres contenus (films et vidéos, dessins, écrits, cartographie, blogs, etc.). Elle encourage ainsi le développement intellectuel et l'autonomisation, individuels comme collectifs.

L'environnement créé par l'installation des Ideas Box est vite considéré, dans les différents sites où elles sont déployées, comme un lieu attractif et sûr pour les enfants, les adolescents et les familles. Il faut rappeler que, bien plus que dans nos environnements urbains, les enfants sont particulièrement vulnérables hors des temps scolaires et très souvent livrés à eux-mêmes. Déambulant dans les camps de réfugiés et inoccupés, ils sont ainsi exposés à de nombreux risques extérieurs (violences sexuelles, trafics et activités délinquantes). Proposant un grand choix de films et d'applications ludiques adaptés aux enfants, l'Ideas Box est une alternative d'accès à des activités doublées d'une médiation adaptée. Cela recrée un espace qui, dans l'imaginaire collectif, ressemble à celui de nos bibliothèques publiques. Un endroit où les familles, les organisations locales, les entrepreneurs de demain se retrouvent pour

partager les ressources, mais aussi le lieu lui-même : un espace d'échange d'informations et un espace commun pour organiser des expositions ou des débats.

Loin de vouloir remplacer l'offre éducative d'urgence prévue dans le cas des situations d'urgence internationale, BSF et ses Ideas Box veut plutôt compléter ce qui existe déjà. En effet, lors de la mise en place de camps de réfugiés par l'ONU, des classes de primaire sont constituées pour ne pas donner un coup d'arrêt à l'éducation des enfants. Cependant, les enfants n'ont généralement cours que la moitié de la journée et il n'y a pas de solutions pour les décrocheurs scolaires, les jeunes et les adultes.



Sans vouloir remplacer l'école, l'Ideas Box crée, comme une bibliothèque publique, un espace de travail extrascolaire, améliorant la qualité de l'éducation par la mise à disposition d'une grande variété d'outils et de ressources d'éducation informelle, d'alphabétisation et de formation professionnelle.

Elle permet d'héberger des contenus dans plusieurs langues et de mettre en place des parcours pédagogiques adaptés aux besoins de groupes différents, pour faire face aux différences culturelles des populations déplacées. Pour ces populations, il est également important de rester en contact avec le monde et d'avoir accès à des informations et des outils de sensibilisation, qui leur sont destinés afin de faciliter

leur intégration dans leur nouvel environnement.

Enfin, rappelons qu'un réfugié passe en moyenne 17 ans de sa vie dans un camp. Durant ces longues années, l'Ideas Box permet aux populations de combattre l'ennui, de surmonter le traumatisme et d'entamer le long travail de résilience, de deuil et de réconciliation.

Depuis ses origines, le projet a grandi et ne cesse de se développer. Le premier lieu de déploiement fut le Burundi en 2014. Là, en trois mois, 23 000 utilisateurs ont profité des Ideas Box sur les 37 000 réfugiés du camp, venus en majorité de RDC.

À la suite de cette première réussite, le processus de construction des box a été « industrialisé » afin de pouvoir en déployer un plus grand nombre dans de nouveaux camps. Chaque kit d'Ideas Box coûte 50 000 € et ces sommes sont prises en charge par une série d'associations privées ou d'acteurs gouvernementaux. On trouve aujourd'hui des Ideas Box déployées dans de nombreux camps : en Jordanie, pour soutenir les réfugiés de la crise syrienne, en Éthiopie, dans les camps situés à la frontière somalienne, dans la région des Grands Lacs, au Burundi, comme nous l'avons vu, mais également au Rwanda. On en retrouve également en dehors des camps de réfugiés : dans des villages ruraux de Colombie, touchés par la lutte entre l'armée et les FARC, dans des villages aborigènes d'Australie ou dans des zones défavorisées des États-Unis. Elles sont aussi présentes près de chez nous, dans les camps de réfugiés situés en Grèce, dans les Balkans, en Allemagne ou à Calais.

Dans ces différents lieux, les résultats du projet sont constamment évalués et permettent une amélioration régulière de l'utilisation des Ideas Box. Les bibliothèques, l'accès à la culture et l'information se révèlent être des ressources de première nécessité et, si les gens qui en ont le plus besoin ne peuvent y accéder, ce magnifique projet permet de les leur apporter. ●

Les Wollekes, tricoteurs de la rue

Ils habillent de petites laines multicolores les arbres et le mobilier urbain. Les Wollekes de Bruxelles pratiquent le « yarn bombing », autrement appelé le « tricot-graffiti », un art de rue qui se sert du tricot et du crochet pour mettre un peu de couleurs en ville.

Chaque lundi soir, à partir de 18 h, un étrange collectif se retrouve au centre communautaire Elzenhof, situé avenue de la couronne à Ixelles. Installés sur des canapés dans le café, près du bar au rez-de-chaussée, les Wollekes tricotent toute la soirée en papotant. Au centre de leur cercle, il n'y a pas un feu de bois, mais un pique-nique pour le dîner. Des tartes salées faites maison, des chips et des trucs à grignoter sont posés sur une table basse. Tous reprennent des forces, car l'activité hebdomadaire se prolonge jusqu'à 23 heures. La discussion va bon train entre Fabienne, Josette, Manoli, Cindy et son fils Téo. « En général, nous sommes six ou sept », commente Cindy.

De l'art éphémère en face de la station de métro Maelbeek

À leurs pieds, les femmes ont toutes des sacs de laine de toutes les couleurs. Elles sont en train de crocheter de longs fils de laine, chacune dans une couleur différente. Elles préparent un arc-en-ciel géant en laine qu'elles vont accrocher sur des grillages en face de l'arrêt de métro Maelbeek. Certains ont déposé des bougies en mémoire des victimes de l'attentat du 22 mars, les Wollekes ont rendu hommage à leur manière. « On l'a fait spontanément. Notre but n'était pas de se faire connaître. Comme les dessins et les fleurs à la Bourse, notre idée était de rendre hommage sans rien attendre en retour. »



Après presque un an, les rouge, vert, bleu et jaune sont moins vifs. L'arc-en-ciel de Maelbeek est devenu terne. C'est pourquoi ces tricoteurs de la rue en préparent un nouveau. Avant de se mettre à l'arc-en-ciel, ces as des aiguilles avaient habillé des statues à l'occasion de la Saint-Valentin. Le Peter Pan du parc Egmont portait une petite écharpe et un bonnet. Jean-Claude Van Damme à Anderlecht a déjà eu droit à sa panoplie crochétée. Place de la Chapelle aux portes des Marolles à Bruxelles, le peintre Brueghel a vu sa barbe de père Noël pousser et son chevalet a pris forme avant Noël grâce au tissage des Wollekes.

Le collectif est né il y a quatre ans, à l'initiative de Cindy. « J'ai découvert le tricot urbain sur Internet, via les réseaux sociaux. Je me suis dit : "Oh,

c'est génial, il faut faire ça partout". » Comme le street art sur les murs, le « yarn bombing » ou « tricot-graffiti » sert, selon ses adeptes, à « égayer la grisaille urbaine ».

Josette, 63 ans, tricote depuis ses huit ans en solo, chaque soir chez elle. « C'est chouette de se retrouver tous les lundis pour exercer sa passion. » Au départ, elle participe au projet des Wollekes par le biais de son fils qui livre à Cindy et ses amis des carrés de dix sur dix. « On recevait chaque semaine des paquets d'une inconnue et puis, un jour, on a vu Josette », se souvient Cindy.

Aux côtés de Josette et Cindy, dans le noyau dur des « petites laines », il y a Fabienne. Cette Bruxelloise a pris l'habitude de venir parce qu'elle voulait casser la routine des pulls et des écharpes. « Je trouve ça bien de ne pas faire uniquement des choses utiles, aussi des choses belles. C'est bien d'apprécier la beauté. Il n'y a pas de plaisir lorsqu'on tricote un vêtement. En fait, le plaisir c'est d'avoir après un modèle à soi, original. »

Les arbres ont des troncs multicolores

Si on suit les traces des Wollekes à Bruxelles, on trouve le premier arbre décoré à Ixelles, sur la place Henri Conscience près de la place Flagey. Le tronc et les branches de l'arbre ne risquent pas de prendre froid grâce au plaid sur mesure réalisé par le collec-



– Comme le street art sur les murs, le « yarn bombing » ou « tricot-graffiti » sert, selon ses adeptes, à « égayer la grisaille urbaine ». –



tif. « On a constitué des toiles d'araignée pour les assembler, raconte Cindy. Pendant quatre mois, on crochetait ces carrés pour le tronc et après on les a installés un par un sur l'arbre. On a pris deux jours pour tout accrocher après quatre mois de préparation. »

L'arbre décoré se trouve juste à côté de la maison de Cindy, celle avec une porte colorée. Il n'est donc pas difficile de faire le lien entre l'œuvre et sa créatrice. Parfois, les gens déposent des pelotes de laine sous forme de don devant sa porte.

Le fils de Cindy, Téo, 12 ans, suit le collectif depuis le début. Dans le groupe, il y a aussi des hommes. Avec sa casquette customisée sur la tête, Ogné a rejoint les professionnelles du tricot il y a quatre ans. C'est lui qui a contacté le centre Elzenhof pour que chaque semaine le collectif puisse travailler dans le bâtiment. Après un court déménagement dans les locaux

de l'ASBL Foire aux savoir-faire, rue du Sceptre, les Wollekes reviennent avenue de la Couronne. « On donne de la vie au bar. Le centre Elzenhof a toujours été demandeur. Leur façon de nous soutenir, c'est de nous laisser occuper les lieux. Il n'y a pas de contrepartie. On dépose notre matériel sur place. Ils nous connaissent bien ici, ils savent qu'on respecte les horaires et le lieu. Quand on a fini nos installations, on les entrepose quelque part. Depuis le début, le centre communautaire fait partie de notre histoire. »

Il y a quelques pièces en laine dans le bâtiment. Un éléphant géant et en 3D, écrasé par une souris, est affiché sur un panneau au premier étage. C'est le premier projet des Wollekes. L'éléphant se trouvait à côté de la place du Luxembourg à l'occasion du Festival expressions urbaines d'Ixelles, sur la dalle du Parlement européen. « C'est l'occasion d'être visible dans l'espace



laine, a été enlevée suite à une plainte d'un habitant du quartier. « Les vieux abat-jour tricotés autour de la place Morichar à Saint-Gilles ont également disparu », constate Manoli. Les photos sur la page Facebook des Wollekes sont les seules traces qui restent de cet art éphémère.

Pour Fabienne, appartenir au collectif, « c'est le plaisir de faire quelque chose en groupe, de se concerter. C'est chouette de le présenter au public et de voir les réactions des gens. En général, ils sont assez enthousiastes ». La pratique collective de leur passion a une utilité au niveau du lien social, selon Cindy. « On est devenu une bonne bande de potes. On n'attend pas le lundi pour se voir. »

Les Wollekes précisent que leur groupe est ouvert à tout le monde, les experts comme les débutants dans l'assemblage des mailles. Pour les rejoindre, il suffit de se rendre le lundi à partir de 18 h au centre Elzenhof à Ixelles. À vos aiguilles !

Le courant du yarn bombing

Le yarn bombing vient du verbe « bombarder de fils » en anglais. C'est une forme d'art urbain ou de graffiti qui utilise le tricot, le crochet, ou d'autres techniques impliquant du tissu, de la laine ou du fil, comme des enroulements, des tissages, des tapisseries et des accrochages. Alors que des artistes contemporains utilisent la laine comme matériau de sculpture, comme la Portugaise Joana Vasconcelos exposée ces derniers mois à la Patinoire royale de Bruxelles, les tricoteurs urbains ont l'idée d'utiliser la laine pour décorer le mobilier de la ville : les bancs, les escaliers, les ponts, mais aussi des éléments de paysage naturel comme les troncs d'arbre, les sculptures dans les places ou les jardins.

On attribue l'origine du courant à l'Américaine Magda Sayeg qui, en 2005, recouvre de laine la poignée de la porte de sa boutique à Houston. Aujourd'hui, l'artiste a développé son art du tricot autour des objets urbains les plus incongrus, un bus, une cabine

public, expliquent les Wollekes. Pour un événement comme celui-ci, il y a un budget. On achète de la laine pour le projet. Le festival est organisé par la commune de Bruxelles. On a déjà participé à d'autres événements en tant que bénévoles et dans ce cas-là, on a un défraiement. Grâce à l'argent, on a pu acheter une machine tricotin, par exemple. On reste toujours un groupe qui décide en groupe. »

Les Wollekes ont participé à d'autres manifestations publiques, comme la Nuit des musées, avec un arbre à souhait exposé au musée d'Ixelles. Le principe ? Chaque feuille d'arbre en crochet était accrochée par un passant qui venait de faire un souhait. Un arbre mobile rempli par mille feuilles en fil.

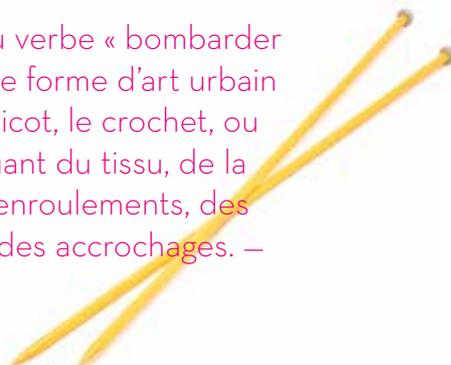
Des interventions tolérées par la police

Lorsque ce ne sont pas des manifestations organisées et des commandes, le graffiti en laine s'imisce partout dans les rues. Est-ce qu'il dérange les habitants des quartiers ? En tout cas, le principe du « yarn bombing » n'est pas légal, puisqu'il consiste à intervenir dans l'espace urbain pour entreposer des créations sans accord. Comme le rappelle Cindy, les Wollekes n'abîment rien et ne cassent rien. « Plusieurs fois la police est passée, mais elle nous a vus et n'a rien dit. Ce n'est pas comme les tags. »

Une fois, une de leur création, des barres de vélo recouvertes par la



– Le yarn bombing vient du verbe « bombarder de fils » en anglais. C'est une forme d'art urbain ou de graffiti qui utilise le tricot, le crochet, ou d'autres techniques impliquant du tissu, de la laine ou du fil, comme des enroulements, des tissages, des tapisseries et des accrochages. –



téléphonique ou encore des vélos. « Ma passion, c'est le matériel : j'aime déplacer des matériaux faits à la main, principalement tissés, dans des environnements auxquels ils n'appartiennent pas au premier abord. L'idée est de découvrir s'ils peuvent coexister harmonieusement », précise-t-elle sur son blog.

Le yarn bombing s'est ensuite développé et diffusé partout dans le monde grâce à la toile.

À Londres, s'est déroulé en 2009 la première expérience collective de yarn bombing avec la formation du groupe « Knit the City » (« Tricote la ville »). Le groupe se dédie à une « guérilla des fils », tout en restant anonyme. Il reprend ainsi les codes du mouvement du graffiti et se classe désormais dans la catégorie du street art.

Ailleurs en Belgique

Plusieurs groupes de tricoteurs urbains sont actifs dans notre pays. On peut situer l'arrivée du « yarn bombing » en Belgique vers 2012-2013.

À Bruxelles, les Wollekes se sont formés autour d'Ixelles. Infos page Facebook : <https://www.facebook.com/groups/yarnbombingbruxelles>

À Liège, le collectif Les Rimbelles se surnomme « les poètes de la ville », en hommage à la phrase de Rimbaud : « J'ai tendu des cordes de clocher à clocher, des guirlandes de fenêtre à fenêtre, des chaînes d'or d'étoile à étoile... et je danse ! » Les Rimbelles décorent les arbres des parcs de la Cité ardente. Infos page Facebook : <https://www.facebook.com/lesrimbelles/?fref=ts>

On trouve également des traces de yarn bombing à Malines (Mechelen). Leurs dernières œuvres en date ? Des petits bonnets roses aux oreilles de chat sur les statues de la ville pour rendre hommage aux marches des femmes contre Donald Trump aux États-Unis, ou des saules pleureurs avec des bouteilles en verre tricotées. Infos page Facebook : https://www.facebook.com/pg/YB.Mechelen/about/?ref=page_internal

En 2014 à Mons, des écolos ont bombardé la ville de tricots urbains. En habillant les statues de patchworks colorés, les candidats ont voulu mettre l'accent sur une de leurs propositions pour les élections sur l'isolation des logements. « Nous réchauffons les rues, réchauffe ta maison ! », clamait le slogan du groupe yarn bombing de Mons. Malgré son originalité, cette campagne de promotion cachée n'a pas duré après les élections, et plus personne ne « yarn bombe » les rues montoises. On peut toujours voir les photos des statues habillées sur la page Facebook : <https://www.facebook.com/yarnbombingmons/>

À Namur, un parcours en tricot a été organisé par le service Culture de la ville en 2014. « Tisser des liens au sein de la population, colorer la ville, et remettre le tricot au goût du jour » étaient les objectifs de cette initiative appelée « Tricot urbain Namur ». Une centaine d'habitants a participé au projet pendant six mois. À la fin de l'exposition, les tricots ont été redistribués à ceux qui en avaient besoin. Les photos du projet sont sur la page Facebook : <https://www.facebook.com/tricoturbainnamur/> ●

Arts plastiques : interroger le monde, libérer le regard

Les centres culturels et les bibliothèques, vecteurs d'art en marche vers tous les publics, promeuvent aussi les arts plastiques. Impossible de parler de toutes les initiatives : dans cet article, on aurait pu évoquer le dynamisme exceptionnel en la matière du Centre culturel Les Chiroux de Liège ou les brillantes rencontres avec des auteurs organisées par la Bibliothèque des Riches-Clares à Bruxelles, dernièrement avec Véronique Almeida Cruz (Institut Paul Hankar) pour un cycle sur l'art contemporain, abordant les questions de la provocation, de l'usage de la technologie et du lieu. Un choix a été réalisé : coup d'œil sur des initiatives qui éveillent les sens, réveillent l'imagination et questionnent les habitants sur leur environnement et la société.

PULSART

Le centre culturel du Brabant wallon cultive de longue date les initiatives liées à la sensibilisation aux arts contemporains. Le projet dénommé Clair Obscur associait les centres culturels de Rixensart, Braine-l'Alleud et Genappe. Après dix ans d'activité (visites, ateliers, rencontres, animations, interventions en milieu scolaire...), il a élargi son champ d'action à l'ensemble de la province du Brabant wallon, et rallié de nouveaux partenaires : les centres culturels de Jodoigne, Ottignies-Louvain-la-Neuve, la vallée de la Néthen, Waterloo, Ittre, Nivelles et Tubize, ainsi que le CEC Les Ateliers du Léz'arts. Le

CCBW coordonne également la nouvelle plateforme PULSART et ses activités, redéployées autour de deux axes que détaille Julie Nicod.

La réflexion, d'une part. « On réunit des professionnels pour établir ensemble les meilleurs outils possible de sensibilisation envers les publics : habitants du Brabant wallon, public éloigné de la culture, jeunes... » Cet axe, souligne la coordinatrice de PULSART, « implique une formation continue, en interne, avec des artistes. Ces formations sont pour certaines ouvertes à nos collègues bruxellois, du centre culturel Jacques Franck ou de Wolubilis, notamment, mais aussi aux équipes du musée de Louvain-la-Neuve. Elles ont trait, pour la plupart, à la culture du médiateur ».

L'action, d'autre part, avec le développement d'outils et d'événements autour de l'art contemporain, l'accompagnement de la médiation. Mais aussi sous la forme de résidences d'artistes : celles-ci existent, au CCBW, depuis



Arnold Grojean,
Koungo Fitini
(problèmes mineurs),
photo et projection
(série),
Bamako, 2013-2015

← Elliot Kervyn,
Elliot's garage sale,
installation 2016



Maria Baoli, *Larmes*, collage et photographie, 75x50 cm, 2016

juin 2016. Et une nouvelle résidence aura lieu du 15 mai au 18 juin 2017 : Mobile Dreams, un « curseur poétique et artistique », orchestré par les centres culturels locaux et leurs artistes invités : Thierry Verbeeck, Sara Conti, Olivier Sonck et Catho Hensmans.

« Mobile Dreams sera-t-il le reflet de nos envies de déplacements, un cri de colère devant un quotidien organisé selon des flux et des horaires, ou le refuge de nos élans ? » Pertinentes interrogations de PULSART à ses interlocuteurs principaux : les habitants.

« Il faut rappeler que les centres culturels, dans leur rôle de médiateur et de producteur culturel, sont toujours en lien avec un territoire et ses enjeux. Ceux-ci ont été identifiés dans notre cas – en vertu de ce que le nouveau décret appelle l'analyse partagée du territoire : la mobilité, la mixité sociale, la conservation ou la création du lien social. » Car le territoire du Brabant wallon présente des caractères très singuliers, pointe Julie Nicod : « Englobant la périphérie bruxelloise, il connaît un

assez puissant phénomène de périurbanisation, avec ses conséquences, qui soulèvent en effet des questions de mobilité, de mixité (avec entre autres une proportion croissante de population d'origine étrangère) et de lien social (avec des habitants de longue date, parfois âgés, et de jeunes familles quittant la ville pour un environnement plus vert, en quête d'une meilleure qualité de vie. »

De déduction en discussions

Plateforme, réflexion, sensibilisation, médiation... Au-delà de ces mots, de ces missions, comment se traduisent concrètement les initiatives de PULSART ? La coordinatrice évoque aussitôt les visites ou voyages organisés autour d'événement liés à l'art contemporain, « soit dans un rayon local, soit un peu plus loin » : à Bruxelles (avec notamment le récent MIMA, Millennium Iconoclast Museum of Art, installé au bord du canal, en prise avec l'art urbain), à La Haye

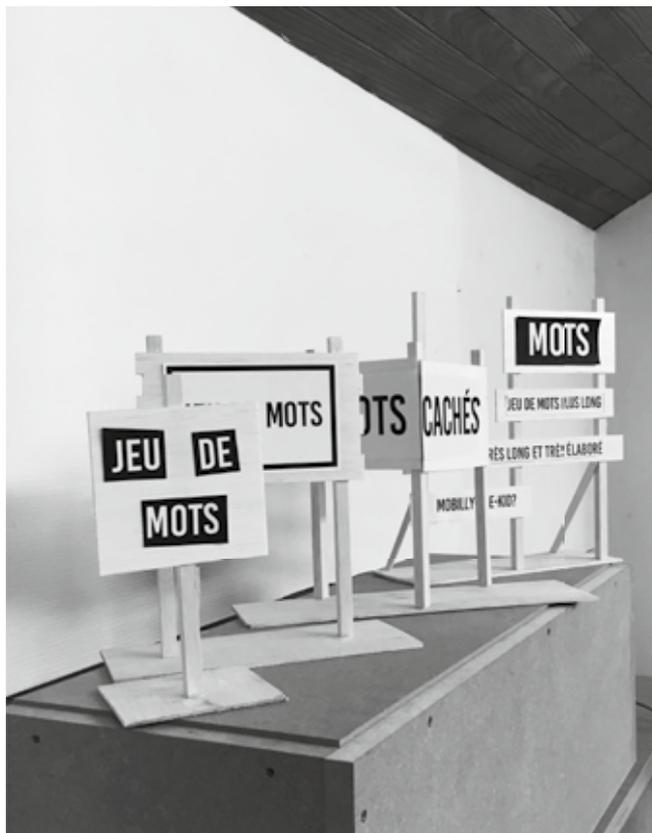
(Gemeentemuseum, Museum Beelden aan Zee, Mauritshuis), ou encore à Cologne (Museum Ludwig, Kolumba). Pour ces déplacements en groupe, tous les centres culturels locaux informent leur public et prennent les inscriptions. Quelques places à tarif très réduit sont toujours réservées aux publics fragilisés, accompagnés par exemple par le CPAS ou une maison de jeunes.

Ces visites peuvent prendre des formes diverses, du parcours « classique », avec guide, à des approches plus interactives, détaille Julie Nicod. « Dans ce cas, on pourra par exemple confier des instructions à de petits groupes qu'on incite à appréhender les choses différemment, à poser une analyse plus déductive. » De quoi donner lieu à davantage d'échanges et de discussions.

« Le musée Kolumba de Cologne invite à de telles pratiques. Anciennement explicitement dénommé musée de l'archidiocèse, ce qu'il est d'ailleurs toujours, il a adopté une politique d'ouverture très particulière. Il fait dialoguer ses incroyables collections



Xu Bing, *Book from the Sky*, Ludwig Museum, Cologne



Mobile dreams, atelier Olivier Sonck, Genappe, maquette



Souper Louvain-la-Neuve

- d'art religieux avec des œuvres ultra contemporaines, sans cartel, sans explication liminaire, pour une approche quasiment méditative de l'art. Les visiteurs sont ainsi placés dans une position plus active, rentrent plus et mieux dans les œuvres, ont plus de choses à en dire. »

PULSART a aussi imaginé le Souper Dé(Calle)é : « Un repas insolite – et monochrome – librement inspiré de l'œuvre de Sophie Calle, dans l'idée de faire entrer les participants (qui pour 90 % d'entre eux ne la connaissent pas au départ) dans la démarche de l'artiste, en offrant la possibilité d'en savoir plus. Un peu comme une conférence, en plus libre. »

Avec cette artiste emblématique de l'art contemporain, on quitte le pur art plastique (« peinture, sculpture : ce qu'il est encore pour la grande majorité des spectateurs ») pour un univers hybride. « Sophie Calle produit une œuvre qui, par son lien à l'intimité, met les gens en contact, relève Julie Nicod. Prise frontalement, ce n'est pas vrai-

ment une œuvre facile, mais elle offre énormément de possibilités en termes de médiation, selon les dispositifs qu'on adopte pour la faire connaître, et la manière, toujours différente, dont elle se met en scène. »

Fruits d'une ample réflexion et de nombreux tâtonnements, ces soupers singuliers – et décalés – restent un défi pour la coordinatrice de la plateforme. « Et ça marche ! Des curiosités naissent, des liens se tissent, y compris entre des voisins de table qui ne se connaissaient pas auparavant. »

Un moment fondateur : laisser tomber la visite classique dans un musée

Impliquée, active, passionnée pourrait-on dire, Julie Nicod (selon la terminologie officielle, « animatrice de la coordination des centres culturels locaux du Brabant wallon », et dans les faits, on l'a dit, coordinatrice de la plateforme PULSART) peut-elle citer un cas exemplaire où ce rôle a pris

tout son sens, un moment de pleine adéquation de la fonction avec son objet ? « C'était il y a quatre ans, le 23 mars 2013 exactement, alors encore sous la bannière de Clair Obscur. On avait organisé un "blind trip" dont la destination avait été gardée secrète. Il s'agissait en fait de Charleroi, avec pour buts le PBA, le BPS22, le musée de la Photographie. »

L'idée de base : « Laisser tomber la visite classique – qui a ses vertus, on ne veut pas l'éradiquer – au profit des approches particulières. Au lieu de partir d'une vision académique ou historique de l'art, on propose non d'analyser l'œuvre mais, déjà, de la regarder beaucoup plus longuement que les 12 secondes réglementaires dans les musées », sourit-elle, une pointe d'ironie réaliste dans la voix. L'équipe du CCBW avait formulé à chaque participant au voyage une demande : raconter quelque chose. « L'objectif étant de faire se rencontrer, sinon coïncider, l'intimité de l'artiste et celle du spectateur. »

– Nous avons tous la capacité, par un geste, par un son, une trace... de faire voir un impensable, de faire sentir un indicible. Nous avons tous la capacité de donner une forme (fût-elle la plus archaïque) à quelque chose qui serait de l'ordre d'une interrogation, d'une perception, d'une émotion. –

ANGEL VERGARA,
PLASTICIEN, PRÉSIDENT DU JURY DU PRIX MÉDIATINE 2017,
LORS DU VERNISSAGE DE L'EXPOSITION
RÉUNISSANT LES LAURÉATS.

À WOLUBILIS : LOUER UN TABLEAU À L'ARTOTHÈQUE OU PARTICIPER AU PRIX MÉDIATINE

Vivre avec, chez soi, une sérigraphie de Luc Van Malderen, pour 10 € par mois ? Ou une photographie de Daniel Locus (19,10 €/mois) ? À moins qu'on préfère un Logoneige de Christian Dotremont (47,7 €/mois) ? Voir un grand format de Marcel Berlangier (56 €/mois)...

Le dialogue, toujours lui, au quotidien, c'est ce que propose l'Artothèque de Wolubilis : à savoir le prêt, contre un loyer modique, d'une œuvre d'art actuelle à un particulier (ou à une collectivité, une entreprise) pour une durée d'un à six mois. Soit le principe de la bibliothèque appliqué aux arts plastiques. Unique en CFWB, ce lieu propose à la location plus de 800 œuvres de quelque 300 artistes, en formats variés et techniques diverses : peinture, sculpture, dessin, gravure, eau-forte, photographie... Plus qu'un décor choisi – et sans monotonie puisque la durée du prêt n'excédera pas un semestre –, c'est donc bien un dialogue qui s'instaure ici entre l'art et la vie. La collection est à visiter sur place ou virtuellement (par nom d'artiste) et les œuvres peuvent être réservées en ligne.

La commune de Woluwe-Saint-Lambert et son centre culturel soutiennent depuis longtemps l'art contemporain, ceux qui s'y intéressent (avec aussi des visites et voyages : d'une journée au Mudam de Luxembourg, à une semaine dans l'ouest de la Sicile, en passant par un week-end dans le bassin de la Ruhr), ceux qui pourraient le découvrir (expos, ateliers), et ceux qui le produisent, avec l'annuel Prix Médiatine.

L'édition 2017 de ce concours pour jeunes plasticiens de 18 à 40 ans, résidant en Belgique, toujours piloté par Solange Wonner (pour qui, obstinément, « la fonction de l'art est de poser des questions »), a récompensé le photographe Arnold Grojean pour « son travail sensible et engagé sur les enfants de Bamako » dans une œuvre associant vidéo et livre d'art. Le jury était présidé par Angel Vergara, plasticien et curateur de la Biennale9 de Louvain-la-Neuve. Les autres lauréats sont Léa Belousovitch (Prix Cocof), avec la violence contenue de ses œuvres monumentales mêlant dessin et photographie, Léo François Luccioni (Prix de la Fédération Wallonie-Bruxelles) pour ses installations subversives entre gravure et sculpture, Sarah Lowie (Prix de la Ville de Bruxelles) pour son travail photographique en immersion au sein d'un gang à Charleroi. Le surprenant travail de céramique d'Elliot Kervyn lui a valu le Prix Macors, tandis que Maria Baoli et son ambitieuse installation photographique recevaient le Prix Sofam. Quant au Prix du Public, il revient à Florence Delhaye pour son travail de gravure et sérigraphie, empreint de force et de sensibilité.

INFOS : www.artotheque.be et www.wolubilis.be



Sarah Lowie, *Sixmille*, photographie (série), 2015

► Accompagner l'exploration

Ces croisements-là, passionnants, constructifs, guident Julie Nicod dans ses missions pour le CCBW. « Une rencontre avec l'art peut être soutenue par des explications très historiques et circonstanciées. Mais donner l'occasion au public de faire appel à sa propre imagination pour appréhender ce qu'il voit, ce qu'il sent, permet d'aller plus librement vers des matières qui, même si au départ elles paraissent obscures ou difficiles, vont se prêter à la perception sans barrière ni *a priori*. C'est aussi une question de temps à prendre, un appel à se rendre disponible. Il s'agit en somme d'accompagner un regard plus explorateur, d'être moins passif, plus impliqué. Et ceci s'applique plus largement à tout le travail de médiation que proposent les centres culturels. »

Le succès de ce genre de démarche, s'il est indéniable, est aussi variable, reconnaît la coordinatrice de PULSART, « Bien sûr, certaines personnes traînent les pieds. Mais singulièrement, avec des publics qu'on croirait plus réticents (parce que plus ruraux, par exemple, en comparaison avec la population urbaine qui, même si elle n'en fait rien, se sait entourée d'une abondance de sollicitations culturelles), ça fonctionne à merveille. » ●

INFOS :

www.ccbw.be,
rubrique PULSART

Les mangas prennent le pouvoir

Dans les centres culturels et les bibliothèques de Wallonie, la passion des mangas se partage dans des clubs de jeunes une fois par mois. Avec la bande dessinée, le genre ravive l'envie de lire à tous les âges.



Festimanga à Morlanwelz

One Piece, Bleach, Blue Exorcist, Fruits Basket, Switch Girl!... Ces titres ne vous disent rien ? Et pourtant ce sont des incontournables d'une bibliothèque contemporaine. Ces séries de mangas japonais passionnent les jeunes (et les moins jeunes) Européens. Ce sont des bandes dessinées en noir et blanc qui se lisent de droite à gauche, tout droit importées de la culture nipponne. À partir des années 1990, ils ont créé de véritables communautés de lecteurs francophones. L'émission du Club Dorothée a contribué à développer l'amour du style japonais avec ses dessins animés (*Dragon Ball, Goldorak, Sailor Moon, Capitaine Flam, Alator*).

Festimanga à Morlanwelz

Petit à petit, des clubs de fans ont vu le jour. L'un des premiers en Belgique francophone s'est formé à Morlanwelz en 2007. Hakim Larabi, bibliothécaire de la commune et dévoreur de mangas, en est à l'origine. « Lorsque je suis ar-

rivé à la bibliothèque, j'ai mis en place un fond "mangas". Et un groupe d'amateurs s'est retrouvé une fois par mois pour discuter des lectures. Ce ne sont pas que des adolescents, il y a aussi des adultes. Au total, ils sont une vingtaine et ont entre 11 et 30 ans. »

Entre eux, ils discutent des nouveautés, des découvertes ou des classiques et partagent les événements autour de la culture japonaise. Se plonger dans l'univers implique d'épouser une culture globale. Au niveau vestimentaire, avec le « cosplay » : c'est le fait de se fabriquer un costume d'un personnage de manga et d'en adopter l'attitude. Au niveau culinaire, on mange des sushis, des rāmen et toute autre spécialité du pays du Soleil-Levant. Enfin, les mangas se déclinent aussi en jeux de cartes, en jeux vidéo et dessins animés.

Avec la bibliothèque, Hakim Larabi a créé un événement annuel pour rassembler autour de l'amour d'un pays et d'une tradition : le Festimanga de Morlanwelz. Non seulement les participants peuvent tester leurs connaissances sur les titres, mais ils

peuvent également participer à des jeux, tournois de sumo, jeu de go, etc. L'édition 2017 sera la troisième sous cette forme et durera deux jours entiers pour fêter les dix ans du club manga. L'année passée, ils étaient 400 à s'être déplacés.

« Le manga prend une part très importante chez les jeunes, poursuit Hakim Larabi. La force du genre est de cibler un public, les ados de 12 à 17 ans, que les éditions belges et françaises de bande dessinée n'ont pas su attirer. Ils s'y mettent parce que le manga répond à leurs attentes. » La bibliothèque de Morlanwelz compte entre 2000 et 3000 ouvrages dans cette section.

Manage et « Made in Asia »

L'initiative de Morlanwelz en a inspiré d'autres dans la région. À Manage, le club Otaku Manga (otaku signifie fou, passionné en japonais) mené par la bibliothécaire Aurore Laurent compte une petite quinzaine de membres. « Le plus jeune a 9 ans et le plus âgé a 22 ans. »

Ils se réunissent chaque mois, depuis six ans. Le rayonnement s'est développé petit à petit et aujourd'hui la bibliothèque comprend une centaine de titres, choisis par la bibliothécaire, spécialiste dans le domaine et engagée pour mettre en place des activités autour des mangas.

En plus de discussions animées autour des histoires et des personnages, le club manga de Manage prépare une fois par an un atelier culinaire. « Par exemple, on apprend à cuisiner des sushis ou des bentō, détaille Aurore Laurent. Je propose aussi en décembre un atelier visionnage d'animés ou de films japonais. »

Pourquoi autant de succès auprès des jeunes ados ? « C'est tellement différent de chez nous. La culture n'a rien à voir. Ils idéalisent un peu trop ce monde et se projettent », poursuit la bibliothécaire. Toute la communauté se retrouve à l'événement annuel national, le salon « Made in Asia » au Palais des expositions de Bruxelles. Chaque année, des livres, musiques et cuisines asiatiques sont présentés lors de rencontres, dédicaces, ateliers de sushis, karaoké. Une partie se consacre aux jeux et jeux vidéo. Ce salon attire plus de 60 000 personnes à chaque édition. Le club Otaku s'y est rendu en groupe. Les passionnés s'échangent infos et conseils sur les réseaux sociaux et les blogs spécialisés. « Il est clair que le bouche-à-oreille joue un gros rôle dans tous les événements organisés en Belgique, remarque Hakim Larabi. Le Festimanga s'est retrouvé au même moment que la "Rétro Made in Asia" de Namur à l'automne dernier. J'avais très peur d'une baisse de fréquentation. Finalement, les jeunes se sont passés le mot, et on a eu beaucoup de monde. Même des personnes qui revenaient directement de Namur. »

Sur Facebook, chaque club manga a sa page. On trouve même un recensement des clubs mangas de Belgique. Les bibliothèques se retrouvent fréquemment à l'initiative des clubs mangas : le Manga Mania mené par la bibliothèque communale d'Haine-Saint-Pierre, le club manga de Mons géré par la nouvelle bibliothèque publique « Les Comtes de



Rdv BD au Centre culturel de Quaregnon

Hainaut ». À La Louvière, le club manga de la bibliothèque se réunit une fois toutes les trois semaines. Les membres sont impliqués au point de discuter entre eux des prochains achats de la bibliothèque en matière de manga.

Festival Akiba à Verviers et de la BD à Quaregnon

À Verviers, le club manga a inspiré le centre culturel de la commune. Évelyne Thomas, responsable de la programmation cinéma, met à l'affiche chaque année des films d'animation japonais. Vers la mi-octobre, le premier festival Akiba dédié au manga et au Japon s'est déroulé à Verviers. Pour la prochaine édition, le centre culturel va programmer des films animés. « Ça fait déjà quelques années que je propose aux jeunes dans le cadre du ciné-club ou du ciné-jeunesse des films d'animation, comme ceux d'Hayao Miyazaki (*Ponyo sur la falaise*, *Le Voyage de Chihiro*, *Princesse Mononoké*, *Le Château ambulante...*) ou d'Hiromasa Yonebayashi (*Arrietty, le petit monde des chapardeurs*). Le club manga me propose souvent des titres, mais ce n'est pas toujours évident au niveau des droits. » Le centre culturel va désormais s'inclure dans la programmation du festival. Les acteurs locaux s'accordent sur l'importance de cette culture, aussi parce que, parmi les décideurs, il y a des adultes

fans de mangas. « Nous avons un échec de la Culture qui est un adepte », précise Évelyne Thomas.

Contrairement à ceux qu'on peut avoir avec les auteurs de bandes dessinées classiques ou les réalisateurs d'animés belges, les échanges avec les créateurs de la culture manga, les mangakas, sont plus difficiles à cause de la distance.

Le directeur de la maison culturelle de Quaregnon, Morgan Di Salvia, organise tous les deux ans un festival de bande dessinée. Les prochains « Rendez-vous BD », le samedi 13 mai, invitent une vingtaine d'auteurs sous l'égide de Benoît Feroumont. L'auteur de la série *Le Royaume* verra ses dessins et ses planches exposés dans le centre durant tout le mois de mai. « On voulait projeter des films animés, mais le but de notre festival est d'organiser des rencontres entre le public et les auteurs. C'est très dur avec les mangakas. Peut-être que les mangas seront intégrés un jour à la manifestation, mais si on le fait il faut avoir les moyens de donner du sens. »

Pas encore de manga, mais des activités autour du cinéma d'animation, des livres jeunesse et de la bande dessinée. « On vient avec des propositions de programmation et Benoît Feroumont décide. On est à l'écoute de ses envies. » Toute une journée, de 12 h à 20 h, les visiteurs peuvent assister gratuitement à des dédicaces, des projections

et participer à des ateliers créatifs. Un concert clôture la soirée. « Cette année, le groupe tournaisien Wuman viendra chanter ses portraits de femme avec des dessins en live de Benoît Feroumont. On essaye vraiment durant cette journée de rassembler tous les genres et tous les publics. »

Le lien entre la BD traditionnelle et les mangas

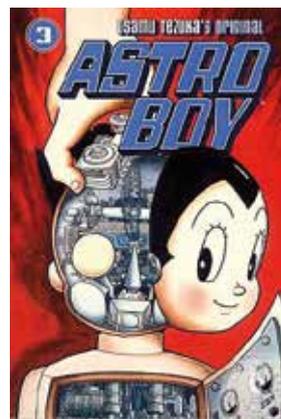
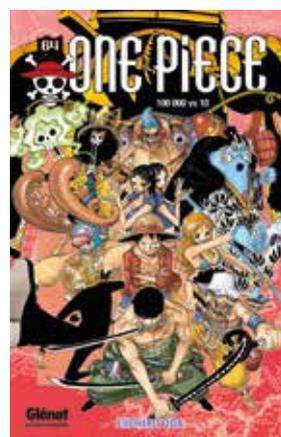
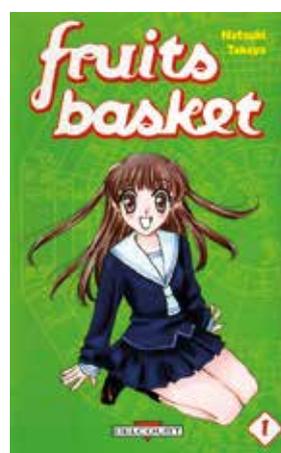
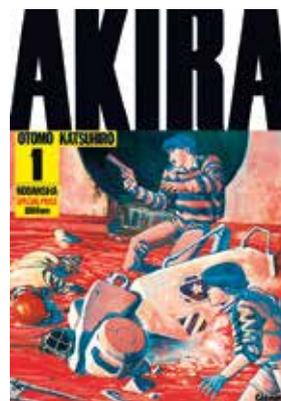
Quel rapport entre la bande dessinée et les mangas ? Il existe plus de similitudes qu'il ne semble. Si un club manga s'est formé au départ à la bibliothèque de Morlanwelz, c'est sans doute parce que celle-ci possédait déjà un important fonds de bandes dessinées, plus de 10 000 volumes. Cette ouverture sur le neuvième art a précédé celle sur les autres formes de bande dessinée venues d'ailleurs. Hakim Larabi souligne qu'il n'y a eu aucune réticence de la part de ses collègues pour acquérir des titres de mangas après son arrivée à la bibliothèque. « Je n'ai pas eu de souci. Je sais que parfois certains bibliothécaires sont assez fermés, mais ce n'est pas le cas à Morlanwelz. De toute façon, le manga devient incontournable. C'est ridicule de ne pas accepter ce genre qui séduit jeunes et ados. » Il met en parallèle ces réserves avec les préjugés contre la bande dessinée il y a plus de quinze ans. Les genres sont pourtant similaires, la différence est culturelle.

Un autre débat taraude les bibliothécaires : est-ce que l'intégration des mangas dans une bibliothèque peut amener les jeunes vers d'autres lectures ? D'après Hakim Larabi, cette question divise. « C'est un peu le rêve de pas mal de bibliothèques, mais je ne suis pas d'accord. Le but n'est pas d'attirer les jeunes vers autre chose. Le plus important c'est qu'ils s'impliquent. Rares sont les projets où c'est le cas et auxquels ils participent autant. C'est tout bénéfique pour une bibliothèque. Il faut respecter, ce sont juste d'autres pratiques de lecture. Pourquoi on ne demande pas à un amateur de BD de lire autre chose ? De toute façon, cela n'empêche pas les jeunes de lire à côté d'autres ouvrages. » ●

LES DIFFÉRENTS STYLES DE MANGAS :

Il existe autant de types de mangas qu'il existe de lecteurs différents. Voici une liste non exhaustive :

- Les Seinen, c'est-à-dire « jeune homme » en japonais, se destinent aux adultes masculins de 15 à 30 ans. Le genre aborde des thématiques diverses et variées comme la religion, l'horreur, le fantastique, la science-fiction. Les œuvres Seinen sont souvent violentes, avec du suspense. Parmi les titres, *Akira*, *Monster*, *Berserk*.
- Les Shôjo sont très populaires auprès des jeunes filles. Ce sont des romances à l'eau de rose mettant en scène comme héroïnes des jeunes femmes à la recherche de l'homme parfait. Les séries *Nana*, *Switch Girl* et *Fruits Basket* correspondent au genre. Les Magical Shôjo (*Sailor Moon*, *Sakura chasseuse de cartes*) mettent en scène des jeunes filles possédant des pouvoirs surnaturels.
- Les Kodomo sont des mangas pour enfants. Ils servent à divertir et amuser. On peut citer *Pokémon* et *Astro Boy*.
- Les Shônen se destinent aux adolescents. Les Shonen Nekketsu (*Dragon Ball*, *One Piece*, *Naruto*) racontent des histoires avec un jeune héros qui décide de devenir le meilleur du monde dans son domaine. On retrouve des valeurs comme le courage, l'amitié, la persévérance et l'utilisation de la violence pour résoudre des conflits.
- Les Ecchi désignent les mangas à connotation sexuelle.





Rock à Namur

Par goût et par son histoire, le PointCulture de Namur présente une saison musicale où se bousculent les jeunes pousses musicales de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Verdur Rock

L'aventure commence au sein du Verdur Rock à Namur. Né à l'initiative du service Jeunesse de la ville de Namur, il ambitionnait de permettre à des groupes amateurs namurois de se frotter au monde professionnel de la musique. Pour arriver au résultat souhaité, le festival, programmé à la fin juin, se divisait en deux parties. La première était un concours où ces jeunes groupes venaient défendre leur

talent devant un jury de professionnels de la musique. L'année suivante, les jeunes pousses avaient l'occasion de faire joujou avec du matériel et une sono *up to date* et d'enflammer le public du Théâtre de Verdre de la citadelle de Namur (7000 places tout de même), en compagnie de quelques grosses pointures genre Bernard Lavilliers, Arno ou les Stranglers. Ainsi s'offrait à ces jeunes une véritable occasion de s'affronter à un très vaste public attiré par les têtes d'affiche et la gratuité de l'entrée.

La tradition voulait que le président du jury vienne de la Médiathèque de Namur. Ainsi, Denis Gillebert, médiathécaire chargé de la gestion des collections pop/rock, dirigea, de sa grande autorité morale, les débats. Mais le président du jury n'estimait pas sa tâche terminée après la proclamation des prix. Il fallait permettre à ces jeunes de dépasser l'audience confinée des amis et de la famille et de conquérir un public stable capable de leur assurer une carrière, de trouver des débouchés pour

affermir leur travail sur le long terme. L'approche des programmeurs des centres culturels et des salles de concert permettait de rencontrer de-ci et de-là des publics. Mais au tournant des années 2000, la maigreur des possibilités ne permettait pas d'assurer suffisamment de revenus professionnels pour vivre de son art musical. De plus, les contacts entre musiciens étaient rares et l'émulation entre eux inexistante. Pour dépasser ces problèmes, Denis imagina la création de la collection « Démo » au sein de la Médiathèque. À l'époque, en 2002, Internet était encore balbutiant : pas de YouTube pour poster sa vidéo, pas de SoundCloud pour faire découvrir les fichiers sons de ses chansons. Les musiciens n'avaient qu'une perspective : envoyer des démos aux directeurs artistiques de différents labels en espérant que l'un d'entre eux s'attache à cette musique et décide de produire un CD. La Médiathèque vivait le sommet de ses activités. Jamais elle n'avait attiré autant de membres, jamais elle n'avait prêté autant de médias. En offrant en prêt gratuit ces démos au public de la collection pop/rock, la plus porteuse au niveau des membres, elle permit un élargissement de l'audience. Denis accompagnait ces démos de commentaires avisés et s'en servait comme base pour la programmation d'émissions musicales et de séquences animées sur la RUN (Radio universitaire namuroise) et la RTBF. Il y eut très vite des curieux pour découvrir avec avidité la diversité de la scène namuroise, mais aussi des musiciens à la recherche de l'âme sœur artistique pour lancer un nouveau projet. Les chiffres parlaient d'eux-mêmes, la moitié de la collection était toujours en prêt. Le succès aidant, cette collection, d'abord namuroise, fut étendue au reste du réseau et d'autres musiques (chanson française) vinrent s'ajouter. Ainsi, le fouineur aura l'occasion de trouver quelques versions « zero » *do-it-yourself* d'albums réenregistrés en studio et sortis depuis dans le circuit commercial (Saule, Hollywood Porn Star, Piano Club). Le bac démo était aussi un lieu d'information où les groupes plaçaient leurs annonces pour trouver les musiciens manquant à leur projet.



Kaptain Oats © Jean Severin

Tremplin pour les jeunes talents

En 2008, Denis Gillebert décède et c'est Stéphane Martin, fraîchement arrivé de la Médiathèque de Louvain-la-Neuve, qui reprend le flambeau. Il reprend la gestion des collections pop/rock, la présidence du jury du Verdur Rock et, surtout, développe l'accompagnement des CD démos et améliore la promotion des groupes. Un exemple, depuis quelques années, les cinq groupes sélectionnés pour participer au concours tremplin ont droit à une capsule de présentation vidéo tournée et réalisée par PointCulture.

Au fil du temps, ce qui était, jusqu'à l'année dernière, le plus ancien festival rock en activité de Wallonie voit son contexte fortement évoluer. Isolé à sa création, le Verdur Rock se trouve de plus en plus concurrencé par la multiplication exponentielle d'événements musicaux à travers le pays et surtout l'explosion des cachets des têtes d'affiche. Après avoir essayé de confier la gestion à un privé, l'ASBL Z (Esperanzah), et de rendre l'entrée payante, la ville décide, devant la désaffection du public, d'arrêter le festival sous cette forme et de réorienter ses moyens financiers vers d'autres animations. Il est notamment question de conserver un tremplin pour jeunes talents et de l'intégrer dans le Saint-Louis Festival. Cette manifestation a été créée en 2003 par des responsables, des professeurs et des

étudiants de l'Institut Saint-Louis, une école primaire et secondaire de Namur. Les responsables du tremplin ont demandé à PointCulture de continuer à assurer son rôle.

Quelle place dans la cité ?

Aujourd'hui, Internet est devenu omniprésent dans la diffusion de la musique. Comment le PointCulture de Namur peut-il réinventer son rôle et son métier dans son territoire ? Comme le CAV&MA joue un rôle moteur pour la musique classique à Namur, le PointCulture de Namur joue une partition approuvée dans les musiques actuelles. Quelques exemples : la ville de Namur fait appel aux conseils de PointCulture pour établir la programmation des fêtes de la musique. Dans le cadre des Beautés Soniques, le festival d'automne chapeauté par le centre culturel de Namur et qui propose des concerts raps, électros ou hip-hop dans différents endroits de la ville, le PointCulture accueille, pour une rencontre impromptue, l'artiste ou le groupe qui anime la soirée aux Abattoirs de Bomel, le nouveau lieu culturel situé au nord de l'agglomération.

Le 6 février dernier a enfin démarré le chantier de rénovation de la maison de la culture de Namur, obligeant le PointCulture à trouver abri dans un autre bâtiment de la ville. Elle a trouvé à se loger à la place de l'Ilon, un quartier où les



Show Case Grande Ourse

► associations socioculturelles sont nombreuses. L'espace n'est plus aussi large, mais il permet malgré tout d'y mener quelques animations en comité intime (30 places). Les liens se nouent avec les voisins et un premier projet naît avec le comité de quartier des Ponts Spaloux et le Perron de l'Ilon, un after-work pop-rock. Chaque troisième vendredi du mois, un DJ amateur namurois déclinera une thématique différente. La série a débuté en septembre 2016 pour fêter l'arrivée du PointCulture dans son nouveau quartier, par la musique ska de DJ Skaloux. Puis, ce fut Clarence Delmont qui proposa une ambiance rock « Eclectic Electric » tournant autour de la culture garage/punk/new wave... En janvier dernier, Vincent Sougneux se mit sous les feux de l'actualité avec un « No Brexit only music » consacré aux nombreux groupes cultes ou obscurs issus de la « Perfide Albion ». Olivier De Mul (aka djbulleissalive) a heureusement choisi de rester européen en vous invitant au voyage « From Bristol to Vienna, let's go for a Trip-Hop ! » sur les rythmes chalou-

pés et parfois mélancoliques du trip-hop, mélange iconoclaste de hip-hop, de pop, d'électro et même parfois de lounge. Mais la fin du monde a eu lieu en avril, où Héloïse Rouard a emmené son public de Massive Attack à Kruder & Dorfmeister, envoyant son dernier message d'amour au milieu d'un chaos d'images et de sons.

Concerts : du Japon à l'afrobeat et au jazz

Une originalité du PointCulture de Namur est de proposer régulièrement des showcases. Cette activité a été lancée il y a longtemps, mais la programmation était plus sporadique et les concerts étaient donnés en fonction des opportunités, l'anniversaire d'un label, par exemple. Cependant, depuis la transformation de la Médiathèque en PointCulture, c'est devenu une saison plus régulière. Programmés les samedis après-midi, ces concerts présentaient en priorité des groupes issus de la région namuroise. Mais bien vite, quand une nouvelle opportunité se présente, des groupes venant d'ail-

leurs en Fédération Wallonie-Bruxelles viennent frapper à la porte. Autre contingence, l'exiguïté de la salle de ce local provisoire ne peut guère accueillir de groupe standard du rock (basse, guitare, batterie, chanteur), et pas question de recevoir de groupe trop sonore, d'une part en raison de l'activité de prêt, toujours présente, et d'autre part à cause de la faible isolation du bâtiment. Néanmoins, la palette de style est large et variée.

C'est du pays du Soleil levant que Valery Theret ramena en octobre dernier une invitation à la rêverie, entremêlant les influences et les orientations. À partir de samples de musiques traditionnelles japonaises (Koto, Shamisen...), il ajoute des boucles provenant d'autres samples et de synthés. Comme une peinture, les différentes couches s'ajoutent, se bousculent et forment un tout, cohérent et harmonieux. Dans un même morceau, on jongle entre instruments japonais, légères touches d'électronica et post-rock. Jinaka Takuto, le nom de son projet, signifie « Celui qui cherche ce qui est enfoui ».



Philippe Crab



Antoine Loyer - © Jean Severin

– Une originalité du PointCulture de Namur est de proposer régulièrement des showcases. –

Autre motif de concert, la sortie d'un nouvel album. Ainsi les Bruxellois d'Edgar (Animo) sont venus en novembre présenter leur nouvel opus défini comme du (math/art/post), c'est-à-dire du rock ayant subi des assauts afrobeat et jazz. En un mot, une variété colorée de divers styles musicaux, parfois déconcertante, mais souvent surprenante. Ainsi Philippe Crab, membre historique du label défricheur français Le Saule, venu présenter en février son sixième album : *Fructidor*.

Poulenc, Beyoncé, chanson française

Armée d'une formation lyrique, mais passionnée de jazz et de soul, Aline Sand peut charmer vos oreilles avec *La Courte Paille* de Poulenc ou avec des chansons de Beyoncé. Ce mois de janvier, elle était place de l'Ilon avec un set chant/piano mêlant jazz, pop, soul, grands classiques et compositions originales. Celles-ci s'inspirent du monde qui l'entoure et parlent des dérives de notre société contemporaine.

Le duo Grande Ourse est né en automne au milieu d'un bois, de la rencontre entre Juliette Van Peteghem (chant, accordéon, percussions) et Lionel Detry (chant, guitare). Depuis 2015, ils proposent une chanson française aussi souriante qu'élégante, avec juste ce qu'il faut d'impertinence. Ils chantent les relations humaines, les situations douces-amères de l'existence et l'engagement poétique. Entre leur périple belge de Bruxelles à Liège jusque Chiny, leur tournée au Québec en 2016 (de Montréal à Québec) et la préparation d'un premier EP pour 2017, Grande Ourse a délivré sa faconde dans l'intimité du PointCulture de Namur.

Stéphane Martin n'oublie pas qu'il est aussi programmateur du Ptit Faystival, le festival des improbables, pour reprendre un titre donné par la presse locale. Si un musicien le passionne et répond au profil musical recherché par le festival, il pourrait être invité à faire un voyage dans le sud de la province. Ou passer, comme Valéry Theret, de la scène du festival à celle du PointCulture de Namur. ●

INFOS :

- Prochains rendez-vous :
- Jeudi 27 avril à 19 h : showcase surprise dans le cadre des 25 ans de Court-Circuit
- Samedi 13 mai à 14 h : Midget ! (France)
- Samedi 24 juin : Fête de la musique. Concerts, conférence, bourse aux vinyles... en collaboration avec le comité de quartier des Ponts Spaloux
- Agenda du PointCulture de Namur : <https://www.pointculture.be/namur/>
- Le Saint-Louis Festival : <http://www.saintlouisfestival.be/>
- Concours Tremplin : <http://www.saintlouisfestival.be/concours-jeune-tremplin/>
- Jinaka Takuto : <https://www.facebook.com/Jinaka-Takuto-1747315325513895/>
- Edgar (Animo) : <https://vimeo.com/edgaranimo>
- Aline Sand : <https://alinesand.com/>
- Grande Ourse : www.grandeourse.be/

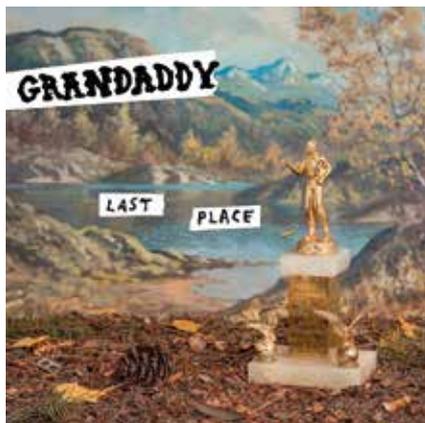
Cris rauques

Grandaddy

Last Place. –

30th Century Records/Columbia Records, (P) 2016-2017 & © 2017.

Onze années après leur dernier album, *Just Like a Family Cat*, et quelques albums solos de la figure de proue, Jason Lytle, les Californiens du groupe Grandaddy nous reviennent avec un nouvel album qui ne va pas désorienter leur fan-club. Leur pop mélancolique, dont la guitare mélodique est le point d'appui, regarde toujours autant vers les années 1960 et 1970, avec des sonorités tantôt à la Beatles, tantôt à la Simon & Garfunkel. Mais ne croyez pas que tout est resté figé comme au bon vieux temps d'avant la crise, les arrangements sont devenus plus sophistiqués, avec l'emploi de cordes pour épauler les synthés, un rythme général plus lent, et même une apesanteur très psychédélique.

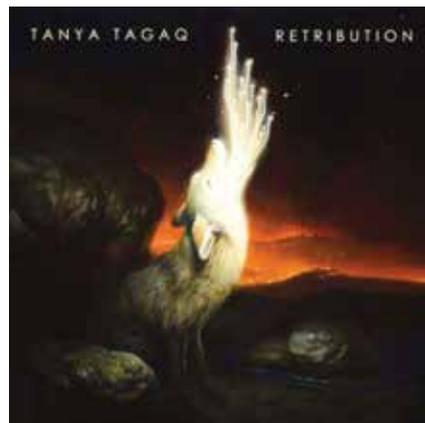


Tanya Tagaq

Retribution. –

Six Shooter Records, (P) & © 2016.

Attention, CD à ne pas mettre entre toutes les oreilles. La chanteuse de gorge inuit Tanya Tagaq risque d'en déstabiliser plus d'un avec son chant de gorge poussé à l'extrême qui entremêle chant quasi enfantin avec des cris gutturaux, ronflements, cris d'animaux. Tout cela pour aborder, dans un climat assez apocalyptique, la thématique du viol des femmes autochtones, du viol des terres sacrées par la rapacité des industries minières. Même le controversé *Rape me* de Nirvana est repris en fin de CD. Dans un Canada qui essaie de faire amende honorable et de se réconcilier avec ses populations autochtones maltraitées, ce disque sonne comme un appel au châtement.



Michel Fau raconte**Les 1001 voyages de Claudio Monteverdi.**

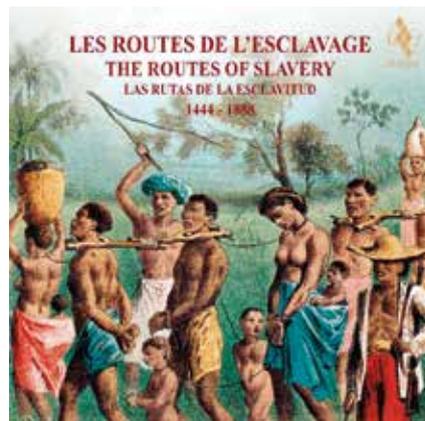
Little Village/Harmonia Mundi, (P) 2016 & © 2017.

Au travers du récit de la rencontre entre le vieux compositeur et Carlo, un jeune garçon malicieux dans une Venise fantasmée, voici un nouveau livre-disque destiné à faire découvrir la personnalité de Claudio Monteverdi. Pour l'histoire de la musique, Monteverdi est le compositeur qui marque le basculement de la musique entre la Renaissance et l'ère baroque. Un auteur de nombreux madrigaux (une forme musicale qui essaie d'illustrer par la rhétorique musicale le contenu d'un poème) qui est, surtout, l'auteur du premier grand opéra, *Orfeo*. Mais ceci n'est pas le propos du conte. Par l'image (signée par Nathalie Novi) et le texte (de notre compatriote Carl Norac, qui assure le cours d'Histoire de la littérature au Conservatoire royal de Mons), le comédien Michel Fau (César du meilleur acteur dans un second rôle dans *Marguerite* de Xavier Giannoli) narre le parcours du musicien à travers l'Italie et dévoile quelques secrets de sa cuisine. La partie musicale est assurée par l'excellent ensemble des Arts Florissants dirigé par Paul Agnew. Une deuxième partie, plus encyclopédique, permet d'approfondir le sujet. Pour enfants à partir de 8 ans.

**Traditionnels et Jordi Savall****Les Routes de l'esclavage (Afrique, Portugal, Espagne, Amérique latine).**

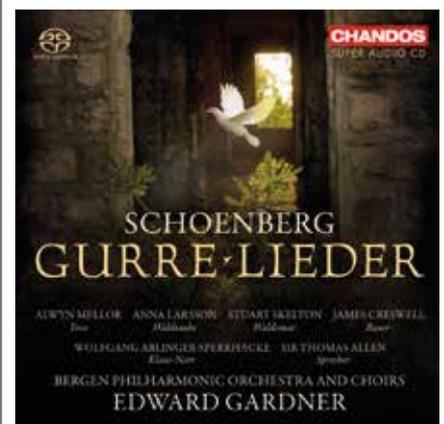
Mémoire de l'esclavage 1444-1888. - Bakary Sangaré, Tembembe Ensemble Continuo, La Capella Reial de Catalunya, HyspèrionXXI, Kasse-Mady Diabate, Mamani Keita, Nana Kouyate, Tanti Kouyaté, Driss El Maloumi, Ballaké Sissoko, Rajery ; Jordi Savall, direction. - Alia Vox AVSA9920, (P) 2015 & © 2016.

Enregistré durant le Festival de l'abbaye de Fontfroide 2015, la nouvelle parution de Jordi Savall se concentre sur quatre siècles de l'histoire de l'esclavage. Pourquoi ce choix limité dans le temps ? On sait, d'après les dernières recherches historiques, que l'esclavage est apparu probablement il y a 5000 ans, en même temps que naissent l'état et l'écriture. Savall s'en explique : 1444, c'est la date de la première expédition de capture en masse décrite dans un texte de l'époque, et 1888 est la date de l'abolition de l'esclavage au Brésil. Et pourquoi évoquer ces moments honteux de l'histoire par la musique ? Parce que c'étaient les seuls espaces de liberté et de création qui étaient laissés aux esclaves. Appuyé sur une série de textes de synthèse dans le très épais livret, le concert déroule en français les récits des témoignages et des descriptions des brutalités de l'époque et les musiques venues d'Afrique, des Amériques et d'Europe. Ainsi, les héritages de la musique de la Renaissance et du baroque s'hybrident avec la musique originaire des côtes de l'Afrique de l'Ouest et des indigènes de l'Amérique latine. Un message d'universalité face à la barbarie humaine.

**Arnold SCHOENBERG (1874-1951) Gurre-Lieder.**

Alwyn Mellor, Anna Larsson, Stuart Skelton, Wolfgang Ablinger-Sperrhacker, James Creswell, Sir Thomas Allen, divers chœurs, Orchestre symphonique de Göteborg, Orchestre philharmonique de Bergen ; Edward Gardner, direction. - Chandos CHSA5172, (P) 2015 & © 2016.

Les Gurre-Lieder furent pour Schoenberg l'occasion de magnifier une dernière fois l'héritage wagnérien avant de se lancer vers des territoires plus hardis. Le sujet, presque banal dans la musique postromantique, allie Éros et Thanatos. Dans le château de Gurre, au Danemark, le roi Waldemar s'est épris de Tove. La reine Helwig, jalouse, la fait tuer. Furieux, Waldemar maudit Dieu. Celui-ci condamne le roi à chevaucher sans repos toutes les nuits à la tête de son armée. Pour cette partition, Schoenberg convoque un effectif colossal, pratiquement l'équivalent de deux orchestres symphoniques, six solistes et des chœurs très fournis. Mais il utilise rarement cette masse au complet, cherchant plutôt une diversité d'alliages sonores. Fruit d'une longue gestation (1900-1911), la partition oscille entre les souvenirs du *Tristan* de Wagner (1^{re} partie) et un avant-goût du *Pierrot lunaire* avec un des premiers exemples de *sprechgesang*, un chant-parlé qui fera les beaux jours de la musique expressionniste. Pour cet enregistrement, capté en concert en Suède, le jeune chef britannique Edward Gardner choisit les couleurs sombres d'un drame très romantique. ●



Cartes sur table, l'histoire de l'art comme tour de passe-passe



Une table au centre

Commençons par jouer le jeu. Aux neuf douzaines de reproductions d'œuvres d'art évoquées par les neuf historiens de l'art de la série documentaire *Un œil, une histoire*, ajoutons une 109^e carte postale : *L'Escamoteur*, de Jérôme Bosch (ou de son disciple Gielis Panhedel). Seul à droite du tableau, un bateleur qui vient d'exécuter un tour tient une noix de muscade (à l'origine de l'expression « passez, muscade ») entre le pouce et l'index. À l'avant-plan du groupe de badauds à gauche de la composition, plié en deux en équerre, un bourgeois semble hypnotisé, incrédule, par le tour qu'on vient de lui faire. Entre les deux personnages principaux, très présente au centre de l'image, une table en bois sur laquelle deux gobelets de métal, une baguette et une grenouille allégorique suggèrent un visage... Si, aujourd'hui, à la vision des documentaires de Marianne Alphant et Pascale Bouhénic, je me remémore cette peinture, c'est que lui fait écho le souvenir plus diffus de scènes de films (*Mauvais sang* de Carax, *Le Pont du Nord* de Rivette, *Le Miraculé* de Mocky) mettant

en scène la version plus moderne de ce jeu d'argent : le bonneteau. « Trouvez la dame rouge, suivez la dame rouge, ne la perdez pas des yeux ! Elle est où ? Elle est là ! Où est la dame rouge ? Allez, allez, monsieur, c'est parti, où est la dame rouge ? Ah non ! Pas de chance, c'est l'as de trèfle ! »

Un petit théâtre d'images

Dans *Un œil, une histoire*, pas d'ar-naque (rien à perdre, tout à gagner), une autre temporalité (autrement plus longue et plus lente), un scénario à chaque fois singulier, plutôt qu'une marche à suivre répétée sans scrupules et des cartes se donnant à voir plutôt que cherchant à se faire oublier..., mais la même proximité avec une certaine forme de spectacle (de petit ballet de mains et d'histoire qu'on nous conte) dont le rectangle de la table délimite le terrain de jeu et l'espace de projection. Inspiré par l'historien de l'art allemand Aby Warburg qui, pour son *Atlas mnémotique* (1921-1929), juxtaposait des reproductions en noir et blanc et des images hétéroclites (par exemple, des tableaux anciens et des photos de presse contemporaines) afin de pouvoir les comparer, Georges Didi-Huberman a soufflé l'idée aux deux réalisatrices de proposer à une série d'historiens de l'art (dont lui-même) de se raconter en douze images au format carte postale (ici, en couleurs, contrairement au dispositif initial de Warburg). Pour les cinéastes, le recours aux reproductions casse la sacralité intimidante de l'œuvre originale dans son cadre muséal (gants blancs, conservateurs tatillons, gardiens de salles zélés et interdiction de s'approcher des œuvres). Les cartes postales induisent un rapport moins solennel : la parole se libère, les mains



Vignette Didi-Huberman

peuvent pointer, toucher, manipuler la copie. Au point que l'historienne de l'art Svetlana Alpers se permet carrément de couper, de deux gros coups de ciseaux précis mais volontaires, la carte postale des *Fileuses* de Vélasquez, pour nous montrer la composition initiale du tableau (vers 1657) avant qu'il ne soit étendu et agrandi au XVIII^e siècle, après la mort du peintre. Pour enregistrer ces mots et ces gestes, une première caméra filme l'interviewé selon un axe horizontal habituel, mais, surtout, une seconde caméra filme le plan de travail – on pourrait presque dire la table « de montage », comme on le verra plus loin – en plongée, suivant un axe vertical. Les traces du film en train de se faire (la pose des micros-cravates, la perche du preneur de son, l'inquiétude quant à l'étendue du cadre, etc.) sont conservées dans la version montée des films, comme pour donner quelques clés de leur mode de fabrication. On regrettera juste un peu, tant le dispositif de base est jouissif et puissant, que les réalisatrices aient considéré que cette « radicalité [n'était] pas vivable » et décidé d'incorporer des séquences de transition ou « d'aménagement », filmées surtout dans les musées et les lieux d'expositions. Dans ces moments moins exceptionnels, déjà vus ailleurs à de multiples reprises, faisant passer le jeu, la parole et la pensée au second plan, le cinéma fait place à la télévision (de la « bonne télévision », mais de la télévision quand même).

Entre-deux (1) : entre les images

Parce que, contrairement aux idées reçues sur un cinéma de parole et contrairement aux craintes des réalisatrices elles-mêmes (ou à cause des pressions exercées pour les en convaincre ?), les séquences nodales du projet – ces scènes où, en même temps que de petits bouts de carton imprimés qui bougent sur une table, ce sont des blocs de souvenirs qui se réagencent, des fils de pensée qui se déroulent et se tissent – sont captivantes. Il est intéressant de remarquer à quel point, à partir d'un dispositif unique, les manières de le mettre en œuvre, de jouer le jeu, diffèrent. Simple



L'Escamoteur, Jérôme Bosch, v. 1475-1505, Huile sur bois

sorte de *best of* en douze titres pour l'un ou l'autre, traduction très construite de ses connaissances poussées sur une « marotte » ou un sujet de recherche au long cours pour d'autres (la grille pour Rosalind Krauss, le *land art* pour Gilles A. Tiberghien)... Division régulière du temps de parole (et du rythme des 45 minutes d'émission), même *timing* ou presque pour chaque œuvre, ou disparités et traitement différencié assumés, accélérations (flirtant parfois avec l'ellipse) sur certaines images et arrêts longs sur d'autres... Michael Fried n'en est qu'à trois œuvres dévoilées un peu avant la moitié du film en sa compagnie... Système de disposition et de présentation des œuvres

(sorte d'accrochage... à plat, horizontal) très construit, comme la constellation en hexagramme de Tiberghien, sa « carte de [son] ciel intelligible », ou mises à plat plus libres et tâtonnantes, touchant plus à l'improvisation et à la recherche en direct, à la nécessité de trouver au moment même la meilleure position pour chaque œuvre. Ainsi, Michel Thévoz redispense les cartes, en translate et en intervertit certaines, une fois qu'il les a toutes dévoilées, comme pour leur trouver un ordonnancement le plus convaincant... Séquençage en douze images presque uniques ou en un bloc très cohérent de douze, sous-groupes (par exemple de six, de quatre et de deux) ou diptyques dialectiques



Vignette Laurence Bertrand Dorléac

- chez Didi-Huberman, « pour le meilleur et pour le pire », « entre des choses extrêmement belles et des choses extrêmement brutales », entre la filiation de l'atelier de peintre de son père (une petite fabrique de la Beauté) et une bibliothèque familiale de livres sur la

Shoah. D'autant plus que, comme le mentionne Didi-Huberman : « Il n'y a pas *une* image. Les images dialoguent entre elles. » Et, donc, dès qu'on les rapproche, qu'on tente de les associer, il y a montage. Comme au cinéma quand on colle l'une à l'autre les images de deux plans distincts pour en faire surgir de la poésie ou du sens.

Entre-deux (2) : entre l'œuvre et le spectateur

Puis, au-delà des références qui les rapprochent, qui passent d'un épisode à l'autre de la série – Diderot, le surréalisme, la revue *Documents* de Bataille, l'historien de l'art Greenberg, etc. –, émerge aussi chez les trois femmes et six hommes interrogés la question fondamentale de la relation entre l'œuvre et le spectateur. Pour Michel Thévoz, c'est même là « l'essentiel », et s'y déploie « un lieu d'aventures ». Pour lui, « l'image – et la musique – cela ne nous apprend rien..., mais cela nous apprend à apprendre ». Ce que Michael Fried exprime légèrement différemment : « Apprendre à regarder l'art, c'est apprendre à faire quelque chose. Ce n'est pas juste une sorte de passivité attentive. [...] On passe souvent à côté à cause d'une mystification et d'une fétichisation de l'œuvre d'art. "L'œuvre fait ceci, l'œuvre fait cela..." En un sens, oui, elle le fait, mais si nous trouvons le moyen de lui faire faire, de la faire parler. Nous sommes essentiels. » Et dans cette relation entre l'œuvre et le spectateur, dans cette expérience esthétique, le spectateur que ces neuf témoins connaissent le mieux est ce petit garçon ou cette petite fille que ses parents emmenaient au musée, cet adolescent fondant en larmes devant *La Jeune Fille à la perle* de Vermeer, ce jeune homme perdant la foi devant *Guernica* de Picasso... Une expérience esthétique peut changer une vie. ●

Marianne ALPHANT et Pascale BOUHÉNIC, *Un œil, une histoire*, coffret 3 DVD (9 émissions de 45 min.), Zadig Productions/Doriane Films, France, 2015.



Vignette Roland Recht



Vignette Rosalind Kraus



Vignette Svetlana Alpers

Les hics du numérique...



Il y a 25 ans, utiliser un « téléphone portable » nécessitait un équipement de plusieurs kilos, et les recherches documentaires impliquaient des déplacements dans diverses bibliothèques ou salles d'archives. Si vous aviez un contact à établir, au mieux vous utilisiez votre téléphone (fixe, bien sûr), sinon il fallait recourir au courrier postal. Aujourd'hui, vos contacts sont instantanés et vous pouvez consulter une multitude de données archivées, confortablement installé chez vous. Au cœur de ces profondes mutations : le numérique.

Avantages du numérique ?

L'actualité éditoriale nous propose plusieurs ouvrages traitant de cette évolution technologique, certains en vantant les bienfaits, d'autres exposant les dangers d'un pseudo-progrès. Plantons d'abord le décor. Deux spécialistes en gestion des données et de l'information, Serge Abiteboul et Gilles Dowek, ont publié un petit essai vulgarisant ces outils sophistiqués qui transforment les sciences, l'industrie et nos sociétés : le numérique et les algorithmes. Pour faire court, un algorithme est un procédé permettant de résoudre un problème sans avoir besoin d'inventer une solution à chaque fois. Un

algorithme peut donc s'exécuter sans réfléchir, ce qui explique que les ordinateurs sont tout indiqués pour les utiliser, que ce soit pour calculer, gérer de l'information, analyser des données, modéliser et simuler.

Les auteurs voient dans ces algorithmes une foule d'avantages : la fin du salariat (à condition d'inventer de nouvelles formes d'organisation sociale), la fin du travail (mais avec un revenu universel), la fin de la propriété (mais *quid* des droits d'auteur ?). Dans la foulée, S. Abiteboul et G. Dowek se font les défenseurs du numérique en relativisant son impact sur les données personnelles et la vie privée, sur la dégradation de l'environnement, et ils dressent un portrait plutôt favorable du transhumanisme. C'est la même démarche que propose Hugues Bersini, professeur d'informatique à l'ULB, où il dirige le laboratoire d'intelligence artificielle. Le postulat de H. Bersini est clair : seule l'informatique est capable d'apporter des solutions à la complexité du monde moderne. L'auteur proclame la nécessité d'une « gouvernance algorithmique » incontournable avec, à la clé, la nécessité d'intégrer de plus en plus de technocrates (non élus) dans les structures dirigeantes afin de créer des logiciels adaptés à une gouvernance « idéale ». H. Bersini rêve ain-

si d'un Big Brother bienveillant ayant banni les discussions « futiles » au profit de logiciels incapables d'irrationalité.

Refuser le numérique et son contrôle absolu

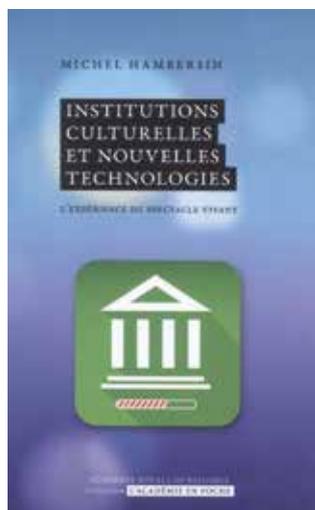
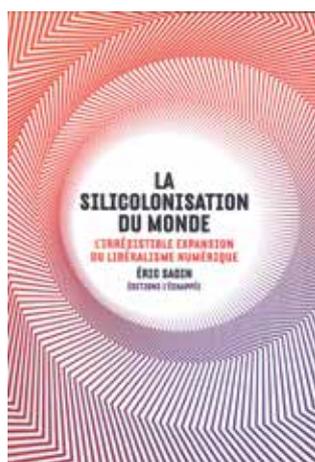
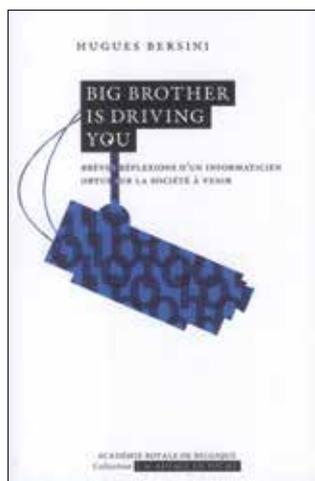
Si cette vision vous glace, plongez dans l'essai *La siliconisation du monde*, du philosophe Éric Sadin. Il est l'un des penseurs majeurs du numérique et de son impact sur nos vies et nos sociétés. Son dernier ouvrage arrive à point nommé pour présenter un autre visage du numérique. É. Sadin retrace d'abord la genèse et l'essor de la Silicon Valley, les premiers balbutiements de Microsoft et d'Apple, le développement des systèmes d'exploitation, l'invention d'ordinateurs « conviviaux », et la création du web. À partir du début du XXI^e siècle, la norme des chercheurs a consisté à capter massivement l'attention des internautes, c'est-à-dire ne plus se contenter d'une « économie de la connaissance » (Google), ni même de la systématisation d'un commerce en ligne (Amazon), mais bien de la collecte massive des traces des individus en vue de constituer de gigantesques bases de données à caractère personnel et à haute valeur commerciale.

Pour É. Sadin, ce n'est pas un hasard si ces dernières années furent celles

de l'avènement des réseaux sociaux, ceux-ci réactualisant l'héritage communautaire de la contre-culture et des forums électroniques. L'auteur analyse ce qu'il nomme le « techno-libéralisme », consistant à créer une organisation automatisée du monde par le biais de systèmes algorithmiques destinés à dégager des profits « infinis ». Nous voilà dans un monde où les « start-ups » sont devenues l'éternelle jeunesse du capitalisme, celui des entrepreneurs « superhéros », jusqu'à la furie transhumaniste. Pour Sadin, c'est là l'indice qu'on assiste à l'émergence d'une civilisation au sein de laquelle, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, des êtres s'imaginent être les maîtres tout-puissants de leur vie, le tout sur fond d'un social-libéralisme naïf. Il faut, conclut É. Sadin, nous réveiller, crier que cela a trop duré et oser le « grand refus ». Refuser aussi la numérisation des pratiques éducatives et l'usage de téléviseurs connectés qui analysent nos usages.

Le désastre de l'école numérique... hypercapitaliste et anti-écologique

Dans la foulée des critiques d'Éric Sadin, l'ingénieur Philippe Bihoux et l'historienne Karine



Mauvilly se sont associés pour dénoncer l'irruption du numérique dans l'enseignement, un choix pédagogique qu'ils jugent irrationnel. Cette « école numérique » est celle des salles informatisées, des tableaux interactifs, des cartables électroniques destinés à remplacer les manuels scolaires, sans oublier la future distribution de tablettes aux élèves. Les auteurs critiquent le mythe d'une pédagogie active et motivante et mettent en avant plusieurs études révélant que le numérique ne lutte pas contre les inégalités, bien au contraire. Mais P. Bihouix et K. Mauvilly ont un autre argument : cette intensification du numérique est un véritable désastre écologique en raison des composants électroniques et du taux de recyclage ridiculement bas. Pour les auteurs, on fait régner dans nos sociétés un « nouvel esprit du capitalisme », les enseignants devant devenir des « ingénieurs pédagogiques ». Ils dénoncent aussi certaines « élites » universitaires dont le discours sur l'urgence à s'adapter au numérique s'accompagne d'une rhétorique de la résistance au changement.

Annabelle Klein, psychologue spécialiste des usages numériques et professeure à l'Université de Namur, a coordonné un ouvrage qui s'adresse aux éducateurs et aux acteurs psychosociaux afin de leur donner des outils face aux problèmes engendrés par l'immersion des jeunes dans le numérique. Une immersion qui conduit parfois à des conséquences psychoaffectives, sociales et culturelles. Ainsi, comment se construit aujourd'hui

l'identité de certains jeunes dans un contexte numérique occupé par la création de blogs personnels et les contacts dans les réseaux sociaux (Facebook) ? L'ouvrage analyse les aspects affectifs et sexuels des pratiques numériques chez les jeunes (comme l'accès à la pornographie via Internet), ainsi que les conséquences d'un usage excessif et « chronophage » des jeux vidéo.

La quatrième révolution industrielle

Klaus Schwab, président du Forum économique mondial, et à ce titre « patron » des fameux sommets annuels de Davos, vient de voir son dernier essai traduit en français. Selon lui, avec les nouvelles technologies, nos sociétés sont confrontées à des innovations toujours plus rapides qui entraînent des bouleversements complexes et interdépendants. L'auteur nous livre une réflexion originale sur ce qu'il nomme la « quatrième révolution industrielle », celle d'un monde hyperconnecté avec son lot d'espoirs, mais aussi de menaces : superordinateurs dans nos poches, des habitations « connectées » et des villes « intelligentes », l'intelligence artificielle omniprésente dans la prise de décision, les neuro-technologies et des êtres humains « sur mesure ». Pour K. Schwab, ces changements profonds peuvent être l'occasion de faire accéder l'humanité à une nouvelle conscience collective avec une morale basée sur le sentiment d'un destin commun. Pour dire les choses autrement : c'est à nous qu'il revient de mettre la techno-

logie à notre service et de ne pas en être l'esclave. Pour la « petite histoire », sachez qu'Emmanuel Macron recommande vivement cet essai de K. Schwab.

Bibliothèques et autres institutions culturelles au temps du Web

On terminera par deux ouvrages plus techniques sur la question de la bonne utilisation du numérique. Tout d'abord, le livre de Véronique Mesguich, formatrice spécialisée dans le domaine de l'innovation en bibliothèque. On sait que le numérique est déjà présent dans les bibliothèques comme un outil indispensable pour le catalogue, la gestion des prêts, et aussi comme une aide documentaire offerte aux usagers. Mais l'auteure veut aller plus loin, car, pour elle, il est devenu capital pour une bibliothèque d'être visible sur le Web afin d'attirer et de fidéliser de nouveaux publics, renforcer le lien avec et entre les usagers, faire rayonner l'offre de ces bibliothèques et la compétence de leur personnel. V. Mesguich réclame des bibliothécaires avec de nouvelles compétences, comme savoir écrire pour les réseaux sociaux, savoir créer et gérer un site, animer une communauté en ligne, rendre les catalogues plus visibles sur Internet, et maîtriser le cycle de vie des données. Pour elle, les bibliothèques de demain auront à inventer des dispositifs de médiation innovante de la culture et des savoirs.

Michel Hambersin mène de front une carrière bancaire internationale et de professeur de finance à

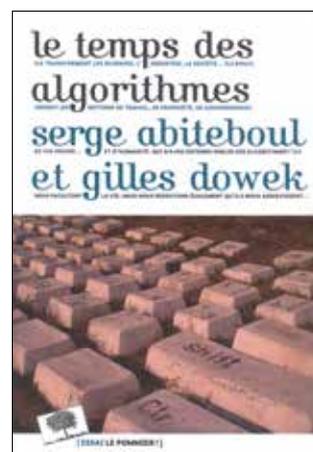
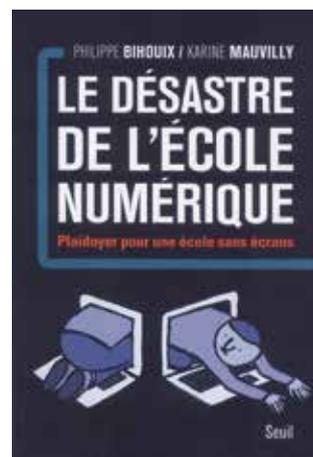
l'ULB. Il est aussi critique musical et il se consacre désormais à des recherches sur l'économie de la culture. Dans son dernier essai, il fait le constat que les institutions culturelles ont subi de plein fouet l'impact de la crise économique. De plus, la demande de produits culturels est en totale désaffection chez les jeunes générations et la présence de la culture dans les programmes scolaires est dérisoire. Heureusement, poursuit M. Hambersin, le numérique a amené de nouveaux procédés de production et de distribution, diverses utilisations de la vidéo, la possibilité de décors virtuels et, pour les concerts, la décomposition en image. Une révolution se produit aussi dans la diffusion, notamment par la projection « live » de spectacles dans un réseau de salles de cinéma. Dans sa conclusion, l'auteur admet que les nouvelles technologies ne rendront pas rentable ce qui ne peut l'être, mais elles devraient permettre de rapprocher beaucoup d'activités d'un « seuil rentable d'utilité sociale ».

Et ici, que conclure ? Par une information peut-être. Dans une école privée de Los Altos, dans la fameuse Silicon Valley californienne, on récite devant un tableau noir sur lequel on écrit à la craie, il n'y a ni ordinateur, ni clavier, ni vidéo. On pourrait n'y voir qu'une pédagogie passéiste. Une précision quand même : les trois quarts des élèves de cette école ont des parents travaillant dans les nouvelles technologies, dont plusieurs dirigeants des plus fameuses entreprises de la Silicon Valley. *No comment !* ●

- › **Serge ABITEBOUL et Gilles DOWEK, *Le temps des algorithmes***, Le Pommier, 2017, 192 pages, 12,00 €.
- › **Hugues BERSINI, *Big Brother is driving you***, Académie royale de Belgique, 2016, 128 pages, 7,00 €.
- › **Éric SADIN, *La silicolonisation du monde. L'irrésistible expansion du libéralisme numérique***, L'Échappée, 2016, 294 pages, 17,00 €.
- › **Philippe BIHOUIX et Karine MAUVILLY, *Le désastre de l'école numérique. Plaidoyer pour une école sans écrans***, Seuil, 2016, 240 pages, 17,00 €.
- › **Annabelle KLEIN, *Nos jeunes à l'ère numérique***, L'Harmattan, 2016, 206 pages, 20,00 €.
- › **Klaus SCHWAB, *La quatrième révolution industrielle***, Dunod, 2017, 208 pages, 12,90 €.
- › **Véronique MESGUICH, *Bibliothèques : le Web est à vous***, Éditions du Cercle de la Librairie, 2017, 192 pages, 35,00 €.
- › **Michel HAMBERSIN, *Institutions culturelles et nouvelles technologies. L'expérience du spectacle vivant***, Académie royale de Belgique, 2016, 128 pages, 7,00 €.

À lire aussi :

- › **Nicolas COLIN et Laetitia VITAUD, *Faut-il avoir peur du numérique ? 25 questions pour vous faire votre opinion***, Armand Colin, 2016, 160 pages, 14,45 €.
- › **Christine KERDELLANT, *Dans la Google du loup***, Plon, 2017, 328 pages, 20,40 €.
- › **Amaranta CECCHINI, *Intimités amoureuses à l'ère du numérique***, Alphil/Presses universitaires suisses, 2015, 352 pages, 25,00 €.
- › **Guy VALLANCIEN, *Homo Artificialis. Plaidoyer pour un humanisme numérique***, Michalon, 2017, 204 pages, 19,70 €.
- › **Bernard ÉMOND, *Camarade, ferme ton poste***, Lux, 2017, 160 pages, 12,00 €.
- › **Philippe RODRIGUEZ, *La révolution Blockchain. Algorithmes ou institutions, à qui donneriez-vous votre confiance ?***, Dunod, 2017, 223 pages, 21,30 €.



Arts en tous sens

L'espace d'un instant, quelqu'un s'arrête parce qu'il se sent touché par la vue d'une construction nichée dans un paysage. Une autre personne est émue en écoutant la chanson d'un artiste de rue ou en regardant un bel objet dans une vitrine. Ce sont là des expériences que chacun a pu connaître. Nous sommes sensibles à la beauté, à l'expressivité, à l'émotion que suscitent certaines créations humaines, mais d'autres questions se posent ensuite. Ce qui nous touche est-il de l'art ? Peut-on accorder le statut d'œuvre d'art à n'importe quelle création ? Peut-on accorder une même qualification artistique à un tableau de Rembrandt, à une symphonie de Beethoven, à une peinture rupestre, au *Tas de charbon* de Bernard Venet, à une affiche, à une prestation de rap ou à une statue traditionnelle africaine ? D'hier à aujourd'hui, le statut de l'œuvre d'art reste complexe. Les débats à ce sujet sont nombreux, souvent tranchés et ne sont pas prêts de prendre fin.

Des arts premiers à l'art moderne

Jean-Paul Jouary démontre comment le langage de l'art peut transcender les codes liés à une société. Dans *L'art moderne face à*



l'art des cavernes. Le futur antérieur, il interroge un constat : au XX^e siècle, de nombreux artistes, peintres et sculpteurs, ont été fascinés par l'art pariétal de la préhistoire. Les créations de ces artistes anonymes si éloignés dans le temps les ont touchés au point qu'ils y ont trouvé l'inspiration pour développer une autre manière de créer. Dans les œuvres de Picasso, Miró, Dubuffet, Tal Coat, Brassai, Klee, Pollock, Klein, Soulages, Bonnard, Viollat, Fautrier, Zadkine et d'autres, cette influence est manifeste. De fait, des sillages d'influences sont ainsi établis et peuvent traverser l'histoire des sociétés humaines. En expliquant que ces œuvres préhistoriques sont des œuvres pleinement artistiques, Jean-Paul Jouary montre qu'un trait d'union

peut être établi entre celles-ci et les créations d'artistes du XX^e siècle. C'est une rencontre réussie qui a permis à ces derniers de découvrir des œuvres du passé et de s'en inspirer pour précisément dépasser le passé. Ainsi, la *Balloon Venus* de Jeff Koons ou la sculpture de Brancusi, *Mademoiselle Pogany*, sont à la fois inspirées par l'art préhistorique, mais également en rupture avec les codes classiques de l'art. Cette confrontation entre le « futur antérieur » qu'incarnent les œuvres pariétales et l'art moderne et contemporain permet de relier les artistes au-delà du temps. Ce dialogue entre ces peintres et sculpteurs si éloignés touche à ce que les humains ont d'essentiel dans leur manière de vivre, de ressentir et de créer.

L'art et le corps nous révèle comment, à toutes les époques et dans les cultures les plus diverses, le corps a été regardé, représenté, montré, magnifié et interprété. Des petites sculptures de femmes datant de la préhistoire aux portraits des Temps modernes, des peintures perses aux photographies, des installations contemporaines aux gravures chinoises, le corps est le point focal d'innombrables œuvres. Cependant, la manière de mettre le corps en images ou en formes est infiniment variée. La « ressemblance » n'est pas nécessairement l'élément essentiel. La signification symbolique, religieuse ou autre, l'expressivité et l'émotion, le témoignage, l'intention sont tout aussi visibles. Ce très bel ouvrage est organisé selon dix thématiques : beauté, identité, pouvoir et croyance, sexe et genre, l'émotion incarnée, les limites du corps, corps et espace, le corps abject, le corps absent. Les artistes nous font ressentir combien la réalité corporelle est partie de l'identité. Au vu des centaines d'œuvres montrées, nous comprenons combien corps et esprit sont indissolublement liés. Les artistes ont un regard d'homme ou de femme, sont conduits par des sensibilités et des motivations diverses, mais leurs créations révèlent surtout comment ils

ont choisi de faire parler le corps.

L'art et le son

L'art qui mobilise l'ouïe et l'écoute va se rencontrer dans la musique, mais aussi dans le théâtre et la poésie. À cet égard, c'est un ouvrage un peu déconcertant que celui de Jean-Noël von der Weid, *Papiers sonores*. Composé de sons destinés à former des mots et ceux-ci étant assemblés pour donner sens, le langage peut aussi être un art authentique. L'auteur fait se rencontrer deux modes d'expression : la musique et les mots. Écrivain et musicologue, il propose des textes qui sont destinés à être lus à voix basse et discrète ou à voix haute et bien sonore. Ces textes sont présentés comme un écho à des morceaux de musique. Les mots, les phrases, les rimes, les vers libres, les allitérations, les assonances, le rythme, les respirations donnent aux textes une charge sonore. Ce que veut exprimer Jean-Noël von der Weid, c'est que les mots-sons constituent en eux-mêmes une musique dans laquelle sensations, émotions, troubles et passions sont présents. « Pas un roc, écueil ou récif qui ne vienne troubler cette mer immobile sur laquelle la musique est comme posée », cette phrase est l'écho suscité par une suite en ut pour viole et basse continue, composition d'Antoine Forqueray, musicien de l'époque baroque. Jean-Noël von der Weid nous parle de compositeurs et de leurs œuvres. En parallèle, il présente des textes qui sont écho autant que musique. Un seul regret : qu'un CD rassemblant les pièces

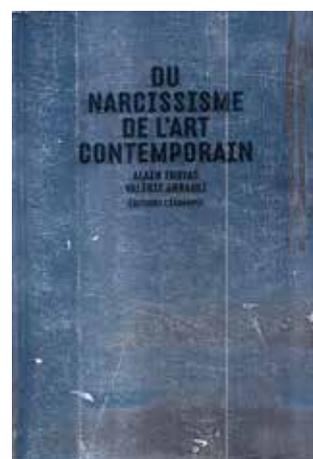
musicales n'accompagne pas ce beau dialogue entre mots et musique.

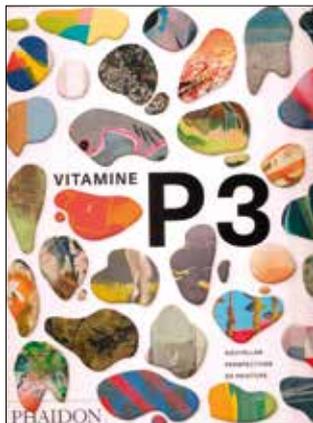
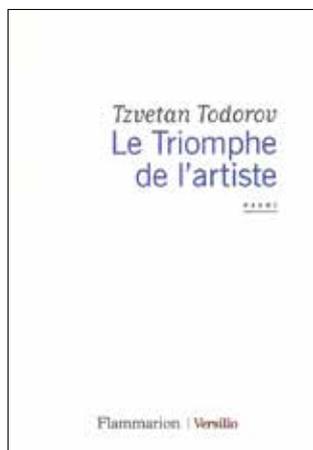
Controverses dans l'art contemporain

L'art contemporain paraît parfois incompréhensible et même peu recevable pour beaucoup de personnes. Il s'est souvent développé en dehors des codes et des traditions, comme en dehors des critères de jugement qui ont régné durant des siècles. L'art contemporain a été une rupture. S'inscrivant dans une approche freudo-marxiste, Alain Troyas et Valérie Arrault analysent le narcissisme qui est pour eux présent dans l'art contemporain. Ils expliquent que la rupture qu'il incarne n'est pas anodine, elle reflète une autre rupture, celle des idéologies. Une hypermodernité s'est parfois accompagnée d'un rejet des idéaux humanistes des deux siècles précédents. Les interdits qui modelaient la vie en société ont été discrédités. Loin des traditions et d'un modèle du moi, un art transgressif, souvent narcissique, a émergé. Pour les auteurs, il serait l'expression du libéralisme libertaire, forme d'un capitalisme postmoderne, que représente une classe sociale dominante. On y rencontre des caractères spécifiques que les auteurs abordent dans sept thématiques : le vide, le banal, l'absurde, le déchet, le scatologique, le pornographique et le morbide. Tournant le dos aux éléments civilisationnels anciens qui ne suscitent plus chez eux qu'un rejet phobique, des créateurs contemporains explorent avec un narcissisme plein de jouis-

sance des voies artistiques transgressives. Alain Troyas et Valérie Arrault présentent une analyse d'œuvres contemporaines connues qui ne manquera pas d'interpeller ceux qui sont intéressés par ces questions. Néanmoins, au vu d'autres œuvres tout aussi représentatives, cette démarche paraît peut-être réductrice.

Face à cette vacuité, à ce narcissisme parfois si vain que détaillent ces deux auteurs, il est quasiment réconfortant de lire l'ouvrage de Tzvetan Todorov, *Le triomphe de l'artiste*. Philosophe et historien des idées, Todorov s'intéresse aux artistes russes qui ont connu, de 1917 à 1941, les bouleversements apportés par la révolution d'octobre 1917 et les contextes nouveaux qui se sont ensuite mis en place. L'avant-garde artistique russe qui émergea au début du XX^e siècle a été soit spectatrice, soit partie prenante des changements. Certains artistes ont cru qu'art et révolution pouvaient s'allier dans une aventure libératrice commune, mais très vite, il est apparu que, de Lénine à Staline, ils devaient composer avec un pouvoir politique qui n'appréciait guère leur travail et leur créativité. Certains, comme les peintres Vassily Kandinsky et Marc Chagall, ou encore l'écrivain Vladimir Nabokov, ont quitté leur pays. Ceux qui sont restés ont compris qu'il ne leur était plus guère possible de créer en conservant leur intégrité artistique. Certains ont, à leurs risques et périls, dénoncé la persécution et la répression qui sont rapidement venues frapper l'*intelligentsia* et les





milieux artistiques. Todorov suit les parcours de différents artistes : Meyerhold, homme de théâtre, le poète Maïakovski, les écrivains Pasternak, Boulgakov ou Mandelstam, le compositeur Chostakovitch, le réalisateur Sergueï Eisenstein et d'autres. C'est surtout à la vie et aux œuvres du peintre Kasimir Malevitch qu'il consacre une bonne part de son ouvrage, pour montrer les difficiles accommodements auxquels un artiste peut être contraint pour rester fidèle à lui-même. Après avoir été tiraillé entre aspirations et contraintes, Malevitch comprend quelle est sa situation dans les années 1930 et il accepte l'idée que, sous la pression des événements, il doit revenir à un art figuratif. Il s'efforce néanmoins d'y intégrer ses aspirations les plus profondes. En montrant comment des artistes russes ont été « dépersonnalisés et transformés en rouages d'une machine totalitaire », Todorov révèle les choix douloureux de ceux qui ont résisté, qui ont plié, qui ont rusé ou qui sont morts. Prenant l'exemple de Malevitch, il explique comment celui-ci réussit néanmoins, dans les dernières années de sa vie, à exprimer sa vision en effaçant les traits du visage de ses personnages. En « plaçant du vide à la place du plein », il se positionne à l'opposé de la précision descriptive des peintres réalistes soviétiques. Au terme de cette analyse des liens entre l'art et le premier régime totalitaire du XX^e siècle, Todorov va plus loin dans sa critique du pouvoir politique et il déclare que même les régimes démocratiques qui se

veulent défenseurs du bien peuvent être tout aussi réducteurs pour l'art. La tyrannie des individus peut y être également inquiétante. Si les détenteurs de pouvoir sont capables de détruire les artistes et créateurs, ils ne peuvent pas détruire les valeurs autant esthétiques qu'éthiques de leurs œuvres. Telle est la conclusion de Tzvetan Todorov.

Des voix plurielles pour aujourd'hui

Appréhender ce qu'est actuellement la peinture est une entreprise complexe. C'est ce que réussissent avec brio les auteurs de *Vitamine P3. Nouvelles perspectives en peinture*. Cet ouvrage est le troisième opus d'une série commencée en 2003. Un constat émerge en parcourant ce livre : la peinture est plus présente, plus diverse et plus riche que jamais. En choisissant de montrer et de commenter les œuvres d'artistes issus de différents pays, les auteurs nous emmènent à la confluence et à la rencontre « de cultures, d'histoires et de voix plurielles ». Ils nous montrent comment des courants antinomiques traversent la peinture, mais aussi se retrouvent et se complètent. Entre les débats sur le rôle de l'art, sur les ruptures et les convergences, les œuvres choisies ici pourront apporter un bonheur visuel à ceux qui vont les regarder. Les auteurs nous font voir que, malgré sa mort régulièrement annoncée par des esprits chagrins, la peinture reste bien vivante et inventive.

Par leurs créations – objet sculpté il y a des milliers

d'années ou œuvre d'art mural actuelle –, les artistes nourrissent chaque société de leur vision personnelle. Anonymes ou célèbres, libres ou malmenés, ils sont, pour reprendre la belle expression de Tzvetan Todorov, des « héros fragiles » qui donnent un visage sensible à notre humaine condition. ●

- › **ART...**, *L'art et le corps*, Phaidon, 2016, 440 pages, 59,95 €.
- › **Jean-Noël von der WEID**, *Papiers sonores*, Aedam Musicae, 2016, 174 pages, 25,00 €.
- › **Alain TROYAS et Valérie ARRAULT**, *Du narcissisme de l'art contemporain*, L'Échappée, 2017, 363 pages, 20,00 €.
- › **Tzvetan TODOROV**, *Le Triomphe de l'artiste. La révolution et les artistes. Russie : 1917-1941*, Flammarion, 2017, 331 pages, 20,00 €.
- › **VITAMINE...**, *Vitamine P3. Nouvelles perspectives en peinture*, Phaidon, 2017, 352 pages, 59,95 €.

À lire aussi :

- › **Carole TALON-HUGON**, *Les théoriciens de l'art*, 2017, 800 pages, 32,00 €.
- › **Pascale LINANT de BELLEFONDS et Agnès ROUVERET**, *L'Homme-animal dans les arts visuels*, 2017, 271 pages, 39,00 €.

Manipulation des sons et des images

Ne vous laissez pas abuser par le titre du livre de Juliette Volckler, l'art de la manipulation du son est vieux comme la musique, mais il est vrai que le XX^e siècle a connu, au travers de multiples inventions, un bouleversement dans sa nature et dans ses modes de transmission et de communication. Par la figure de l'ingénieur et homme de théâtre américain, Harold Burris-Meyer, nous traversons trois univers (le théâtre, l'industrie et la guerre) où une modernité sonore s'est mise en place. En bon anglo-saxon pratique ou cynique, c'est selon votre point de vue, il a établi sa réputation en employant « la méthode scientifique comme solution à un problème artistique ». Il affirme que « le son est un moyen bien plus puissant pour créer une réaction du public que beaucoup d'autres techniques employées au théâtre. » L'introduction de la rationalisation, en s'appuyant sur une forme empirique de comportementalisme sonore et de productivisme, a un objectif bien concret, à savoir que « les gens viennent dépenser leur argent à la caisse : suffisamment aujourd'hui et davantage demain ». En 1938, Burris-Meyer entre comme consultant dans une entreprise en plein développement : Muzak Corp. Cette

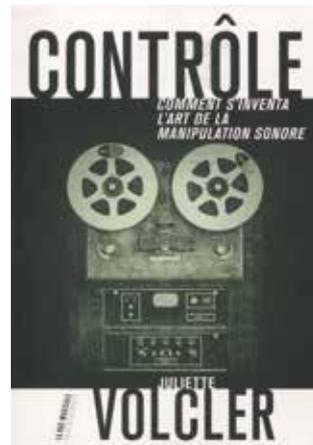
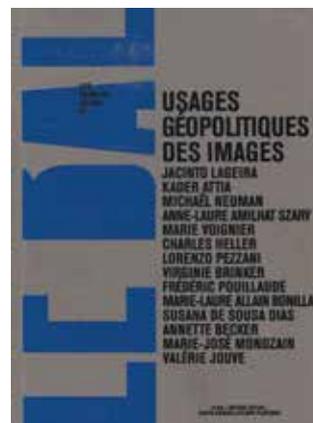
entreprise vendait aux magasins, restaurants, bureaux et ateliers d'entreprise de la musique assignée à « être entendue, pas écoutée » et surtout destinée à mettre ses auditeurs dans le meilleur climat pour acheter ou travailler. En bref, une musique qui revêt l'habit du contremaître. La Deuxième Guerre mondiale lui fournit une autre opportunité de recherche. Divertir ou terrifier, apaiser ou piéger, nulle différence pour l'ingénieur illusionniste. Les travaux concernaient la mise au point de sirènes d'alerte antiaérienne vraiment efficaces ou des recherches sur les « effets physiologiques et psychologiques du son » afin de déterminer les meilleures techniques pour diffuser de la propagande sonore ou des leurres sonores, voire déconcerter l'ennemi par des bruits insoutenables.

Les images façonnent nos pensées

Depuis la nuit des temps, les images façonnent nos pensées. Pour le meilleur et pour le pire, nous nous en servons pour manipuler, instrumentaliser ou légitimer. Elles ne montrent pas seulement un état de fait ou un état des lieux, elles ne sont pas seulement mémoire d'expériences personnelles ou collectives, mais aussi un instrument de fabrication de discours

légitimes ou pas. Au travers d'une série de douze contributions, *Usages géopolitiques des images*, livre coédité par le Centre national des arts plastiques (FR), en recherche les enjeux. Par exemple, l'analyse des représentations de figures familières, comme celle des travailleurs humanitaires qui fait cohabiter de façon contradictoire l'image du martyr et celle de l'altruiste. De son côté, la réalisatrice M. Voignier nous rapporte les stratégies mises en place pour son documentaire *Tourisme international* sur la Corée du Nord, afin d'éviter d'être un vecteur passif du discours politique ou une commentatrice cynique d'un pays acculé. Mais l'apport le plus terrible est l'article autour des violences faites aux migrants en Méditerranée. Ailleurs, des projets plus esthétiques, mais pas moins brutaux. L'association israélienne *Camera Project* distribue des caméras vidéo à des Palestiniens pour filmer les violations des droits de l'homme en Cisjordanie. À partir de ces images, le chorégraphe israélien Arkadi Zaides, dans son spectacle *Archives*, diffuse ces images, en isole quelques gestes par identification mimétique et, par la répétition, l'isolement du geste transforme l'imitation en vision critique, en dénonciation de l'action en train de s'accomplir. ●

- › **Jacinto LAGEIRA** (sous la dir. de), *Usages géopolitiques des images*, Le Bal/Éditions Textuel/Centre national des arts plastiques, 2017, 240 pages, 23,00 €.
- › **Juliette VOLCKLER**, *Contrôle. Comment s'inventa l'art de la manipulation sonore*, Éditions La Découverte/Cité de la Musique – Philharmonie de Paris, 2017, 160 pages, 14,00 €.



Nouvelle revue *Droit & Littérature* ou la pensée transversale

Dans notre société, on parle souvent des nécessaires approches transversales et multidisciplinaires en toutes matières. La revue *Droit & Littérature* répond parfaitement à ce profil et son contenu est accessible à tous, pas seulement aux spécialistes.

La naissance d'une nouvelle revue est toujours un motif de satisfaction pour l'esprit ; on s'en réjouira particulièrement lorsque la nouvelle venue entend jeter des ponts entre le droit et la littérature. On félicitera donc Nicolas Dissaux, rédacteur en chef, et Emmanuelle Filiberti, PDG des éditions Lextenso, de se lancer dans l'aventure. Leur ambition ? « Sortir de l'enfermement : celui qui abandonne la littérature aux spécialistes. Celui qui emmure le droit dans une tour d'ivoire » (p. 3). La nouvelle venue témoigne de la vitalité et de l'ambition du courant « droit et littérature » dans le monde académique francophone, mais aussi dans les milieux des praticiens. Très vivace aux États-Unis, ce champ d'études commence à se structurer en Europe ; les premiers cours universitaires sont mis en place, des colloques organisés, des revues voient le jour : citons notamment la revue *Polémos. Journal of Law, Literature*

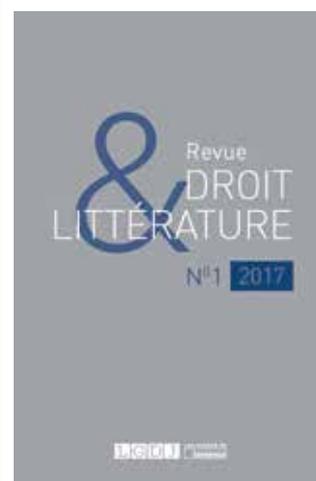
and Culture, publiée par De Gruyter à Berlin, ou encore *Law and Humanities*, publiée par Hart Publishing en Grande-Bretagne.

Revue annuelle, *Droit & Littérature* est de belle facture : couverture sobre et élégante, impression claire sur papier de qualité, typographie invitant à la lecture. Le contenu de cette première livraison ne demeure pas en reste ; chacun – juristes, littéraires, chercheurs, praticiens – devrait y trouver son compte. Aucun des axes du domaine n'est négligé : ni le droit de la littérature (droits d'auteur, question de la censure, etc.), ni le droit dans la littérature, ni même le droit comme littérature. Le numéro s'ouvre par un substantiel dossier consacré à la responsabilité de l'écrivain ; on y trouve notamment une étude de Gisèle Sapiro, auteure d'un ouvrage remarqué sur ce thème (Seuil, 2009), et une passionnante analyse du procès d'Emma Bovary par l'avocat bien connu en ces matières, Emmanuel Pierrat.

Suivent trois études dont l'une consacrée au « droit, fil de la trame romanesque chez Flaubert » (Catherine Fillon), et l'autre, de Nicolas Dissaux, présentant un Michel Houellebecq très différent de l'image d'amoraliste qu'on lui associe le plus souvent.

Viennent ensuite, dans la rubrique « un texte », la présentation et l'analyse d'un extrait des *Essais* du très tonique et trop peu connu des juristes Philippe Muray. Intitulé *L'envie du pénal*, ce texte incrimine ce que l'auteur qualifie de « passion legalitaire », à l'origine d'une législation galopante qu'inspirent la peur du vide juridique et, trop souvent, les illusions de « l'empire du bien », qui pourraient bien se transformer en police de la pensée. La lecture se poursuit par un long entretien avec Philippe Jaenada à propos de son dernier roman *La petite femelle* (Julliard, 2015), revisitant le procès de Pauline Dubuisson, jeune femme complexe, condamnée de façon expéditive en 1953 pour l'assassinat de son amant.

Le lecteur tirera encore profit de deux chroniques relatives à la manière dont le droit traite créations littéraires et œuvres littéraires (Michel Vivant et Jean-Michel Bruguière), ainsi que d'une dizaine de comptes rendus d'ouvrages s'inscrivant au carrefour du droit et de la littérature, témoignages de la richesse d'un champ qui ne se limite pas, comme on le croit parfois, à quelques grands classiques. Le numéro se clôt sur une intéressante étude relative au théâtre



shakespearien (on rappellera que 30 des 36 pièces du maître parlent de procès) due à l'érudition d'Emmanuelle Saulnier-Cassia.

On circule avec plaisir entre ces textes ; plus encore que leur érudition et leur profondeur, ce qui séduit c'est une certaine liberté de ton, une fraîcheur de la pensée – bien rare à l'heure de la pensée unique et de la déprime généralisée. « Un grand bol d'air », annonçaient les fondateurs de la revue – qui évoquent aussi ce proverbe chinois : « Mieux vaut allumer une petite lanterne que maudire les ténèbres » (p. 4). ●

› *Droit & Littérature*, LGDJ/Lextenso, n° 1, 2017.

Légendes et voyages futurs

Qui n'a pas rêvé de cités magnifiques dans des contrées de rêve ? De grands auteurs ont pris ces rêves en charge.

Surnommé abusivement « le sexologue de l'espace », l'américain Philip José Farmer (1918-2009) est l'un des plus grands et des plus fertiles romanciers de fantasy, un prodigieux créateur de mondes. Voici que Mnémos, dans sa fameuse collection « Intégrale », nous offre en un fort volume de 650 pages le cycle d'*Opar*.

« Opar, la ville de granit massif et de petits bijoux tremblotait et se brouillait. Pourtant bien réelle avec ses grands murs de pierre, ses tours élancées, ses dômes dorés, et huit cent soixante-sept ans d'existence, elle vacille, faiblit et s'évanouit. Elle fut alors disparue comme si elle n'avait jamais été.

Hadon essuya ses larmes. Sa dernière vision de la resplendissante Opar avait été comme un rêve mourant dans l'esprit d'un dieu. »

Et voilà Hadon, le jeune champion d'Opar, orphelin de sa ville tant aimée. C'est pour ce héros le début d'une longue errance ; récit d'apprentissage en lequel Hadon connaîtra les épreuves de la vie humaine : violence, trahison, lutte pour la survie, déchéance et gloire se succédant, les affres de l'amour aussi. Une très longue quête du bonheur à travers un monde imaginaire, cruel, périlleux. *Opar*, grandiose épopée, sera chantée par un barde digne d'Homère,

qui nous donne une description fascinante et juste de son art.

« C'est l'essence même de la grande poésie, dit Kewibaber. La voix et la lyre changent tout cela en gloire et en beauté. Les hommes et les femmes pleureront de chagrin et s'exclameront de joie à mes paroles et à ma musique, et vous, l'homme harassé, épuisé jusqu'aux os, harcelé par les moustiques, serez transformé en un vaillant héros dont les seuls soucis sont de grands desseins et dont les désirs charnels deviennent de grandes amours. La chanson ne parlera pas de vos dysenteries, de vos fièvres, des poches sous les yeux dues à des nuits sans sommeil. Et cette échaufferie avec les sauvages deviendra une grande bataille à laquelle participeront des milliers de combattants et où les anonymes de la piétaille sont massacrés par les héros, et où ces héros se complaisent en d'interminables dialogues durant la bataille avant de s'entretuer pour la gloire. »

C'est l'instant de rappeler qu'en 2016 Mnémos publia en un volume les cinq romans constituant le cycle du *Monde du fleuve*, un chef-d'œuvre de Farmer, un classique de la SF. Je ne saurais que chaudement recommander cet énorme volume (près de 1300 pages). Une saga captivante, déroutante, étrange et toute nimbée de poésie. Farmer, inoubliable, un géant de l'imaginaire.

Fantasy en ré mineur

Toujours chez Mnémos, les deux romans du cycle d'*Ortog* du Français André Ruellan (né en 1922). Moins d'ampleur que chez Farmer, mais quelle âpre gravité ! On est d'emblée saisi par l'atmosphère fatale qui pèse sur le héros et sur son monde.

« En ce temps-là tombait lentement sur l'univers de l'homme une nuit mortelle où toute conscience allait s'engloutir. Aux mille points cardinaux de l'Espace s'enflèrent, invisibles et vénéreux, les vents de désolation que la race avait déchaînés pour sa perte. »

Devant le fléau qui ronge les survivants de la terrible « Guerre Bleue », une maladie sans remède – on songe aux lendemains d'un conflit nucléaire –, se dresse un jeune berger, Ortog, décidé à sauver l'humanité, devrait-il pour cela traverser le mur de la Mort. Ce qui, au terme d'une terrible lutte, adviendra. La quête d'Ortog apparaît comme une parabole nimbée de mysticisme de la sombre destinée humaine. On est loin de l'héroïsme triomphaliste. Un récit envoûtant aboutissant à une finale poignante.

« Seul au milieu des ruines Ortog reste debout. Il a perdu à jamais son amour un instant revéçu, il n'a plus de raison d'exister, et ne pourra plus désormais attenter à ses jours ; son voyage dans la mort lui a octroyé une dérisoire immortalité. Ombre pour toujours détachée du corps qui lui donnait la vie, il reste seul dans les siècles des siècles. Il n'est plus qu'une statue animée, dont le désespoir n'est pas à l'échelle humaine. À travers les ruines du Temple, il regarde fixement le soleil qui descend vers les forêts lointaines. »

En partance pour l'infini

Depuis l'aube de l'humanité, l'homme n'a cessé de scruter le firmament, avec crainte et soif de connaissance, interprétant les positions des astres, rêvant enfin d'aller les rejoindre, d'y découvrir d'autres formes de vie, voire des cultures très élaborées – du voyage dans la Lune de Cyrano de Bergerac à Tintin sur la



► Lune, en passant par les *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury. Avant les aventures de Star Wars, la SF produisit des œuvres bien plus sérieuses, et cependant captivantes. L'un des maîtres en la matière est Robert Heinlein, dont l'*Histoire du futur* (titre bien paradoxal) vient de paraître dans son intégralité chez Mnémos. Mais le grand classique en la matière demeure Arthur C. Clarke (1917-2008), auteur du célèbre *2001, l'Odyssée de l'espace*. Bragelonne publie aujourd'hui en un énorme volume la totalité des nouvelles de cet extraordinaire visionnaire, soit 108 nouvelles, dont un certain nombre inédites en français. Une exploration du cosmos à donner le vertige. Ce qui captive Clarke, c'est le gigantisme cosmique en lequel la terre et les humains apparaissent comme de dérisoires pous-

sières. C'est dire que cette vision – ô combien juste ! – n'a rien de confortant pour nous malgré l'enthousiasme de découvreur de l'écrivain, lequel exulte dans l'époustouflante course de voiliers interstellaires du récit *Le vent du Soleil*. Palpitant ! Le lecteur se passionne d'emblée, comme s'il était un participant de la course. Il faut noter que chez Clarke les dimensions et les distances s'évaluent en centaines de millions de kilomètres. Ce qui ne manque pas d'éveiller le doute quant à l'existence d'un Créateur. Ainsi, dans le très remarquable récit *L'Étoile*.

« On dirait que nous plongeons dans l'infini, et il se peut que Quelque Chose l'ait créé. Mais jamais je ne pourrai comprendre comment vous pouvez croire que ce Quelque Chose s'intéresse à nous et à notre pauvre petite planète. »

Ainsi, s'il est un Dieu au fondement de l'univers, il ne saurait nous considérer, si tant qu'il le fasse, que comme un nid de fourmis sous son talon. Angoissant. Déstabilisant. Et cependant, toute l'œuvre de Clarke est parcourue par un souffle de vitalité et d'émerveillement. Car de partout dans l'univers nous parviennent des signes, et à nous de les reconnaître et de les décrypter.

« Les va-et-vient de ces ensembles évanescents de lumière n'étaient pas fortuits. Ils étaient aussi chargés de sens. Toutes les trois ou quatre secondes, une image présentait une signification, mais disparaissait avant que je puisse l'interpréter. Il y avait ici quelque chose d'un ordre supérieur. Il s'agissait véritablement de communication ; deux signaux lumineux vivants échangeaient des messages. »



Certes, nous sommes infimes, mais pas seuls. Clarke, un géant qui nous parle de futurs lumineux.

Dur

Un étrange nouveau venu dans le paysage de la SF. Il nous vient du Canada, est né en 1958, est couvert de prix, d'éloges et de critiques acerbes.

Peter Watts est assurément un outsider, disons plutôt un exemplaire représentant, avec Ken Liu, de la nouvelle génération SF. Nous le voici révélé par la parution au Béliat de *Au-delà du gouffre*, un ensemble de nouvelles d'une rare rigueur et d'une indéniable originalité. Savant biologiste, Peter Watts axe sa vision sur l'homme et la société humaine. Pour lui, nous ne sommes qu'un mental passablement désarmé, habitant éphémère d'une

biomasse toujours en instance de fragmentation ; quant à la société soi-disant démocratique, elle est hypocritement oppressive. Cela exprimé dans une écriture éruptive multipliant les scènes insoutenables.

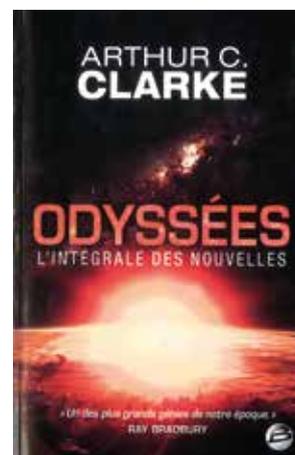
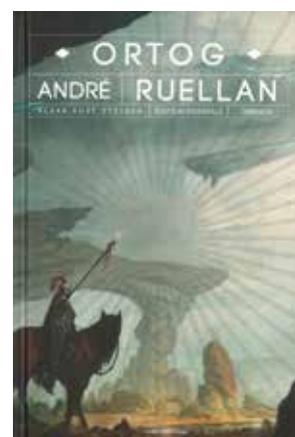
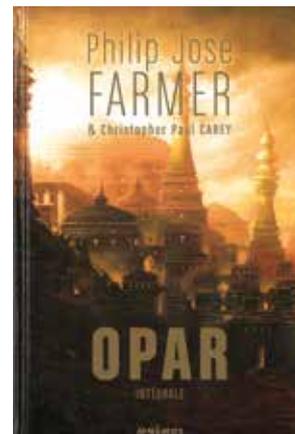
« Je me souviens de l'accident. Il a tué sur le coup l'essentiel de ce rejeton, mais une petite partie a rampé hors de l'épave : quelque mille milliards de cellules, une âme trop faible pour continuer à les contrôler. La biomasse rebelle s'est séparée en dépit de mes tentatives désespérées pour me maintenir en un seul morceau : de petits grumeaux de viande frappés de panique, faisant pousser instinctivement les membres, n'importe lesquels, et qui fuyaient sur la glace en feu. »

On est ici en plein dans la hard SF sombre. Une lecture idéale pour les douloureusement lucides. L'édition, très soignée, comprend une excellente étude de Jonathan Crowe.

Signalons

Enfin un livre allègre, réjouissant : *Contes d'Écryme*, composé de récits d'un collectif passionné par *Bohème* de Mathieu Gaborit, lequel doit être considéré comme l'écrivain fondateur du steampunk français. Les 19 contes du recueil se passent dans l'Europe imaginée en 2015 par Gaborit, une Europe submergée par une substance mortelle et où ne subsistent que quelques cités reliées par des passerelles métalliques. Les hommes se déplacent juchés sur des échasses, car malheur à qui pose le pied dans l'écryme ! Un volume captivant et un bel hommage. ●

- > **Philip José FARMER**, *Opar*, Mnémos, 2016, 628 pages, 35,00 €.
- > **André RUELLAN**, *Ortog*, Mnémos, 2016, 311 pages, 23,00 €.
- > **Arthur C. CLARKE**, *Odysées*, Bragelonne, 2017, 1117 pages, 28,00 €.
- > **Peter WATTS**, *Au-delà du gouffre*, Le Béliat, 2017, 473 pages, 23,00 €.
- > **Collectif**, *Contes d'Écryme*, Mnémos, 2017, 262 pages, 20,00 €.



Invitation à la beauté

100 planches de la BD

Un travail sérieux, qui ne plaira pas à tous par certains manques, mais qui mérite respect et admiration. Il est toujours facile de critiquer, surtout si l'on survole ou ignore les « classiques », pris par un engouement pour des modes souvent passagères. Les textes décrivent le travail du dessinateur, sa construction de la planche, en particulier des cases ou vignettes significatives, la relation avec le scénariste mais aussi, chose rare, agrémenté de références au cinéma, à la peinture (Picasso adorait les comics strips américains), l'illustration, la photographie, l'architecture, la littérature, la métaphore, au voyage servant de témoignage, à l'évolution des moyens de transport et des sciences, l'actualité ou au document d'archive. Le classement des œuvres, seul défaut à l'ouvrage, laisse toutefois à désirer : il donne le titre de l'album ou celui d'une planche choisie, ou encore un titre généraliste ; le lecteur non informé risque de s'y perdre. Autre légère lacune : la description de la planche ne se situe guère dans la chronologie de l'histoire du neuvième art. L'auteur définit les principaux critères pour l'achat des originaux proposés à la vente en galerie. Les exemples proposés sont des pièces uniques, qui jamais ne seront mise en vente dans un avenir proche, car objets complexes et uniques. La plupart établissent les rapports entre créateur graphique, scénariste, parfois coloriste. Remarquons que le média, loin des arts officiels, fait, de par le renom de son auteur, sa rareté. Bien des envieux seront désormais à l'affût d'une éventuelle vente.

- De la France à l'Amérique, en passant par la Belgique, les principaux pays européens, l'Amérique latine, le Japon et l'Australie :

La France s'accorde la première place avec 40 entrées, citons Jean Giraud (Moebius, 2 citations, 1938-2012), Marcel Uderzo, François Boucq, Jacques Tardi, Alain Saint-Ogan (1895-1974), Yves Chaland (1957-1990), François Bourgeon, André Chéret, Enki Bilal, Marcel Gotlib (1934-2016), Francis Masse, René Pellos (1900-1998), René Pétillon, Jean-Claude Forest (1930-1998), Jacques Martin (1921-2010), Raymond Poïvet (1910-1999), Philippe Druillet, Marc-Antoine Mathieu, Paul Gillon (1926-2011), Jean-Claude Mézières, Claire Bretécher, Jacques De Loustal et Philippe Paringaux, Edmond-François Calvo (1892-1957) et Victor Dancette (1900-1975), Régis Loisel, Alex et Daniel Varenne, Blutch (Christian Hincker), Fred (1931-2013), Jean-Pierre Gibrat, Edmond Baudoin. Les États-Unis suivent avec 20 citations : Art Spiegelman, Jerry Siegel (1914-1996) et Joe Shuster (1914-1992), Robert Crumb, Daniel Clowes, George Herriman (1880-1944), Winsor McCay (1867-1934), Will Eisner (1917-2005), Otto Soglow (1900-1975), Jack Kirby (1917-1994), Harold Foster (1892-1982), Frank Miller, Charles Schulz (1922-2000). Le domaine belge est étudié au niveau de 15 personnalités : Greg (Michel Regnier, 1931-1999), Victor Hubinon (1924-1979), François



Schuiten, Raymond Macherot (1924-2008), Kamagurka (Luk Zeebroek) et Herr Seele (Peter Van Heirsele), Philippe Francq, André Franquin (1924-1997), Jijé (Joseph Gillain, 1914-1980), William Vance, Hergé (Georges Remi, 1907-1983), Edgar Pierre Jacobs (1904-1987), Morris (Maurice De Bevere, 1923-2001), Guy Peelaert (1934-2008), Peyo (Pierre Culliford, 1928-1992) et Hermann (Hermann Huppen). L'Angleterre signale Dave McKean, l'Espagne est citée deux fois avec Raul (né en 1960) scénarisé par Felipe. H. Cava et le duo Jordi Bernet et Enrique Sanchez Abuli. L'Italie est représentée par huit artistes géniaux : Attilio Micheluzzi (1930-1990), Hugo Pratt (1927-1995), Dino Battaglia (1923-1983), Lorenzo Mattotti, Milo Manara, Sergio Toppi (1932-2012), Tanino Liberatore et Guido Buzzelli (1927-1992). Continuons notre tour d'Europe pour aborder la Suisse, qui se distingue par cinq créateurs : Cosey (Bernard Cosendey, grand prix du Festival d'Angoulême 2017), Frederik Peeters, Rodolphe Töpffer (1799-1846, considéré

comme le créateur du média), Thomas Ott. Et enfin la Pologne, distinguée par un surdoué : Grzegorz Rosinski, à la fois dessinateur, illustrateur et réalisateur de fresques. Terminons ce tour du monde avec l'Australie, signalée par Eddie Campbell, dessinateur doué, remarqué pour *From Hell* sur scénario du grand scénariste anglais Alan Moore ; l'Argentine remarquée par les excellents José Munoz (dessin) et son scénariste Carlos Sampayo, mais aussi par Alberto Breccia (1919-1993), maître absolu du noir et blanc. Concluons avec le Japon, célébré par quatre gloires : Katsuhiko Otomo, Osamu Tezuka (1926-1989), Yoshiharu Tsuge et Jirô Taniguchi (1947-2017).

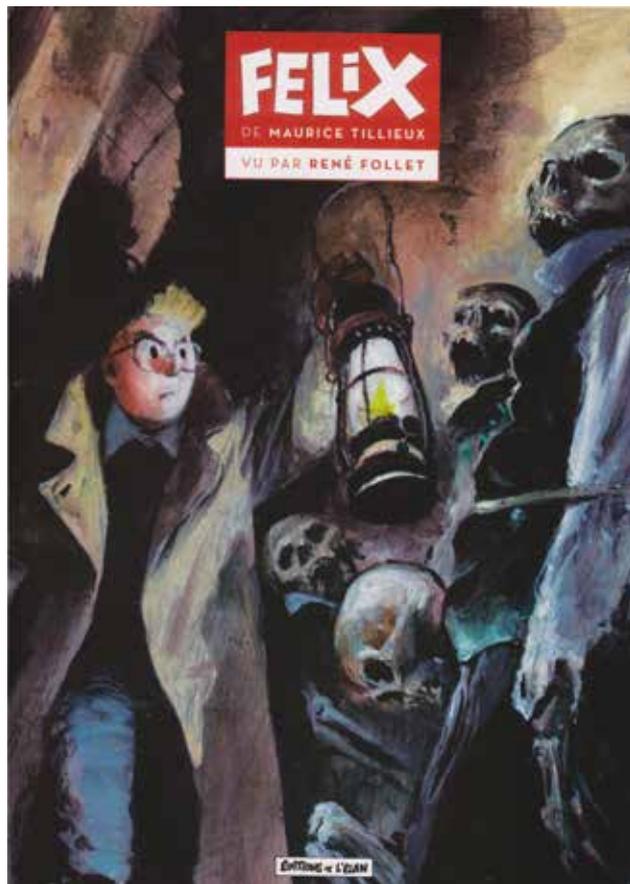
- Un travail parfait, agréable à lire, clair et bien documenté :

L'impression des planches est parfaite, les textes résumant les principaux types de construction et de composition, avec nombre de citations à des artistes souvent oubliés.

- Des manques regrettables :

Absence d'André Juillard, Alex Raymond, Burne Hogarth (alors que le personnage de Tarzan est représenté par une planche de Russ Manning n'atteignant pas son trait ni son dynamisme anatomique), Chester Gould (*Dick Tracy*), Walt Kelly (*Pogo*) et Milton Caniff (*Terry et les Pirates*). Pour la Belgique : Paul Cuvelier (*Epoxy*, *Corentin*, *Line...*), Maurice Tillieux (*Félix et Gil Jourdan*), Eddy Paape, René Follet pour son fabuleux travail de dessinateur et illustrateur et Philippe Delaby (1961-2014). Au niveau anglais : Frank Hampson pour *Dan Dare* et Frank Bellamy. Guido Crepax pour l'Italie et Carlos Gimenez, Ruben Pellejero au niveau de l'Espagne. Enfin Derib (Claude de Ribaupierre) pour la Suisse et, pour les Pays-Bas : Joost Swarte (inventeur du terme « ligne claire ») et Peter Van Dongen.

Un ensemble redoutablement documenté, illustré d'une sélection parfaite de documents annexes : publications de la presse d'époque, portraits photographiques rares, sources en rap-



port avec de célèbres œuvres d'art ou cinématographiques, effets d'optique, travaux de recherche, parodies ou hommages, autoportraits...

Un bel ouvrage qui mérite le détour tant il fait découvrir une quantité rare de chefs-d'œuvre, uniquement connus des spécialistes et collectionneurs, et qui a le mérite de révéler au curieux, au lecteur de ce genre en perpétuelle évolution, au bibliothécaire, un univers passionnant de par ses techniques et écritures abouties au niveau des continents explorés.

› **Vincent BERNIÈRE, *Les 100 plus belles planches de la bande dessinée***, Beaux Arts éditions, 2016, 216 pages, 34,50 €.

Félix de Maurice Tillieux

Le bel hommage, mérité, de ce maître du polar et de la « ligne claire », revisité par le trait dynamique et le

brillant savoir-faire du plus doué de nos dessinateurs réalistes.

Une merveille qui revisite sept couvertures du plus que fameux magazine *Héroïc-Albums*, à savoir : *Les ressuscités* (n° 12, 5^e année, 1949), *La momie mène la danse* (n° 38, 7^e année, 1951), *Le rire qui tue* (n° 48, 8^e année, 1952), *Félix cambrioleur* (n° 4, 9^e année, 1953), *La disparition de Mr Noble* (n° 26, 10^e année, 1954), *Le phare de la mort* (n° 34, 11^e année, 1955), *La résurrection du « Potomac »* (n° 24, 12^e année, 1956). Ensemble où Daniel Depessemier, une fois de plus, commente l'histoire avec talent et intelligence. Signalons également la figuration des crayonnés préparatoires. Un bien luxueux objet, au tirage limité à 190 exemplaires. ●

› **René FOLLET, *Félix de Maurice Tillieux - Vu par René Follet***, Éditions de l'Élan, 2016, 34 pages, 130,00 €. (Portfolio carnet de croquis/sept planches commentées par D. Depessemier)

Des signes et des tribus pour les ados au Salon de Nuremberg 2017

Les jeux de société se prêtent particulièrement bien pour un « vivre ensemble » avec nos adolescents. Dans les familles, la relation, à cet âge, n'est pas toujours facile et gagnerait à passer plus souvent par la légèreté du jeu.

Lors d'une formation que je donnais à des éducateurs à Ajaccio, je me suis retrouvé, dans la cantine du lycée, face à un adolescent d'environ 14 ans. Nous avons engagé la conversation et celle-ci s'est tournée progressivement vers les visites de ses parents :

Quand ils viennent te voir, qu'est-ce que vous faites ensemble ?

Ils me donnent mon argent de poche, prennent mon linge, demandent si j'ai besoin de quelque chose...

Par déformation professionnelle, je suis curieux :

Ils jouent parfois avec toi ?

Et lui de répondre :

Oh ! Ça, j'aimerais tellement bien !

Entendons-nous ce qu'il y a derrière cette parole d'adolescent ? Et derrière cette autre d'une jeune femme qui portait un regard sur son enfance : « En hiver, la plus belle soirée de la semaine était celle du jeudi soir, parce que nos parents la consacraient à des jeux de société avec nous ! » Jouer ensemble ne sert à rien sur l'échelle de la rentabilité économique. Mais c'est une manière de dire combien nous aimons nos enfants et nos adolescents, car nous le leur disons dans la gratuité et dans un domaine qu'ils aiment. Lorsque nous arrêtons le flot de tout ce que nous devons encore faire (ménage, retards de tout genre, préparations professionnelles...), nous leur disons en grand combien ils sont précieux à nos yeux. Bien plus ! Le jeu est un lieu qui nous met à égalité en créant un espace sym-

bolique où l'adolescent peut nous *battre* en toute légalité, alors qu'il ne pourrait pas nous gifler dans la vie réelle. Et ça fait du bien dans la régulation des tensions ! Le jeu est également un laboratoire où des attitudes et des stratégies peuvent être tentées sans danger. Notre travail dans les ludothèques consiste aussi à soutenir ce lien et cette dynamique : par des jeux faciles, comme *Check* ou *Kingdomino*, ou plus engagés, comme *Inis*, car nos adolescents sont souvent capables de stratégies complexes.

Check

Par ses actions basées sur des signes, *Check* plaira assurément aux adolescents. Il propose une règle basée sur les saluts très divers que se font les jeunes d'aujourd'hui. Ceux-ci sont illustrés sur des cartes : deux mains qui se frappent du plat de la paume (*High five*), deux mains qui s'entrecroisent (*Showdown*), deux poings qui se touchent (*Punch*), et bien d'autres...

Assis autour d'une table, chaque joueur fait partie de deux équipes : l'une avec son voisin de gauche, l'autre avec son voisin de droite. Lorsqu'il joue, il choisit une carte dans sa main et la pose soit sur la série en construction d'une de ses équipes soit sur celle d'une équipe étrangère. Son objectif est de rendre facile sa série en alignant des cartes semblables ou en les alternant de manière régulière et de compliquer celles de ses adversaires en les diversifiant. Au lieu de poser des cartes, le joueur peut choisir de dire *Check!* et de

jouer une des séries qu'il partage avec un voisin. Dans ce cas, sur le temps d'un sablier, les deux joueurs mémorisent la suite des saluts dans le bon ordre puis, de mémoire, la gestualisent en vrai. Les séries comptent souvent plus de sept cartes mélangeant jusqu'à cinq saluts différents. Alors claquent les mains, se choquent les points, s'entrecroisent les doigts, fuse la bonne humeur..., tandis qu'un adversaire contrôle la justesse des gestes et de leur succession. Une équipe marque autant de points que de saluts exacts et dans le bon ordre.

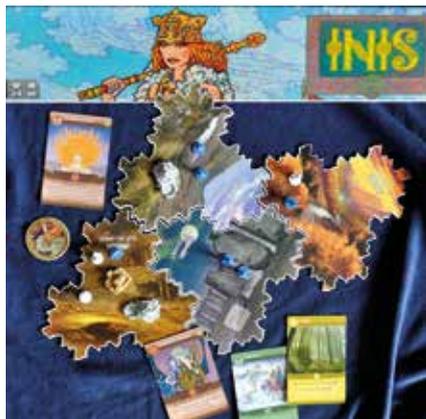
Un jeu joyeux, basé sur une mémoire gestuelle qu'on soutient d'autant mieux qu'on prononce en même temps les noms anglais qui désignent les saluts. *Check* induit de la confiance et de l'empathie, et ceux qui sont dépourvus de mémoire devraient simplement aller à la rencontre du geste qu'ébauche leur partenaire. Original et convivial. Pour trois à six joueurs, à partir de 8 ans. (Éditions Sweetgames, environ 18,00 €.)



Inis

Avec d'autres clans celtiques, nous envahissons une île au large de l'Irlande. En début de partie, l'île semble relativement petite, car nous n'en voyons que trois ou quatre régions, chacune représentée par une grande tuile. Très vite cependant, pour gagner davantage de points, les joueurs vont l'agrandir et juxtaposer de nouvelles tuiles sur lesquelles vont déferler les tribus de leurs clans. En jouant des cartes qu'ils choisissent au début de chaque manche (système de « draft » comme dans *Seven Wonders*), les joueurs mènent différentes actions : construire des citadelles, construire des sanctuaires, déplacer certaines de leurs tribus d'un territoire vers un autre, engager des combats pour tenter d'être le clan dominant sur un territoire. Aidés par des bardes, ils ont aussi l'occasion de surprendre, de changer le cours des combats, d'édifier un monument, d'organiser des festivités... et, de cette manière, en jouant des cartes dans le bon ordre, d'obtenir des positions qui les rapprochent de la victoire. Trois possibilités de victoire sont possibles, toutes assez simples à visualiser.

Un jeu passionnant, doté d'un matériel dont les belles illustrations égaiement les parties. Une double compétence est cependant requise : la première est de bien comprendre le mécanisme inhabituel des manœuvres lors d'une invasion : provoquer, affronter, se désister ; l'autre est de découvrir l'intérêt des cartes *Récits épiques*, de bien les choisir et de les utiliser à bon escient pour faire rebondir le jeu.



L'éditeur Matagot, dans la ligne d'*Istanbul* et de *Captain Sonar*, nous propose des jeux exigeants, mais de haute qualité. *Inis* poussera nos adolescents à découvrir l'au-delà de *Risk*. Il est pleinement de leur compétence, tout en s'adressant à des joueurs chevronnés. Dès 12 ans, durée : une heure, deux à quatre joueurs. (Environ 49,00 €.)

Kingdomino

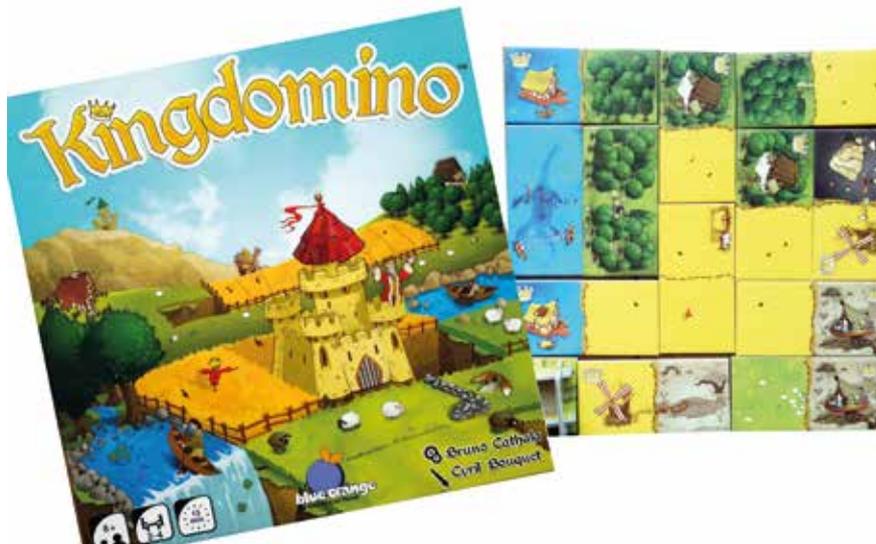
Chaque joueur est un seigneur qui reçoit un royaume où se dresse un château entouré de 24 parcelles vides. Celles-ci sont regroupées sur un plateau personnel de 5 x 5 cases. Lors de chaque tour de jeu, dans un lot disponible, chacun prend un domino qui lui permet de couvrir deux de ses parcelles avec des paysages divers : forêt, champ de blé, marais, montagne, prairie, étendue d'eau. En fin de jeu, chaque zone ininterrompue est évaluée, et plus elle est grande, plus elle rapporte de points. L'intérêt du jeu vient du mécanisme qui dévoile à l'avance les dominos du tour suivant et de la nécessité d'extrapoler la place qu'on veut recevoir pour se saisir d'un domino en particulier. Bruno Cathala et Cyril Bouquet, les auteurs, réussissent ici un coup de maître en proposant un choix cornélien entre quatre numéros qui vont déterminer l'ordre de passage et le domino lié à cette place. Pour chaque joueur, l'objectif est évidemment d'obtenir des morceaux de

paysage qui élargissent de manière optimale une ou deux zones qu'il est en train de construire. Lorsqu'un domino est acquis et qu'il faut le poser sur une double parcelle de son royaume, d'autres défis corsent la partie : ne pas créer des cases solitaires et vides, car elles seraient perdues ; être conscient qu'un domino posé ne peut plus être déplacé, ce qui provoque des choix définitifs ; valoriser les couronnes et les moulins présents sur certains dominos pour augmenter son score final.

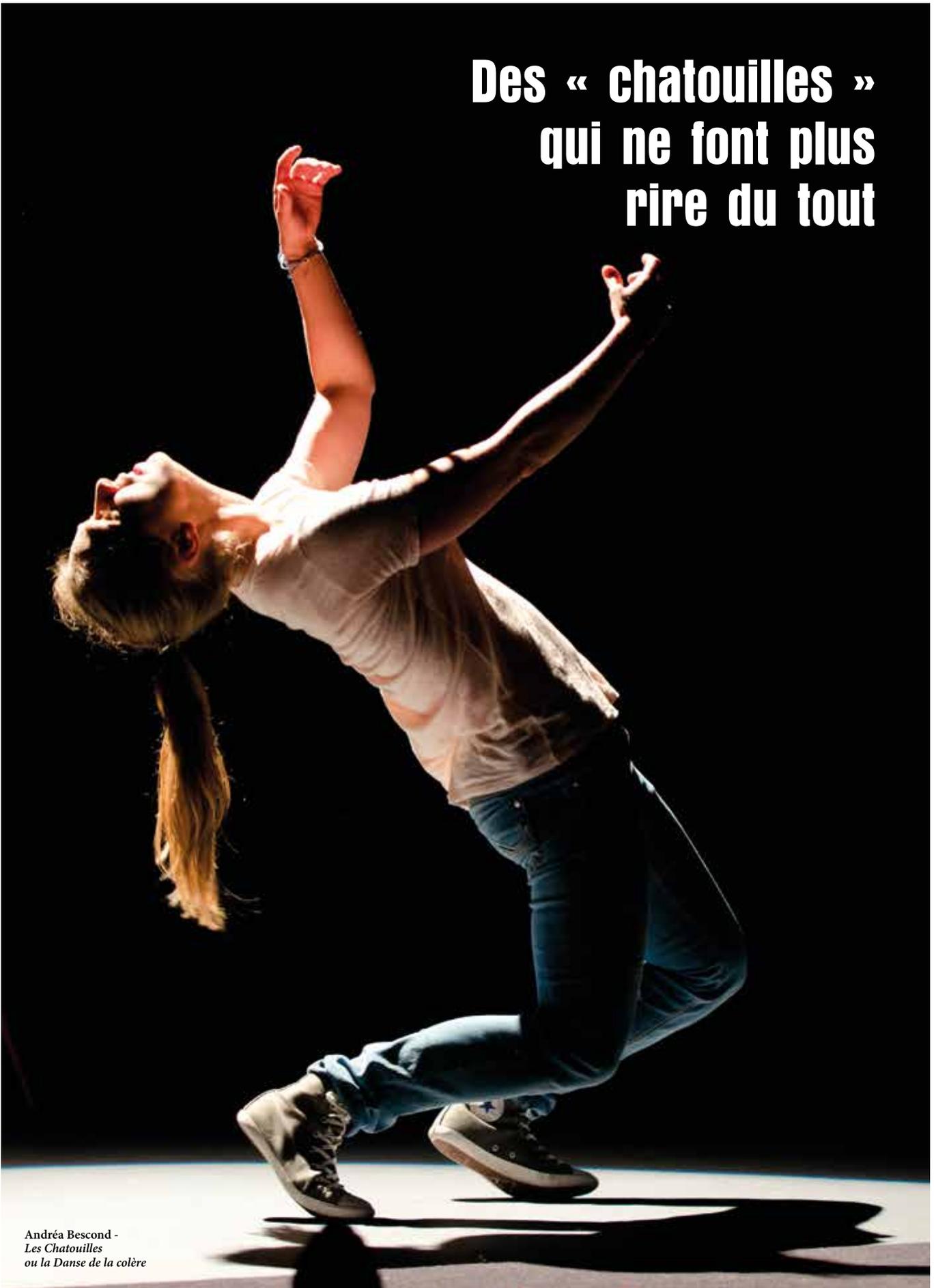
Kingdomino est un jeu simple et intelligent qui plaira aux familles. Nous le conseillons aux adultes qui aiment jouer en couple. Durée : 15 minutes, pour deux à quatre joueurs, dès 8 ans. (Éditions Blue Orange, environ 20,00 €.)

Une diversité incroyable

Bien d'autres jeux enchantent des soirées avec des adolescents. Qu'ils puissent découvrir les perles de la collection Cocktail Games : *Tokyo Train*, *Bluff Party*, *Crossing*, *Keep Cool*, *Killer Party* ! Sur le registre des *Loups-Garous*, expliquez-leur *Mafia de Cuba*, ou l'excellent jeu coopératif *Mysterium*, présenté dans ces colonnes en 2016. Ou encore *City of Horror*, un univers de zombies, le *Donjon de Naheulbeuk* (coopératif) ou l'incroyable *Colons de Catane*. ●



Des « chatouilles » qui ne font plus rire du tout



Andréa Bescond -
*Les Chatouilles
ou la Danse de la colère*

Tour à tour fillette, ami de la famille, jeune femme, mère, psy, prof de danse ou danseuse – et quelle danseuse ! – de hip-hop ou de comédie musicale en tournée logeant dans des chambres d'hôtel minables, directeur de casting pour un clip quasi pornographique, à la barre, au pétard ou au tribunal, Andréa Bescond endosse tous les rôles. Tous, dont surtout celui d'Odette, pour dire l'indicible, son histoire, celle de tant d'autres, de chatouilles qui n'en sont pas, mais alors pas du tout.

Créé au Théâtre de Poche à Bruxelles en automne 2015, c'est dans notre petit lopin de terre d'héroïsme, comme on le dit volontiers, que *Les Chatouilles ou la danse de la colère*, mis en scène par Éric Métayer, Molière 2016, terminera sa tournée après environ... 300 représentations. Une incroyable « succes story » pour un spectacle, il est vrai, aussi percutant que bouleversant.

À Paris à l'heure où nous l'interviewons, Andréa Bescond revient du centre culturel d'Ottignies, où elle a joué son « one woman show » le 16 février dernier. Elle y a, nous dit-elle, été merveilleusement bien accueillie et se réjouit à l'idée de revenir en nos contrées aux centres culturels de Huy et de Tubize les 30 et 31 mars, puis aux théâtres de Liège et de Namur, les 11 et 12 mai. Dernières dates prévues pour cette grande, belle et essentielle aventure.

Andréa Bescond, vous avez joué *Les Chatouilles* pour la première fois au Festival d'Avignon en 2014, où votre spectacle a bouleversé un public ému aux larmes. Il aura cependant fallu attendre plus d'un an pour qu'il se joue à Paris. Pourquoi ?

C'est vrai qu'il avait bien buzzé en Avignon, mais je n'avais pas, ensuite, trouvé la salle parisienne qui me convenait. Je voulais une salle intime à 19 heures et on ne me proposait que des grandes salles à 21 heures. Alors, j'ai réjoué à Avignon en 2015. Entre temps, je m'étais rendue au Festival Komidi à la Réunion où j'ai rencontré, par hasard,

au buffet du soir, Olivier Blin de La Charge du Rhinocéros. Il m'a demandé ce que je faisais et je le voyais changer de mine. Le lendemain, je jouais dans une salle et je l'aperçois sur un banc, au premier rang. Il en est sorti abasourdi. Il y avait justement un changement de direction au Théâtre de Poche à ce moment-là, et il m'a proposé de jouer trois semaines en automne. Cela a été une aventure formidable. D'où mon amour pour la Belgique. Chaque fois, je reçois un très bel accueil. Je suis aussi revenue au centre culturel d'Auderghem et c'était pareil.

***Les Chatouilles* est le premier spectacle dont vous êtes aussi l'auteur...**

C'est en effet le premier spectacle que j'écris et que je joue seule. Avant cela, j'avais joué dans trois comédies. C'est la rencontre avec Éric Métayer qui a tout changé. Le théâtre est venu tard dans mon parcours. C'était un autre challenge artistique.

Il s'agit d'un texte autobiographique très fort. Comment sont nés l'envie ou le besoin de parler des abus sexuels dont vous avez été victime enfant ?

J'ai toujours aimé, en tant qu'artiste, parler des dérives du monde. Le sujet devait sortir. De toute façon, je ne sais pas écrire de la « comédie-comédie ». Il me fallait de la comédie dramatique. La pédophilie est un fléau dont je voulais parler. C'est une part de mon histoire. Donc, cela me touche. Je voulais aussi ouvrir les portes de la résilience, même si c'est un travail quotidien, la résilience.

Les Chatouilles parle de pédophilie, mais également de la maladresse humaine, des clichés sur les femmes, les homos, les jeunes. Je voulais balancer un peu. Voilà pourquoi, dans son parcours, Odette rencontre des personnages cocasses. Chacun prend donc la parole. C'était ma façon de fonctionner.

Votre spectacle suscite sans doute beaucoup de réactions...

Oui, venant par exemple de personnes qui ont un parcours particulier avec la pédophilie. Et dont la mémoire traumatique se réveille. Il faut parfois des années ou toute une vie pour cela. Chez moi, elle est revenue assez tôt. J'ai porté plainte quand j'ai su que cet homme allait être grand-père d'une petite fille. Je suis allée en cour d'assises. J'avais 22 ans quand j'ai déposé plainte et 24 au moment du procès.

En quoi votre rencontre avec Éric Métayer a-t-elle changé votre vie ?

C'est l'homme de ma vie. Cela m'a apaisée d'être aimée, d'être valorisée dans le regard de quelqu'un. Tout comme le fait de devenir maman. On a plus de douceur. Car cette violence que j'avais en moi était terrible. Il fallait que je règle cela avant de devenir mère. Il y avait comme un volcan en moi. J'ai commencé à écrire *Les Chatouilles* pendant la grossesse de mon deuxième enfant. L'écriture s'est révélée un véritable exutoire et jouer ce spectacle a comblé la solitude extrême que j'avais en moi. J'ai ressenti ma colère comme légitime. Tout comme mon rapport à l'alcool, à la drogue. J'ai compris qu'il était normal d'avoir vécu tout cela.

D'après votre spectacle, votre mère était dans le déni. Une telle attitude n'ajoute-t-elle pas du malheur au malheur ?

Je ne souhaite pas parler de ma mère. Quand je parle du déni dans le spectacle, c'est en temps que personnage. C'est Odette qui s'exprime. Mais il importe d'évoquer le déni, car la majorité des victimes de pédophilie sont en outre victimes du déni de leurs parents. Du père ou de la mère.



Andréa Bescond -
Les Chatouilles
ou la Danse de la colère
© Photo Karine Letellier

► **N'est-ce pas pire encore lorsqu'il s'agit de la mère ? N'est-on pas en droit d'espérer une certaine solidarité féminine ?**

Je ne peux et ne veux pas la juger. C'est l'histoire du parcours de chacun. Le personnage d'Odette exprime son ressenti. Elle lui dit : « J'aurais aimé que tu aies de la compassion. »

La mère exprime sa propre vérité. Pour elle, Odette est folle. Il y a de plus grands malheurs dans le monde. Pour elle, ce n'est pas grave, il n'y a pas de quoi être malheureuse. C'est sa vérité. Chacun a la sienne et les gens font comme ils peuvent.

Votre spectacle a-t-il changé l'histoire de certaines personnes ?

Je pense qu'on est assez nombreux pour se battre contre la pédophilie. L'union fait la force. Le livre de Flavie Flamant a beaucoup aidé aussi. Il y a aussi un blog, *La génération qui parle*, qui a été créé à la suite du spectacle. De nombreuses personnes communiquent également sur Facebook. On a chacun nos armes.

Vous êtes danseuse avant tout. Le théâtre apporte-t-il une dimension

supplémentaire ?

Il est complémentaire. Souvent, je remercie Éric Métayer de m'avoir appris à parler. J'ai d'abord pris la parole dans des spectacles de divertissement et cela m'a appris à prendre conscience du son de ma voix.

Grâce à la danse, très présente sur scène, le corps parle aussi...

Oui, il y a une énorme place pour le corps, car il importe de respecter la pudeur du public, de ne pas le plonger brutalement dans le viol même s'il est présent. Il ne faut pas l'éviter. Mais le corps permet de dire l'indicible.

Êtes-vous devenue en quelque sorte une incarnation de ce combat ?

Beaucoup me sollicitent pour des études, mais j'ai été trahie. On a déformé mes propos à cause d'une pseudo-intellectualisation à outrance. Pour moi, il importe d'aller dans le cœur des choses, de toucher les gens. On peut parler de l'indicible tout en les respectant dans leur intégrité.

Vos parents sont-ils venus vous voir ?

Mon père est venu une quarantaine de fois. C'était une vraie thérapie pour

lui, car il s'est senti coupable et cela lui a fait du bien de voir comment je portais les faits en lumière.

Et parmi vos connaissances ?

Il y a eu, par exemple, beaucoup d'habitants de la petite ville où je vivais. Ils m'ont dit qu'ils se doutaient de quelque chose, que cet homme n'était pas net. C'est terrible d'entendre cela, mais ils disent que ce n'était pas leur affaire. Ils étaient jeunes. Je ne leur en veux pas.

Quelles sont les réactions qui vous ont le plus marquée ?

La personne qui m'a le plus marquée, c'est la première qui a pris la parole après le spectacle. Un garçon de 16 ans. Il est venu me voir et m'a dit : « J'ai vécu cela. Je vais porter plainte. »

Au Liban, une femme a couru vers moi. Comme si elle bondissait du sol. Elle est s'est jetée sur moi, m'a serrée très fort, m'a remerciée pour cette fin et est repartie en courant. Il y a eu un silence incroyable. Ce spectacle m'apporte un bonheur inégalable. C'est éprouvant, éreintant, mais cela me procure un tel bonheur ! C'est sublime de vivre cela. ●

Serge Bloch et l'art du trait : du dessin de presse à *Max et Lili*, d'*Ubu roi* à la Bible

Serge Bloch est présent partout ! Dans la presse française... que ses dessins se baladent dans Libé, L'Obs, La Vie, La Croix, Marianne, Télérama... Ou dans des journaux et magazines américains ou allemands, The New York Times, The New Yorker, The Washington Post, The Chicago Tribune, Die Süddeutsche Zeitung...

En matière de pub, l'humour de Serge Bloch fait merveille. S'il se glisse avec légèreté dans un dossier de presse de la maison Hermès, il se fait malicieux, avec la complicité d'Élisabeth Brami, en créant pour Petit Bateau, la marque de sous-vêtements et vêtements bébés et enfants, un *Catalogue de bêtises (très culottées)*. Il excelle dans la communication graphique, en illustrant la programmation du Théâtre Gérard Philippe ou en concevant des affiches pour des salons littéraires, comme le Festival du livre d'Angoulême ou celui de Colmar, ou pour des manifestations populaires comme le Festival du voyage à vélo pour le Grand Nancy.

Mais nous connaissons surtout Serge Bloch pour ses dessins qui vivifient des récits de première lecture, ou pour les émotions qu'il fait ressentir dans des albums profondément humains qui traitent de sujets graves. Son talent est associé à des textes de Susie Morgenstern, Claude Gutman, Brigitte Smadja, Davide Cali, Élisabeth Brami, Bernard Épin, Moka, Rascal, Jean-Philippe Arrou-Vignod, Thierry

Lenain, Yaël Hassan, Jean-François Chabas, Kundo Koyama, Colette Vivier... Au nombre de ses grands succès, la série des *Max et Lili* (plus de cent titres) qui aborde avec humour le quotidien de l'enfance et les problèmes de la vie de famille, les relations sociales et le monde de l'école, pour laquelle il a travaillé avec Dominique de Saint Mars. Ses récits et albums sont parus chez Gallimard, Casterman, Bayard, Calligram, Rue du monde, Albin Michel, Sarbacane, Nathan, Tourbillon, Circonflexe, Hélium, à L'école des loisirs, au Seuil, et antérieurement à La Farandole et au Centurion Jeunesse. Serge Bloch publie parfois des titres dont il est auteur et illustrateur. Ainsi en est-il de la série des *SamSam* « héros cosmique, doté de pouvoirs extraordinaires » que lui a inspiré son fils Samuel, fan de Batman.

Dessinateur avant tout

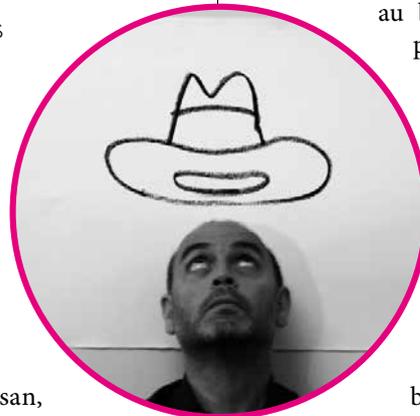
Serge Bloch se définit comme dessinateur. Un dessinateur à idées ; son crayon pense pour lui ! Il appartient

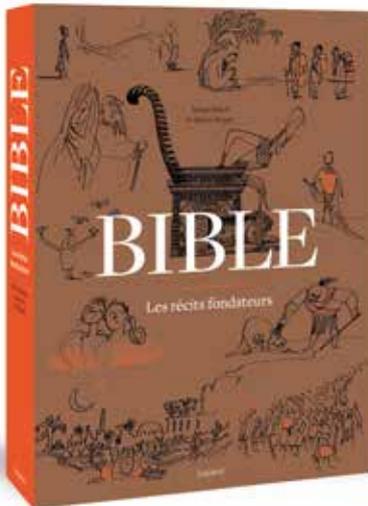
à la famille des grands maîtres du trait : Saul Steinberg, André François, William Steig, Shel Silverstein, Bosc, Chaval, Siné, Savignac, R.O. Blechman, Paul Klee, Sempé, Paul Rand, Roland Topor, Quentin Blake, et quelques autres parmi lesquels Pascal Lemaître dont il est l'ami. Le trait qui se détache sur la page blanche est son partenaire de prédilection. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir *La grande histoire d'un petit trait*. Dans cet album magique, véritable autobiographie poétique, nous voyons s'animer et vivre un petit trait ramassé par un rêveur

au bord du chemin. Le petit garçon le mit dans sa poche et le rangea parmi ses trésors. Il l'avait presque oublié, lorsqu'un jour, sans faire attention, il le déposa sur une page de son cahier. Le petit trait se mit alors à bouger, à se mettre en mouvement... L'enfant et le trait s'apprivoisèrent.

Devenus d'inséparables amis, ils se promènèrent dans la vie, partageant les mêmes émotions et les mêmes jeux. Ensemble, ils ont raconté des histoires, ont fait rire les enfants et quelquefois les ont fait pleurer. Ensemble, ils ont fait le tour du monde, ils se sont exposés çà et là et ont rencontré des gens formidables. Puis un jour, tous deux ont senti que le moment était venu... Le rêveur devenu vieux a coupé un petit bout de rien du tout de son vieux trait et l'a laissé sur le bord du chemin pour qu'il soit ramassé... Ce qui bien sûr est arrivé ! Car le trait est un art qui, comme la vie, ne cesse de se transmettre et de se renouveler.

Simplicité rime avec mouvement et expressivité chez Serge Bloch, qui aime mélanger le dessin à des photographies, des papiers découpés, des gravures anciennes et qui aime la collaboration des graphistes et des typographes. Ce fut le cas pour *L'ennemi*, second livre réalisé au départ d'un écrit de Davide Cali, après avoir pu-





► blié avec lui *Moi, j'attends* et avant que paraisse *Le grand livre de la bagarre*, dans lequel il se déchaîna. Comme il l'avait fait dans la version d'*Ubu roi* que composa Massin, qui le sollicita tant cet artiste du livre avait pressenti que les dessins de l'ancien élève de Claude Lapointe (qui fut directeur artistique de la revue *Astrapi*), griffonnés avec fureur, serviraient l'œuvre d'Alfred Jarry en s'intégrant parfaitement à ses typo-graphismes.

Serge Bloch, Frédéric Boyer et la Bible

Infatigable Serge Bloch, qui a répondu présent, après quelques hésitations, à l'appel des éditions Bayard. Elles souhaitaient proposer une « traversée » de l'Ancien Testament qui parlerait tout à la fois aux enfants et aux adultes et qui mettrait en évidence les questions que ces vieilles histoires nous posent aujourd'hui : l'accueil des réfugiés, le regard porté sur l'autre, la souffrance de l'exil et du déracinement, la folie totalitaire... Au terme de plusieurs années de travail, le résultat impressionne. Un volume de 530 pages est sorti de presse en septembre dernier, parallèlement à une série de brefs dessins animés et à une étonnante exposition présentée à Paris, au Centquatre, jusqu'en février 2017 ! Serge Bloch a réalisé quelque deux mille dessins à partir d'une réécriture poétique du texte biblique par Frédéric Boyer, grand connaisseur du « Livre des livres ». Frédéric Boyer, romancier, essayiste et traducteur, a codirigé antérieurement une traduction de la Bible parue en 2001, souvent appelée la « Bible des écrivains ». Chaque livre avait été confié à un exégète et à un écrivain, de façon à « retrouver la polyphonie des livres du Livre » et « à confronter les littératures de la Bible aux littératures françaises contemporaines ».

Raconter... et raconter encore

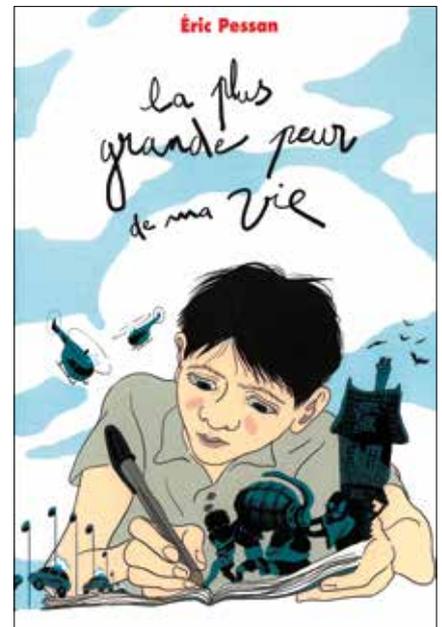
La nouvelle Bible en images propose trente-cinq épisodes mis dans la bouche d'un conteur, comme pour insister sur l'importance de la trans-

mission par la parole : « Je me souviens d'une très vieille histoire que je vais vous raconter... » Et de raconter la création, même si « nous ne saurons jamais comment tout a commencé ». Et de raconter l'histoire du jardin d'Eden, celle de Caïn et du meurtre d'Abel, celle d'Abraham et du sacrifice d'Isaac, celle de Moïse et de la traversée de la mer Rouge. Et de raconter la chute des remparts de Jéricho, la mise à mort du guerrier Goliath par le jeune David, berger musicien. Et de raconter la sagesse et les amours de Salomon, les propos d'Isaïe qui voit ce que personne ne veut voir. Et de raconter encore le repentir de Jonas, la résistance de Daniel qui refusa de se courber devant le pouvoir. Pour Serge Bloch, ce fut un retour à sa propre enfance. Ces récits lui étaient alors familiers. Mais, les relisant aujourd'hui, dans une perspective détachée de toute foi, leur force et leur actualité l'ont interpellé. Refusant tout historicisme, tout exotisme, c'est l'intemporalité de ces histoires qu'il a dessinées, avec fougue et tendresse, n'hésitant pas à mettre en scène le présent ou un passé récent pour accompagner les phrases concises de Frédéric Boyer. Ses dessins font ressentir la puissance, la beauté, la cruauté, le souffle épique, le mystère, la violence, la douceur, au cœur de ces surprenantes et passionnantes histoires d'amour, de trahison, de migrations, de luttes fratricides, de massacres, de meurtres, de mort et, par-delà, d'espérance. ●

- › Davide CALI et Serge BLOCH, *Moi, j'attends*, Sarbacane, 2005, 56 pages, 13,90 €.
- › Davide CALI et Serge BLOCH, *L'ennemi*, Sarbacane, 2007, 64 pages, 15,00 €.
- › Davide CALI et Serge Bloch, *Le grand livre de la bagarre*, Sarbacane, 2013, 40 pages, 17,50 €.
- › Alfred JARRY, MASSIN et Serge BLOCH, *Ubu roi*, Calligram, 2012, 188 pages, 29,90 €.
- › Frédéric BOYER et Serge BLOCH, *Bible. Les récits fondateurs*, Bayard, 2016, 530 pages, 29,90 €.

Quand l'Histoire nourrit la fiction

Dans la littérature de fiction, l'Histoire – avec un grand H, donc – n'est pas réservée aux « romans historiques ». Elle s'insinue partout. Sa présence peut se limiter à un objet ancien ou à un personnage du passé. Mais souvent, plus gourmande, elle s'approprie un lieu et reconstitue une époque.



Il arrive que les livres où elle s'implante la placent au cœur même du récit. Il arrive aussi qu'elle ne serve que de toile de fond et que le fil rouge du roman se déroule en dehors d'elle. Dans le meilleur des cas, l'attention du lecteur est alors éveillée par la pertinence d'un contenu, par un scénario bien ficelé, par une écriture fluide ou encore par des points de vue originaux. Quoi qu'il en soit, mieux vaut garder en tête que les romans ne sont pas des documentaires et que, à notre insu, l'Histoire peut y être malmenée. Parfois pour nous faire sourire !

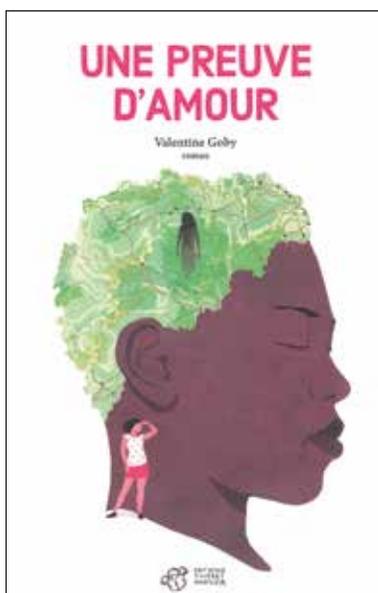
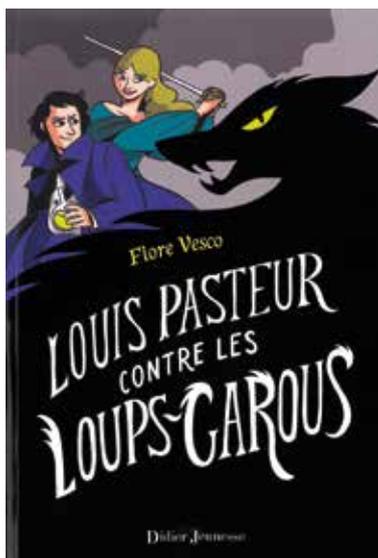
Dans *Une preuve d'amour*, le « morceau d'Histoire » s'incarne dans un best-seller du XIX^e siècle, *Les misérables*. Nous sommes en région Nord-Pas-de-Calais, d'avant les Hauts-de-France. Non loin de Montreuil, où travaillait Fantine et où Javert a retrouvé Jean Valjean. Non loin de Calais et de son terminal de ferries pour l'Angleterre. Dans cette école de Berck-sur-Mer, *Les misérables* est au programme du cours de français. Ses personnages sont passés au crible. À commencer par celui de Fantine, abandonnant Cosette aux Thénardier. Malgré une mise en garde de l'enseignante, « Fantine a l'air d'une mauvaise mère, mais les apparences sont peut-être trompeuses », la

tendance est à la stigmatisation de la jeune femme. Pas pour Sonia, la jeune narratrice. Ni pour Abdou, nouveau dans l'école, qui lance avec colère : « Ce qu'elle fait, Fantine, c'est une preuve d'amour. » Petit à petit – grâce à Sonia – le lecteur en apprendra plus sur cet Abdou d'habitude fort taiseux. Pourquoi a-t-il quitté l'Afrique ? Que sont devenus ses parents ? Où et avec qui vit-il à présent ? Quelle est l'idée fixe qui semble l'animer en permanence ? Et surtout, pourquoi les discussions autour du destin de Cosette et de sa mère l'ont-ils à ce point bouleversé ? On n'est pas étonné d'apprendre que l'auteure, Valentine Goby – enseignante et romancière – a travaillé pour des organisations humanitaires.

« La première phrase qui accroche le lecteur, se plante dans son œil et dans son imagination »

Dans *La plus grande peur de ma vie*, le « morceau d'Histoire » est une grenade rouillée de la Deuxième Guerre mondiale. David et ses copains la découvrent lors d'une expédition dans les caves du « manoir », vieil hôtel de maître inhabité depuis de longues années et en passe d'être rasé. Est-elle désamorcée, cette grenade ? Le lecteur

n'en saura rien. Mais ce qui est sûr c'est que l'engin va secouer les relations au sein du collège. Et permettre à l'auteur, Éric Pessan, de prouver une fois de plus sa capacité à créer une tension et à maintenir un suspense jusqu'à la dernière page. David, le narrateur, raconte bien. N'avoue-t-il pas « au risque de paraître fayot », qu'il aime les cours de français et spécialement les rédactions et les exercices d'écriture ? Et de nous avertir d'emblée que « quand on commence une histoire, l'important c'est le début, la première phrase qui accroche le lecteur, se plante dans son œil et dans son imagination ». À la lecture de la plaquette de Sylvie Dodeller, Éric Pessan, *vous connaissez ?*, publiée par l'éditeur, on devine que ce jeune David pourrait être le porte-parole de l'auteur. Lui qui, venu à la littérature générale par la science-fiction, à la fois auteur de romans, de fictions radiophoniques, de textes de théâtre et animateur de rencontres littéraires, de débats et d'ateliers d'écriture, déclare « Parfois j'aimerais m'essayer à tous les genres littéraires » ! Mais, au-delà de sa « petite leçon de littérature », une préoccupation parcourt *La plus grande peur de ma vie*, celle de la responsabilité, « montrer que nos actes peuvent provoquer de belles comme de



► mauvaises choses ». Une préoccupation récurrente chez Pessan, développée à chaque fois sans lourdeur aucune.

Dans *Le garçon qui courait*, le « morceau d'Histoire » renvoie à un lieu – Berlin – et à une date – 1936. Les Jeux olympiques d'été de 1936 ont souvent été évoqués dans la littérature jeunesse. Ils le sont ici à travers un point de vue original, le livre étant inspiré de l'histoire vraie de Sohn Kee-Chung, vainqueur du marathon. Sohn Kee-Chung, un athlète coréen ! Or, colonie japonaise depuis 1910, la Corée n'existait plus. C'est donc porteur du maillot blanc au disque rouge que Sohn Kee-Chung remporta la victoire. Et, prononciation japonaise oblige, même son nom s'en trouva modifié : c'est un certain Son Kitei qui monta sur le podium. « D'une certaine manière, il avait perdu. La médaille qu'un officiel lui avait passée au cou avait beau être en or, elle pendait comme une laisse de chien. » Le récit de cette victoire constitue l'épisode central du roman. Mais l'histoire commence en 1919, alors que Sohn n'a que cinq ans, pour s'achever le 19 novembre 2002, lorsque des milliers de Coréens suivent son cercueil. Le ton et l'énergie du roman invitent à se laisser emporter, sans chercher à distinguer la part de documentaire de celle dévolue à l'indispensable invention. L'auteur, François-Guillaume Lorrain, est grand reporter au *Point*. Il y prend en charge l'histoire et la géopolitique. Mais il n'a cessé de s'intéresser au sport et à son histoire.

« Moi, la narratrice, qui me fraie un chemin dans tout cela »

Dans *La voleuse de livres*, le « morceau d'Histoire » transporte le lecteur dans une ville imaginaire de l'Allemagne nazie, que l'auteur – l'Australien Markus Zusak – situe près de Dachau. Une nouvelle édition en format poche donne l'occasion de revenir sur ce roman exceptionnel, paru en français il y a tout juste dix ans. Au centre, la Mort elle-même. « Moi, la narratrice, qui me fraie un chemin dans tout cela. » Une Mort pratiquant l'humour noir et la dérision pour décrire les horreurs du

système et de la guerre qui se rapproche. Mais une Mort qui se fait bienveillante quand elle regarde vivre et grandir Liesel Meminger, jeune orpheline confiée à des parents nourriciers. C'est par hasard que Liesel a « emporté » un premier livre, un volume à couverture noire intitulé *Manuel du fossoyeur*. Et c'est « par nécessité » qu'elle volera chacun des suivants. « Premier livre volé : 13 janvier 1939. Deuxième livre volé : 20 avril 1940. Intervalle entre les vols : 463 jours. » Le lecteur comprend sans peine qu'au-delà d'un récit sur l'horreur des guerres, *La voleuse de livres* est un roman bouleversant sur le pouvoir des mots.

Dans *Louis Pasteur contre les loups-garous*, le « morceau d'Histoire » est un savant auquel on doit beaucoup, et notamment le vaccin contre la rage. Flore Vesco imagine « son » Louis Pasteur en jeune boursier quittant sa Franche-Comté natale pour Paris et une Institution royale Saint-Louis aussi improbable qu'élitiste. Même si une « biographie badine » est insérée en fin de volume, le lecteur a deviné qu'il n'a pas affaire à un roman historique. Et s'il subsistait le moindre doute, le titre du premier chapitre achèverait de le détromper : « 5 ml de soude, 10 ml de dichlore, 2 g de bizutage et 100 ml d'apparition mystérieuse ». Avant de le plonger, comme le titre le suggère, dans le mystère, l'aventure et les morts violentes. Sans lésiner sur la quantité de loups-garous ! ●

- **Valentine GOBY**, *Une preuve d'amour*, Thierry Magnier, 2017, nouvelle version, 76 pages, 9,90 €.
- **Éric PESSAN**, *La plus grande peur de ma vie*, L'école des loisirs, 2017, 112 pages, 13,00 €.
- **François-Guillaume LORRAIN**, *Le garçon qui courait*, Sarbacane, 2017, 228 pages, 15,50 €.
- **Markus ZUSAK**, *La voleuse de livres*, traduit de l'anglais (Australie) par Marie-France Girod, Pocket Jeunesse, 2017, 636 pages, 9,50 €.
- **Flore VESCO**, *Louis Pasteur contre les loups-garous*, Didier Jeunesse, 2016, 214 pages, 15,00 €.



Mélanie Roland

et 15 ans d'Alice Jeunesse

Alice Éditions, fondée en 1995 par Michel de Grand Ry, est passée il y a deux ans sous la direction de Mélanie Roland, qui accompagnait les choix éditoriaux depuis plusieurs années.

Comment avez-vous connu Alice jeunesse ?

Romaniste de formation, je gérais des projets de reconnaissance vocale dans une société bruxelloise quand l'assistante d'édition de l'époque m'a informée qu'elle quittait son poste. C'est ainsi que je suis devenue l'assistante de Michel de Grand Ry, qui évoquait déjà à l'époque un départ à la retraite imminent. L'avantage d'une petite équipe, c'est qu'on peut participer à toutes les étapes de la création d'un livre, et à toutes les tâches propres à la vie de la maison d'édition. J'ai finalement racheté Alice Éditions le 24 décembre 2014, un beau cadeau de Noël ! Je suis très fière du fond d'Alice Jeunesse et de faire de la littérature avec des sujets pas toujours facile à aborder.

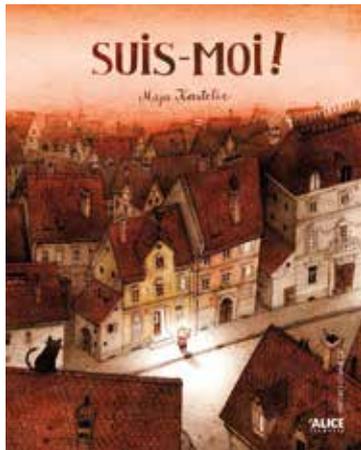
Un tout nouveau site web (www.alice-editions.be)

Suite à un piratage et plus de six mois sans site, j'ai été amenée à vraiment repenser la construction du site. Je souhaitais une séparation par collections. J'ai donc fait appel à une conceptrice professionnelle. La partie « Made in Belgium » est née d'une discussion avec des libraires indépendants à qui les professeurs demandent régulièrement des auteurs belges. J'ai donc pensé à établir ce lien, bien pratique pour eux. Pour l'avenir, j'envisage aussi la possibilité de faire des commentaires sur les ouvrages à partir du site.

Les romans

En 2011, nous avons décidé de découper nos romans en trois sections : Primo, Deuzio, Tertio, indiquant le niveau de lecture plutôt que l'âge cible.

En 2014, ce fut le lancement de la collection « Le chapelier fou », pour répondre à l'envie de publier pour les jeunes des textes au contenu original. Les romans de Marie Colot, auteure belge, représentent un beau succès pour nous. Je suis vraiment ravie d'avoir cru en son tout premier manuscrit et d'avoir accueilli cette romancière belge dans notre maison belge ! En avril, elle sort un deuxième volume de la série *Le jour des premières fois : Mouettes & Cie*, où la maîtresse se frotte à pré-



► sent à l'écologie et, en mai, un roman ado intitulé *Jusqu'ici tout va bien*. Autres grands succès : en Primo, il y a *L'Arche part à 8 heures* (Prix Sorcières et Prix Tam-Tam J'aime lire), et *Toute seule dans la nuit* (Prix Chronos). En Deuzio, *Torsepied* (qui a fait partie de la sélection Petite Fureur), *Quand c'était la guerre et que je ne connaissais pas le monde* de Joke van Leeuwen, qui a été sélectionné par les libraires québécois, et un livre contre l'extrême droite : *On n'a rien vu venir. Traquées* de Sandrine Beau connaîtra certainement un beau succès aussi. En Tertio, *Dans de beaux draps*, qui est en passe de connaître une adaptation audiovisuelle si nous obtenons les subsides nécessaires, et *Cette fille est différente* (Prix Farniente). En Chapelier fou : *Construire un feu* de Jack London et *Happy-End* d'Anne Loyer. Une nouveauté qui fera certainement parler d'elle : *Je suis la Terre* de Gwladys Constant, l'histoire d'une jeune

Française qui se fait exploser devant un magasin de luxe. Pourquoi ? Le roman le fera découvrir tout en dénonçant les amalgames.

Les albums, avec une nouvelle collection « Loupiot »

L'an dernier, nous avons fait le choix d'un petit format carré pour des textes ludiques et destinés aux 18-36 mois. Nous avons baptisé cette nouvelle collection « Loupiot », afin de distinguer ces albums de ceux pour les enfants de 2 à 8 ans. Un nouveau titre à découvrir au sein de celle-ci, avec une illustratrice qui vient des Pays-Bas : *Fermons les yeux*. Véritable invitation au voyage à l'heure du coucher, pour découvrir le pays des rêves. Parmi les autres albums, le plus connu et notre plus gros succès s'intitule : *La grande fabrique de mots*. Paru en 2010, il se vend chaque année à 8000 exemplaires, a été traduit en plus de 30 langues, et a fait l'objet de nombreuses adaptations théâtrales. Il s'agit vraiment d'une histoire universelle abordant le langage, l'amour, l'amitié, qui touche tout le monde. Des Belges à succès : Maud Roegiers et sa célèbre *Princesse qui pète*. *Les colères de Simon* de Ian De Haes qui, six semaines après sa parution, en septembre 2016, était déjà épuisé. Parmi les dernières créations, il y a *Ouvre-moi* de Muka, suite à la rencontre à la Foire de Bologne de l'illustrateur coréen, et *Suis-moi !* d'une jeune artiste slovène, un album sans texte comportant de nombreuses petites annotations disséminées dans les illustrations et que j'ai pris un temps fou à retranscrire en français avec l'aide de l'auteure.

L'international

Les foires et salons à l'étranger (surtout Bologne et Francfort) sont essentiels pour la vente de droits, la renommée des auteurs et les rencontres que nous pouvons y faire (avec les trésors dénichés à la clé). Pour nos albums, nous sommes actuellement à 300 traductions, et on commence à percer avec les romans. La richesse du catalogue en termes de graphisme n'a pas de frontière. Nous avons beaucoup d'illustrateurs belges, mais aussi des

talents venus de loin. Nous avons par exemple déniché une superbe histoire réalisée par une illustratrice japonaise qui traite de l'absence, celle d'un chat, vécue par un petit garçon. La présence/absence du félin est concrétisée dans l'album sous forme d'un papier calque transparent que l'on tourne et sur lequel se trouve le chat. En ce qui concerne l'international francophone, la France est notre plus gros marché, mais il est très chouette de voir qu'Alice est très appréciée des lecteurs québécois. Je reviens d'une semaine au Québec, où j'ai pu rencontrer beaucoup de librairies qui mettent vraiment en évidence les ouvrages d'Alice Éditions. Il existe un lien particulier entre la Belgique et le Québec.

Les sorties éditoriales : quand ? comment ?

Pour dix projets reçus par jour, on publie en moyenne 30 livres répartis sur toute l'année. On évite juste juillet et août, car beaucoup de lecteurs sont partis en vacances, et décembre, car les librairies sont inondées de titres pour les fêtes. On essaie de réduire un peu le nombre de nos publications pour mieux accompagner nos livres une fois qu'ils sont partis en librairie. Mais c'est difficile, c'est tellement tentant de publier tout ce qu'on reçoit et qu'on aime !

Les projets pour ce printemps

La pilote du ciel, un nouvel album de Maud Roegiers ; *Le grand saut* d'Anne Provoost, avec les illustrations d'Anne Candaele, un album sur le cycle de la naissance, traduit par Emmanuelle Sandron ; *Je suis là*, l'histoire d'un petit garçon qui doit vivre sans son chat.

Les projets pour l'automne 2017

Je n'aime pas Koala et *Le Snurtch*, deux albums qui se répondent. Et un grand défi de traduction par Anne Cohen Beucher : *El signo prohibido*, un texte espagnol qui rend hommage à Perec et qui comporte beaucoup de dialogues qui doivent être traduits sans la lettre « e », une contrainte de taille pour la traductrice. Nous publierons aussi les nouveaux albums des Belges Virginie Pfeiffer et Agnès de Ryckel. ●



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN Poches & RECENSIONS

DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES



sur le site

www.bibliotheques.be
(rubrique Publications)

LES RECENSIONS SONT RÉDIGÉES PAR

Michel Bougard (sciences), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoit van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Anne Richter, Vinciane Strale (sciences humaines, religions, arts), Franz Van Cauwenbergh (BD).

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 3

03 ÉDITORIAL

- Passion du bibliothécaire malgré des temps difficiles !
par **Philippe Coenegrachts**

06 ACTUALITÉ

- Le guide des centres culturels est paru !
par **Céline D'Ambrosio et l'équipe de l'ASTRAC**
- Rencontre entre le Réseau des bibliothèques de Région Bruxelles-Capitale et Brussels Bibliotheken Netwerk
par **Jessica Rampelberg**

10 ICI & AILLEURS

- Yvoir : à livres ouverts dans la ferme-château
par **Hugues Dorzée**

14 MÉTIER

- Manuel Munoz et la médiation culturelle
par **Diane Sophie Couteau**

18 NUMÉRIQUE

- Idea Box, médiathèques portatives
par **François de Hemptinne**

22 PORTRAIT

- Les Wollekes, tricoteurs de la rue
par **Flavie Gauthier**

26 ACTION

- Arts plastiques : interroger le monde, libérer le regard
par **Marie Baudet**
- Les mangas prennent le pouvoir
par **Flavie Gauthier**
- Rock à Namur
par **Benoit van Langenhove**

38 AUDIO

- 38 CD**
 - Cris rauques
par **Benoit van Langenhove**

40 DOCU

- Cartes sur tables, l'histoire de l'art comme tour de passe-passe
par **Philippe Delvosalle**

43 LECTURE

- 43 SOCIÉTÉ**
 - Les hics du numérique...
par **Michel Bougard**
 - Arts en tous sens
par **Vinciane Strale**
 - Manipulation des sons et des images
par **Benoit van Langenhove**

- Nouvelle revue *Droit & Littérature* ou la pensée transversale
par **François Ost**

51 AVENTURE

- Légendes et voyages futurs
par **Jacques Crickillon**

54 BD

- Invitation à la beauté
par **Franz Van Cauwenbergh**

56 JEU

- Des signes et des tribus
par **Pascal Deru**

58 JEUNESSE

58 ACTION

- Des « chatouilles » qui ne font plus rire du tout
par **Laurence Bertels**

61 ENFANT

- Serge Bloch et l'art du trait
par **Michel Defourny**

63 ADO

- Quand l'Histoire nourrit la fiction
par **Maggy Rayet**

65 PORTRAIT

- Mélanie Roland et 15 ans d'édition Alice jeunesse
par **Isabelle Decuyper**